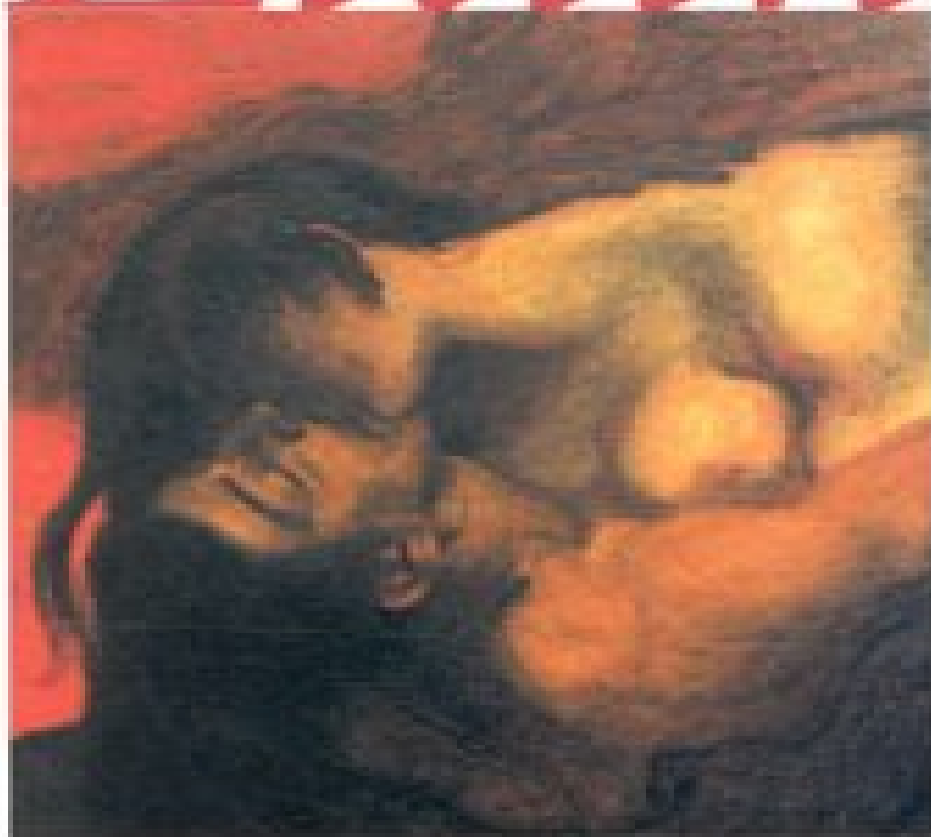


ALINA REYES

Lilith



roman

ROBERT LAFFONT

DU MÊME AUTEUR

- Le Boucher*, Le Seuil, 1988.
Lucie au long cours, Le Seuil, 1990.
Au corset qui tue, Gallimard, 1992.
Quand tu aimes, il faut partir, Gallimard, 1993.
Derrière la porte, Robert Laffont, 1994.
La Nuit, Joëlle Losfeld, 1994.
Le Chien qui voulait me manger, Gallimard, 1996.
Il n'y a plus que la Patagonie, Julliard, 1997.
Poupée, anale nationale, Zulma, 1998.
Moha m'aime, Gallimard, 1999.
Corps de femme, Zulma, 1999.

OceanofPDF.com

ALINA REYES

LILITH

roman



ROBERT LAFFONT

OceanofPDF.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1999

En couverture : © Mtmmarek / Fotolia.com

EAN 978-2-221-13780-2

OceanofPDF.com

*Parmi toutes les variétés de l'intelligence
découvertes jusqu'à présent,
l'instinct est de toutes la plus intelligente.*

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*

OceanofPDF.com

Comme une chienne lasse, Lone se couche sous le ciel. Un crépuscule orangé encercle la mégapole dont les flancs en cet instant tressaillent, alanguis contre l'énorme courbure du fleuve qui la traverse en rougeoyant, veine gonflée de tous les déchets organiques et industriels du peuple humain, troupeau domestique de la bête.

Dans l'ombre encore incertaine du soir qui vient, Lone semble se rendre, soumise et résignée. Mais je sais que la chienne se prépare, lascive, aux assauts de la nuit. Soudain exténuées, ses cohortes d'immeubles, tombés endormis debout, enfoncent leurs racines dans les insondables fossés de ses rues.

Je te connais, Lone, immense Ville Seule, que par jeu de mots et par amour tes habitants nomment aussi *Baby*, je te connais et je te sens, je sens que tu m'appelles, nuit et jour. Tu me veux dans tes rues dévorées de sirènes qui filent en jurant, de taxis qui hoquettent sur les plaques de fer de bouches qui exhalent leurs vapeurs bleues d'égout, aux trottoirs où se presse la folie en cavale, aux gueules des immeubles, aux babines des portes, aux mâchoires des ascenseurs qui plongent, aux gosiers du métro, mèche qui trace son chemin sombre et fait trembler les murs, à tout ce qui happe, hurle, halète, heurte...

(Invisible au cœur de la cité, au tréfonds de l'île allongée sur le Fleuve-Serpent et peuplée des seuls vestiges d'une cathédrale en ruine, ma grotte – la grotte dont j'ai extrait les trois squelettes qui depuis trente mille ans y reposaient.)

Lone désire Lilith comme Lilith en mon bas-ventre geint et se meurt pour la très grande ville virile et femelline, dressée en ses tours de béton comme le sexe des millions d'hommes qui l'habitent et s'y affairant, leur phallus dans leur tête, dans leur main ou dans un autre corps, dressé pour

agir et rêver, et aussi tout étendue, cuisses ouvertes autour du fleuve, vaginale, perdant perpétuellement les eaux, perpétuelle accouchante de quelque chimère.

Lone, je suis Lilith la démone, maîtresse de Sammaël et concubine de Dieu, celle qui la nuit se glisse dans la couche des hommes comme du Tout-Puissant pour agiter leurs rêves et sucer leur vigueur, je suis la succube et tu es la cité de toutes les solitudes, passions, aspirations, déceptions, violences, silences, fêtes secrètes des haines, des amours et des vices, inassouvissante hardeuse, ma dealeuse de foutre aux lèvres ensanglantées, ma seringue injectrice.

OceanofPDF.com

Hell's Kitchen

OceanofPDF.com

La traversée de Lone

De la baie vitrée de son bureau, au quarante-deuxième étage de la tour 757, dans le Moby Dick, un quartier de l'est de la ville, Lilith regarda s'illuminer Lone, à perte de vue, tandis que le soir précoce de novembre s'allongeait sur le fabuleux corps urbain. En quelques minutes, l'ombre fut totale, et les centaines de milliers de petites lumières, jusqu'au fond des zones, scintillèrent de tout leur éclat multicolore, parcourant l'immense cité avec la minutie d'un sismographe, dessinant les sillons de milliers d'artères et de rues entrecroisées, dressant les tours comme des forêts de cierges allumés pour une incommensurable prière.

Lilith retourna à sa table de travail, relut sur l'écran de l'ordinateur les instructions et documents destinés à Gilles, son assistant, puis l'éteignit. Elle enleva ses escarpins en serpent, les glissa dans son sac, enfila sur ses bas fumés ses bonnes vieilles baskets et sur son tailleur noir, ces derniers temps devenu un peu trop ajusté pour ses formes généreuses, son éternel manteau de cuir souple.

Elle soupira, fatiguée. Aujourd'hui avait été un jour de réunion avec les responsables des différents secteurs du Museum d'histoire naturelle. Depuis qu'elle était la directrice de cette institution aux nombreuses ramifications, il ne lui était évidemment jamais arrivé de prendre deux semaines de congé en plein mois de novembre, période de grande activité. Aussi lui avait-il fallu, ces derniers jours, préparer son départ avec le plus grand soin.

Sa vie amoureuse avait été réglée, elle aussi. Lors de leur dernière rencontre, la veille au soir, elle avait rompu avec son amant, Giovanni, l'un de ses étudiants. Il s'était montré consciencieusement accablé, pour la forme, mais comme depuis près de trois ans que durait leur liaison elle avait déjà rompu plusieurs fois, il n'y croyait absolument pas, et l'avait baisée en

vitesse dans les toilettes du restaurant, afin de sceller par une séquence d'érotisme dramatique leur énième adieu.

Dans l'ascenseur, Lilith eut une bouffée de haine pour ce petit salaud qu'elle avait trop aimé, et qui en avait profité pour la traiter avec une désinvolture de mufle. Pourquoi n'arrivait-elle pas à le quitter ? Il s'était toujours montré beaucoup plus intéressé par l'étude de l'Homme (scientifique, anthropologique, ethnologique, biologique...) que par la relation réelle (charnelle, sentimentale et engagée) avec son semblable et dissemblable, une femme.

Ce qu'il appréciait en elle c'était son prestige intellectuel, et surtout le fait qu'elle lui offrait la liaison la moins encombrante possible : toujours disponible et chaude, elle ne se sentait pas cependant autorisée à attendre rien de plus de son amant que quelques coups de reins vigoureux, en tout bon sens présumables sans lendemain. Et tant pis si entre deux incertains rendez-vous elle se consumait de passion pour sa chair de jeune homme, fine, ferme, tendre et musclée, qu'elle avait envie de dévorer.

Presque trente ans d'écart entre eux deux – il n'y avait pas d'autre explication. Quoique, à bien y penser, les hommes de son âge, ou même plus âgés, étaient pires encore : maladivement compétiteurs, facilement misogynes et systématiquement tentés d'évacuer leur hantise grandissante de la mort par un mépris phobique du vieillissement des femmes.

Jeunes ou vieux, les hommes sont des hommes, et moi une femme, voilà le seul éternel problème.

Il faisait froid. Plutôt que de faire la queue à la station de taxis, j'ai remonté la rue jusqu'à la première artère sud, en marchant vite. Une voiture a déposé un client juste après le carrefour, et je me suis engouffrée dedans.

— Zone 4, porte C, s'il vous plaît, ai-je annoncé.

— Porte C ?

Le chauffeur s'est retourné vers moi. Il était noir, grand et obèse, le crâne rasé, les yeux féroces.

— Il y a un problème ?

Il a monté le son de la radio et m'a lancé un regard méchant, dans le rétroviseur. C'était une radio de la zone 2, avec des flashes d'information entrecoupés de musiques d'inspiration africaine. Le chauffeur devait être de là-bas, ou bien il y avait encore de la famille.

Tous les événements concernant Lone étaient annoncés sur cette radio d'un ton malveillant. *Baby* représentant pour tous les habitants des zones nord une sorte d'incarnation du démon – un démon qu'on jalousait, mais aussi qui fascinait et terrifiait. Un de ces journalistes réprobateurs annonça qu'aujourd'hui trois nouveaux petits enfants des écoles maternelles de Lone avaient dû être hospitalisés pour morsures graves, ce qui portait leur total à dix-huit depuis le début du mois.

Voilà plus d'un an que la chose était connue maintenant. Alors que le problème des meurtres et massacres perpétrés par des élèves dans les collèges et lycées ne faisait qu'empirer, survenait cette nouvelle épidémie : dans les crèches et les écoles de la ville les enfants se mordaient au visage avec une sauvagerie inouïe. Régulièrement parents, autorités et professionnels de l'enfance se réunissaient et s'interrogeaient sur les raisons de ce comportement criminel, qu'on observait et déplorait aussi bien dans les quartiers huppés que dans les milieux les plus *défavorisés*.

— Il y a toujours eu des dominants et des dominés, vous savez, disait une mère de bonne famille interrogée à la sortie de l'école. Ils seront pareils une fois adultes, c'est normal !

— Et ton gosse, pétasse, c'est un dominant, évidemment ! hurla le chauffeur. Si tu te fais braquer dans la rue par un camé, ça sera qui, le dominant ? Toi ou lui ? Ces conneries me tuent, conclut-il en me regardant dans le rétro. Ils sont en train de tuer Lone. Ils ont peur de la fin, alors ils la précipitent... Moi je vais me casser. Je tiens pas à être là quand ça va péter...

Je l'approuvai.

Alors qu'on traversait le Fleuve-Serpent par la voie souterraine pour rejoindre la première artère nord, on annonça qu'en ce moment même des troubles importants se produisaient zone 3, porte A. Il y avait déjà un mort et plusieurs blessés, et pour l'instant on ne pouvait en dire plus, sinon que le retour à l'ordre semblait devoir nécessiter encore un certain temps, et qu'il fallait absolument éviter d'emprunter, dans un sens ou dans l'autre, les voies d'accès à cette porte, déjà complètement embouteillées.

— Ça va faire du monde dévié sur la zone 4, ça ! dit mon chauffeur, rancunier, cherchant à me prouver que j'avais décidément grand tort de vouloir aller là-bas.

— Sur la Z4A, peut-être. Mais sur la C, ça m'étonnerait. Vous voulez bien consulter votre plan ?

Il alluma l'ordinateur de bord, et je vis avec lui qu'effectivement tous les accès à la Z3 clignotaient en rouge, mais que les abords des portes de la Z4 étaient simplement orange, comme il est normal un vendredi soir.

Je me déchaussai, enlevai mes bas en les faisant rouler le long de mes jambes, pour ne pas les abîmer. J'avais besoin d'être tout à fait à l'aise et, là où j'allais, il me semblait que, comme ailleurs, des mollets nus devaient paraître moins provocants que des mollets exaltés par des bas foncés. Mais comment savoir ce qui est plus ou moins susceptible d'exciter la haine des intégristes misogynes de toute espèce ?

Au sortir du tunnel la rive droite de la ville surgit comme une masse furieuse et bruyante, à l'ouest hérissée des gratte-ciel de Biz, le centre des affaires, face à nous encombrée des immeubles délabrés de l'immense quartier dit des Favelas.

— Ouais..., continua le chauffeur, toujours mécontent. J'espère quand même que vous êtes attendue, là-bas. Parce que moi, je vous préviens, je franchis pas la porte.

— Pas de problème. J'ai l'habitude.

Malgré mes traits et la couleur de ma peau, il ne croyait pas du tout à ma prétendue habitude. Il m'avait chargée rive gauche, près du jardin du Museum, dans le Moby Dick, ce vaste quartier paisible à l'est de la ville, jouxtant le non moins paisible Village, fief des étudiants – et tout dans ma tenue, mon attitude et mon langage proclamait que je ne connaissais pas d'autre vie que celle des couloirs d'une quelconque université et des cafés tranquilles où l'on passait le temps à deviser doctement sur la marche du monde ou à dénigrer un confrère. Toutes activités qui ne préparaient absolument pas à une promenade dans aucune des zones nord.

Avec mes jambes et mon visage nus, si je voulais me faire égorger au premier coin de rue, c'était mon affaire. Mais il n'appréciait pas du tout qu'on le mêle à ça. J'écoutais pas la radio ? Tous les jours il y avait des morts, en zone 4. Et spécialement dans le quartier desservi par la porte C, celui de l'ancienne médina.

— La situation est plus calme maintenant, dis-je.

Il se retourna pour me lancer un dernier regard dégoûté, et n'ouvrit plus la bouche. Tandis que la voiture s'engouffrait dans l'un des longs tunnels

creusés en étoile noire autour du gros corps arachnéen de la ville, j'imaginai quel taureau il pouvait bien faire en amour. Peut-être que, bien pris, il saurait se montrer tour à tour brutal et docile...

Lilith passa la porte à pied, sans problème. Il y avait des années qu'elle ne s'était rendue dans une des zones nord, et il lui sembla que la présence militaire s'était considérablement renforcée. Comme elle venait de Lone, on ne lui demanda pas ses papiers, mais deux policiers, entourés de soldats armés de fusils-mitrailleurs, lui demandèrent où elle allait.

— Au hamman Lalla, répondit-elle, espérant que l'établissement existait toujours.

Ils doivent croire que je viens me payer un ou deux éphèbes, pensa-t-elle. Qui se rendrait en zone 4, sinon pour le business ou le sexe ?

— Attendez une minute, madame, on va vous appeler un taxi, dit le flic.

— C'est inutile, merci. J'irai à pied.

— Il est plus prudent de prendre un taxi, dit fermement l'autre flic.

D'un pas de côté, ils s'étaient tous les deux mis en travers de son chemin. Les militaires, de jeunes types tout en sève sous leur uniforme ajusté, la regardaient avec insistance. Lilith se retint de leur tirer la langue — un geste d'enfant dont elle avait conservé le réflexe.

Le taxi était une vieille bagnole ordinaire, sans aucun signe distinctif à l'extérieur, ni compteur à l'intérieur. Lilith s'installa sur la banquette arrière, défoncée, tandis que le flic qui l'avait accompagnée s'entendait avec le chauffeur sur la destination et le prix de la course.

De l'autre côté de la porte, derrière les cordons militaires, on devinait dans l'ombre des campements sauvages, régulièrement balayés par les projecteurs des miradors. Lilith avait entendu parler de ces rassemblements, derrière toutes les portes nord de la ville. Il y en avait quelques-uns au sud-est, aussi, aux portes des zones les plus pauvres, où les gens nourrissaient l'espoir de passer dans Lone, d'une manière ou d'une autre, pour aller y tenter leur chance. De temps en temps l'armée les faisait évacuer brutalement, mais on n'avait jamais pu les empêcher de revenir.

Ils restaient là obstinément, cloués par un espoir absurde. Évidemment il n'y avait aucune chance pour qu'on les laissât passer. Mais tout le sel de leur vie était là, dans ces terrains vagues, derrière la porte qu'ils ne rêvaient peut-être même plus de franchir, mais dont ils escomptaient au moins tirer

quelque bénéfice, grâce à de misérables trafics avec des gens qui, venant de Lone, circulaient librement.

La voiture s'enfonça dans les ruelles mal éclairées et pratiquement désertes de la médina. Munis de lampes torches, des militaires patrouillaient. De rares passants, le plus souvent des hommes, se hâtaient, tête baissée. Lilith regardait avec émotion ce labyrinthe de ruelles qui avait été le terrain de jeux de son enfance, du temps où les zones n'étaient pas encore fermées, du temps où la médina était animée, paisible et joyeuse. Oui, son instinct avait été juste en la ramenant ici. Puisqu'elle avait décidé de renaître demain, il lui fallait retourner sur les lieux de sa toute première vie. Venir chercher ici la petite fille qu'elle avait été, pour lui prendre ses forces. Lilith aurait besoin de beaucoup de forces, dans sa nouvelle vie.

Le hammam

Trois femmes voilées faisaient la queue dans l'entrée sombre, étroite et humide du hammam. Elles se retournèrent à mon arrivée, mais me regardèrent à peine. Derrière une petite table se tenait assise une très vieille femme, à visage découvert, chargée de la caisse.

Je la contemplai avidement. Le réduit n'était éclairé que par une faible ampoule jaune dépassant d'un mur écaillé, et il m'était difficile de distinguer suffisamment ses traits pour pouvoir identifier avec assurance la femme encore jeune qui occupait cette même place, quarante ans plus tôt.

J'étais alors âgée d'une dizaine d'années, et je venais ici deux fois par semaine, en compagnie de ma mère, dont j'étais le dernier enfant, et qui avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Nous restions là pendant des heures, nous lavant mutuellement et échangeant toutes sortes de rires et potins avec les autres femmes et filles du voisinage.

À cette époque, la zone 4 portait encore un vrai nom, Kalem. Malgré la pauvreté on s'y montrait plutôt souriant. Peinant sur les tâches du quotidien, mais aussi sachant prendre le temps de jouir de ses plus menus plaisirs. Les gens de Lone alors, Lone la déjà surexcitée, venaient à Kalem pour y trouver cette chose unique, cette paix qui était aussi une liberté secrète, une liberté devenue tellement rare dans la capitale proclamée de toutes les libertés.

Et puis s'était radicalisée cette longue guerre sans nom, force économique de Lone contre force démographique de sa périphérie, guerre des capitaux contre les humains, et toutes les banlieues de Lone, débaptisées, avaient changé de statut, devenant des zones numérotées et fermées par des frontières quasiment infranchissables pour qui ne venait pas

de Lone, c'est-à-dire pour qui n'appartenait pas au camp de la puissance économique.

Ensuite, à l'intérieur des zones, s'étaient développées d'autres guerres, guerres civiles, ethniques ou guerres de religion, si complexes que nul ne savait en situer clairement les protagonistes et que personne n'y comprenait rien, sinon qu'elles préfiguraient atrocement la victoire définitive et générale des puissances de mort sur les puissances de vie. En cette fin de millénaire, Lone cernée par la terreur attendait, hystérique, son heure. L'heure de tomber tout entière dans le règne absolu de la mort.

Quand mon tour fut venu de payer mon entrée, je tendis une carte de crédit. La vieille la refusa d'un geste méprisant. Je m'excusai, désespérée. Je demandai s'il y avait un distributeur de billets dans le coin, et elle fit semblant de ne pas comprendre, pour ne pas répondre.

Elle se montrait délibérément hostile et, tandis qu'en parlant je continuai à fouiller ma mémoire pour retrouver sur son visage les traits de la caissière d'autrefois, je renonçai à me présenter et à lui demander si elle était bien celle que j'avais connue à cette même place, dans mon enfance.

Et puis soudain, alors que je reculais d'un pas, dépitée de ne pouvoir entrer, pour la première fois, savourant sa victoire, elle me fixa dans les yeux, de ce même regard perçant et redoutable qu'elle avait autrefois – et je la reconnus.

Je ne m'appelle pas Lilith. Je suis en train de devenir Lilith.

Nous sommes tous les deux égaux, disait-elle à Adam, puisque nous venons de la terre. Là-dessus, ils se disputèrent tous deux et Lilith, qui était en colère, prononça le nom de Dieu et s'enfuit pour commencer une carrière démoniaque.

... Femme lubrique et perverse, la « Prostituée » responsable de tous les maux qui s'abattent sur l'humanité... décide de pervertir la race des hommes jusqu'à la parcelle de lumière qu'ils portent en eux. Telle est la chute.

C'était à cause de cette vieille que j'avais décidé de me faire appeler Lilith : comme elle, du temps où elle était encore une séductrice envoûtante, une femme à part qui faisait rêver ou cauchemarder les hommes et les

femmes du quartier. Comment l'avais-je oubliée ? Pour obtenir d'elle ce qu'elle me refusait, il me fallait de l'aide. Je me retournai et souris à une ravissante jeune fille qui venait d'entrer.

— Merci, dit Lilith.

La jeune fille récupéra sa monnaie, sourit encore. Lèvres charnues, pommettes hautes, les yeux noirs taillés en amande, l'ovale parfait du visage souligné par un foulard bleu nuit, elle était extrêmement belle, rayonnante.

— C'est vous qui m'inviterez la prochaine fois, plaisanta-t-elle. Je m'appelle Sally. C'est la première fois que vous venez ici ? Venez, je vais vous guider.

Les lieux n'avaient pas changé, ils s'étaient seulement délabrés. La première salle était comme toujours pleine de femmes occupées à se déshabiller, ou à se rhabiller. Lilith et Sally se mirent entièrement nues, puis confièrent leurs sacs et effets au vestiaire, avant de passer dans la deuxième, puis dans la troisième salle, la plus chaude.

La pièce était plus petite que dans son souvenir. Sur les bancs, tout le long des murs, dans une débauche de chairs généreuses et alanguies, les femmes nues étaient serrées les unes contre les autres, se livrant à d'interminables toilettes, frottant tour à tour leur propre corps et celui de leur voisine, seins, ventres, cuisses, chairs blanchies par la buée et les lavages répétés, peaux pleines, souples, gorgées d'humidité. Le sol était comme autrefois couvert de seaux en caoutchouc noirs, dans lesquels il fallait faire provision d'eau.

Lilith et Sally trouvèrent une place sur un banc, et la jeune fille, par hospitalité refusant l'aide de Lilith, partit remplir des seaux. Lilith la regarda s'éloigner, son long corps étrangement menu parmi ceux de toutes ces femmes souvent opulentes, magnifiquement belles dans leur nudité sans complexe, avec leurs gros seins lourds et leur ventre rond. Seules les plus jeunes avaient encore le ventre plat et l'allure élancée. Ensuite, les femmes laissaient la vie épanouir leur corps dans toute sa plénitude féminine.

Les unes contre les autres, leurs chairs épanouies et impudiques semblaient ne plus faire qu'un seul corps, lové dans le plaisir et la chaleur comme ces nœuds de serpents enroulés sous le soleil qu'on trouvait autrefois au fond des terrains vagues de Kalem.

Gagnée par la douceur de cette promiscuité sereine, Lilith sentit son corps se détendre, communier avec tous les autres par la buée qui l'envahissait, chargée de tous leurs fluides. Nue, elle redevenait l'enfant qu'elle avait été, innocente et pleine de vie, une boule de chair sensuelle et heureuse.

Il y a une vie que nous ne vivons pas, pensa-t-elle. C'est notre vie réelle : nue. Venus au monde riches de notre nudité, nous la perdons aussitôt – et c'est sans doute le premier malheur qui s'abat sur nous. Je ne suis jamais aussi bien dans ma peau que nue. Peu m'importent alors les marques de fatigue de mon corps. Nu, et heureux de l'être, n'importe quel corps est beau.

Elle sourit à sa jeune amie, qui déposait à ses pieds deux derniers seaux d'eau.

— Laisse-moi faire, dit Sally.

Elle avait de longues jambes, des cuisses à la fois fines et dodues, un ravissant derrière rebondi, les reins cambrés, un petit pubis noir et frisé, des hanches étroites, la taille fine, des seins tout neufs, haut perchés, la peau brune, souple et lisse.

Assise contre moi, Sally imprégna d'un savon gélatineux un filet mouillé et ramené en boule, dont elle commença à frotter ma nuque. Longuement, minutieusement, elle le fit mousser sur tout mon corps, par mouvements tournants et énergiques, en descendant d'abord le long de mon dos, puis de face, dans le cou, la poitrine, le ventre, les cuisses, les mollets, les pieds, explorant avec soin chaque millimètre de peau. Puis elle me tendit le filet, afin que je me lave moi-même, entre les jambes.

À la fois mousseux et un peu rugueux, le filet pénétrait la peau de sensations voluptueuses. C'est comme ça que j'avais découvert le plaisir, la première fois. En m'attardant un peu trop à ma toilette intime, dans ce hammam où depuis toute petite la nudité et les caresses de la toilette me paraissaient la condition et les gestes les plus délicieux, les plus naturels et les plus innocents du monde.

Je me levai, écartai légèrement les jambes et, tout en contemplant autour de moi les femmes abandonnées à leur plaisir commun, occupées à se frotter elles-mêmes ou les unes les autres, dans leur nudité originelle, baignée d'odeurs féminines diluées dans l'air chaud et lourd, j'entrepris d'achever tranquillement ma toilette. Le contact du filet me fit tout de suite

ressentir la morsure du plaisir. Mes jambes commencèrent à ployer sous l'émotion, et je me laissai tomber assise sur le banc.

— Ça y est ? demanda Sally.

Et saisissant un seau plein d'eau, elle me le versa sur la tête, me rinçant tout entière.

Je lui proposai de l'aider à mon tour pour sa toilette, mais elle venait de retrouver une amie, et elle me dit qu'elle allait s'arranger avec elle. Mon cœur battait à tout rompre, à cause de l'excessive chaleur de cette troisième salle, et du trouble qui m'y avait saisie. Je me rendis dans la deuxième salle, moins chaude, pour y prendre un peu de repos.

Là aussi, de nombreuses femmes se lavaient et bavardaient joyeusement. La plupart avaient comme moi les seins lourds et la taille épaisse, mais alors qu'habillées leur silhouette empâtée ne devait pas leur donner très fière allure, elles étaient là, dans l'évidence de leur nudité, toutes plus belles les unes que les autres.

Cette splendeur, pensa Lilith, qui n'est autre que celle de la pleine acceptation de soi. Et elle pensa aussi à son propre corps, qu'elle continuait d'aimer malgré ses défauts grandissants, et qu'elle allait poutant faire mutiler. Parce que l'heure était venue de devenir enfin celle dont elle avait emprunté le nom. Lilith. Maintenant seulement elle saurait lui donner vie. Avec la détermination et l'expérience de la femme mûre, et le corps de jeune fille qu'elle allait se faire fabriquer.

Je retournai dans la troisième salle parachever ma toilette, laver mes cheveux, me savonner encore au gant rugueux, selon l'usage, afin de débarrasser la peau de toutes ses cellules mortes et de sortir du hammam aussi neuve et soyeuse qu'après une mue.

Sally tenait absolument à ce que son frère me raccompagnât. Elle me prêta un foulard afin que je pusse sortir du hammam sans trop me faire remarquer, et en compagnie de son amie nous allâmes à pied jusque chez elle, à quelques rues de là dans la ville moderne, à l'extérieur de la médina.

Les rues étaient faiblement éclairées, juste assez pour qu'on aperçût partout dans l'ombre les patrouilles de l'armée. Presque tous les petits commerces du quartier étaient fermés et les rares passants, comme nous,

semblaient vouloir se fondre dans les murs, courant presque, courbés en silence dans la pénombre.

Sally et son amie habitaient un ensemble de HLM qui de nuit, mais peut-être aussi de jour, ressemblait à une ruine. Un troupeau de chèvres traversa l'étroit terrain vague et, pressé par un petit berger dont la hâte et les regards trahissaient l'inquiétude, disparut derrière un bâtiment.

De loin Sally reconnut Saïd, son frère, qui s'apprêtait à entrer dans l'immeuble. Elle courut le rejoindre (car il était interdit de crier, sous peine de provoquer l'alerte), lui exposa brièvement la situation. À son tour, il insista pour me ramener.

Il était aussi étonnamment beau que sa sœur, les yeux très doux, la même bouche charnue, et leur extrême gentillesse, qui contrastait tant avec l'état de guerre de leur zone, cette gentillesse des gens d'ici que j'avais bien connue des décennies plus tôt et qui était restée la même, m'interdisait de refuser leur offre.

Je voulus rendre son foulard à Sally, mais je dus le garder. J'eus l'impression qu'elle m'eût donné sa peau, si c'eût été possible. Non qu'elle se fût prise d'un amour exceptionnel ou immodéré pour moi, mais telle était simplement sa manière d'être avec les autres – une manière d'amour. J'ouvris mon sac, et à mon tour j'insistai pour lui faire don de mon flacon de parfum ; à son amie, j'offris mon poudrier.

Je les embrassai et leur donnai ma carte de visite, bien qu'elles n'eussent aucune chance de pouvoir se rendre à Lone – mais sait-on jamais ? D'une manière ou d'une autre, nous nous reverrions.

Nous nous séparâmes dans le noir, aussi tristes que si nous nous aimions de longue date. Bientôt il serait neuf heures du soir, l'heure où le sang peut couler, l'heure du couvre-feu. La peur était dans leurs yeux. La terreur que des hommes peuvent inspirer à d'autres hommes nous séparait bien plus efficacement que ne nous rapprochait notre envie d'amitié.

Saïd avait amené sa Mobylette et la faisait ronfler. En levant la jambe pour monter à califourchon derrière lui, je fis craquer la jupe étroite de mon tailleur, qui s'ouvrit jusqu'aux fesses dans le prolongement de la petite fente arrière. Je ris, pour oublier toute cette tension. Et m'accrochai à Saïd en le tenant par la taille. J'avais déjà trente ans de moins, et mille ans de plus.

Élohim créa les grands monstres marins, c'est-à-dire le Léviathan et sa compagne. Et tout individu vivant qui rampe. Il s'agit là de l'essence de la force de vie (haya) qui rampe aux quatre coins du monde. Et quelle est cette haya rampante ? Il convient de dire que c'est Lilith.

La nuit rampe. En elle rampent tous les animaux de la forêt.

Son sang est d'encre rouge. À l'heure où la nuit agonise, où Lone *exhausted* et lubrique encore se laisse tomber, joie perverse, dans la fin comme une fille à genoux devant un homme, Lilith plongée dans l'ombre de mon corps secoue les barreaux de mes os, Lilith veut sortir, voir le jour. Lilith veut sortir de moi par ma bouche, par mon sexe, par tous les trous de mon corps. Par mes veines.

Lilith veut ma peau, crever ma peau et s'écouler de moi avec mon sang – je me souviens d'un rêve où un interminable long serpent sortait de mon bras – je sais maintenant – c'était toi, Lilith – je le tirais et tirais, derrière sa tête, tout doucement pour ne pas le casser, ne pas en laisser dans mon corps un morceau qui repousserait...

Lilith lovée au fond de mes orbites siffle derrière mes paupières closes, cogne pour briser, monstre naissant, comme une coquille d'œuf ma boîte crânienne, et son bec insistant me troue et me fissure, dessinant un troisième œil au milieu de mon front, et l'auteur dévoré par son personnage n'est plus que le roi du monde, pauvre hère, fantôme, corps habité, glorieux de la gloire des anges déchus et jouissants, gloire des spectres et des camés, l'auteur jouit

— ayant toujours rêvé d'être à la fois morte et vive, morte errante pour être plus vivante encore, dévorante de vie, jouit

— de voir à l'endroit d'une grosse veine la tête du serpent crever sa peau, jouit

— de sentir le corps interminable du serpent commencer à coulisser dans son corps, et tremble

— de peur de casser la bête si fragile, la savoir à jamais repliée sous sa peau, poison jour après jour noircissant le profond de ses chairs, ne sachant pas

— comment s'y prendre, comment tirer la bête d'elle...

Lilith, mon âme serpentine, ennemie *que la quiero*, aide-moi à t'extirper de moi !

Ils attendent la bête, dit Agustin, ils attendent qu'elle sorte. Ils viennent tous les soirs, depuis toujours ; ils passent la nuit ici, et dans les tentes ils ont leurs couteaux. Ils attendent depuis que le temple existe. Quand elle sortira, ils la tueront et ils la mangeront, et alors le monde sera guéri : mais la bête ne sortira jamais.

OceanofPDF.com

La clinique

Tout est neuf, lisse et luxueux, à la clinique Saint-Esprit. Même Viola. Viola ne travaille plus à la clinique, elle s'est débrouillée pour ne pas rester longtemps l'assistante du docteur Valentino. Elle est devenue sa femme, le mois dernier. Mais ce soir elle est là, je l'entends.

Calme, luxe et torture. Le docteur Valentino m'a-t-il embaumée ? Toute bandée, la momie s'apprête à devenir Lilith. Le nom secret sacré. Si mon corps était plein d'herbes, ressentirais-je la douleur ? Dégagerais-je cette écœurante odeur de sang caillé ?

Docteur Valentino, ta femme souffre. Celle d'hier, t'en souviens-tu ? Ce qu'il reste de moi. Docteur Rudolf Valentino, vous êtes là, tout près de moi, je le sens. Avec Viola. Vos voix. Chuchotis. Bourdonnements. Ne sens-tu pas la douleur dans ma tête ? Dans mes membres ? Où sont les contours de mon corps ?

Yeux clos, bouche fermée, corps ligoté. Ligaturée. Incisée, tailladée, dépecée, découpée, tirée, aspirée, remplie, rapiécée. La dernière chose que tu as faite à mon corps, Rudolf. Et c'était si long, n'est-ce pas ? As-tu aimé ? Viola, Rudolf, mes chers amis, jouissez-vous en regardant la momie réduite au silence ?

Docteur Rudolf Valentino, comme ton nom est ridicule ! Chirurgien esthétique pour la façade, grand manipulateur de stars et de médias au demeurant. Activité occulte et parallèle : trafiquant de gènes. Arrangeur, comme tu préfères dire. Devant les caméras :

— Chaque corps est une mélodie, vous savez, je ne fais que les arrangements...

« La modestie du tigre. Chaque corps est un tas de viande, je ne fais qu'en croquer. Bistouri, pinces, ciseaux... Voyez comme sont aiguisées mes

canines ! Et précises, je vous l'assure... Vous n'aimez plus votre corps ? Vous voulez qu'on le massacre ? Torture ? Déchiquette avec art ? Docteur Valentino, à votre service.

« Et si ça ne suffit pas, si vous sentez le besoin impérieux qu'on aille vous fouiller jusqu'à la racine, la racine du mal et du mal-être en vous, je peux aussi faire arranger votre code génétique... Isoler les gènes galeux du troupeau... Les travailler... Sous le sceau du secret, bien sûr... Vous savez que malheureusement nous sommes obligés d'agir dans l'illégalité... Bien évidemment j'accepte l'argent sale... Nous sommes parfaitement organisés pour lui refaire une fraîcheur, n'est-ce pas ?... À moins que vous ne préféreriez payer une partie du supplément en nature ? Je veux dire, quand on est une star telle que vous, on sait aussi payer de sa personne, n'est-ce pas ? Il existe tant de façons de payer...

« Moi-même... Voyez comment je viens de payer mon divorce... La plus longue et la plus complexe opération que j'aie jamais eue à faire... Mon ex-femme, mais oui. Un travail passionnant. Tant en laboratoire qu'en salle d'opération. Je lui ai coupé les veines. Changé le sang. Je l'ai écorchée. Je lui ai cisailé les nerfs. Scié les os. Je l'ai encanulée. Je lui ai aspiré la graisse. Entaillé les chairs. Tendue les peaux. J'ai supprimé. Recousu. Jeté les restes dans un grand sac-poubelle qui partira à la décharge publique. Injecté des rondeurs neuves, propres, fermes, imputrescibles, garanties.

« Les organes n'ont pas été touchés, ma cliente ayant préféré régénérer l'ensemble par le sang. Nous disposons d'excellents organes de substitution en provenance de certaines zones, mais j'avais mieux pour ma cliente. Elle et moi ayant eu pendant longtemps des rapports très intimes, elle m'a laissé manipuler son génome en toute confiance...

« La racine du mal... Autant dire la racine de l'humain... C'est ça que je cherche à extraire des corps qu'on me livre... Chacun de nous n'a-t-il pas *de naissance* le mal planté dans le corps, tel un gène inscrit et transmis de toute éternité dans la longue chaîne génétique humaine ?

« Le temps passe et le mal insidieusement pousse, se développe et se ramifie dans nos veines, envahit nos membres... Le mal c'est le temps, la mort à l'œuvre. Le mal, cet hôte encombrant qui nous pousse au désir... Le mal qui engendre lui-même son adversaire : le désir... Splendide et

misérable adversaire, puissant mais irrémédiablement voué à l'échec, et qui, en fin de compte, s'avère être aussi notre ennemi...

« Né du mal pour l'affronter, le désir engendre à son tour, dans sa défaite annoncée, une descendance innombrable de maux... Patientes, patients en proie au désir de devenir, d'être et de rester désirables, d'échapper à notre fatale essence, laissez-moi soumettre à la torture vos corps raidis comme à la morgue, que je leur fasse avouer leurs fautes !

Mon corps, dur et fermé comme la pierre. Libérez-moi ! Rudolf, ne vois-tu pas que je suis en train de devenir Lilith ? Ne pressens-tu pas le malheur qui va s'abattre sur toi ? Arrache de moi drains et perfusions, s'il en est encore temps !

Mais je crains que rien, pas même cela, ne puisse me détruire désormais. Alors que toi, toi qui selon mes propres instructions m'as créée à mon image, je te détruirai comme la statue du Commandeur, fantasma de don Juan, détruisit don Juan.

La chambre est un cube entièrement carrelé de minuscules carreaux blancs qui luisent sous les néons. Sol, murs, plafond. Bureaux, couloirs, chambres, salles de bains, salle d'opération. La clinique couverte, tapissée, martelée de ces tout petits carrés blancs, répétés en une obsession délirante.

Le personnel porte des sandales de corde qui rendent les déplacements silencieux. Viola, elle, ne quitte pas ses talons ferrés. Ses pas nerveux, énervants, claquent en cadence dans toute la clinique, tracé sonore de quelque inconnu décompte, cliquetant calcul.

Couchée sur le dos, mon corps carrelé, ma tête emmurée, que la douleur à coups de burin tente de détruire. Une infirmière entre dans la chambre, écarte mes jambes, retire la sonde. Je hurle, je voudrais tout casser.

— Je vais vous mettre la télé, ça va vous distraire, dit-elle.

Elle branche une chaîne info, où une fausse blonde aux lentilles de contact bleues, les yeux rivés sur le prompteur, de sa bouche peinte en rose débite :

« Mardi 3 novembre, trois clandestins sur le point d'être expulsés, qui avaient tenté de se suicider en s'enfonçant à tour de rôle un clou dans le crâne, l'un le tenant sur le sol, pendant que le deuxième cognait la tête du troisième, ont été conduits de force à l'hôpital de la Pitié... »

— Je zappe ? propose l’infirmière, décidément serviable.

C’est une espèce de poupée gonflée, la bouche enflée, le haut de la blouse tendue par les masses de silicone. Sans doute Rudolf lui fourre-t-il sa bite dans la bouche ou au creux des seins, entre deux opérations... Le stress du chirurgien... N’a-t-il pas droit au repos, cet illusionniste, ce guerrier des temps modernes ? Ce don Quichotte des moulins à temps ? Où est le mal ? Après tout, sucer n’est pas baiser... Je ferme les yeux, elle éteint le poste.

À seize ans, on est content de mortifier un peu son corps trop plein de santé. Quand je me suis mise à vomir, le matin, et à ne plus pouvoir manger dans la journée, j’ai trouvé ça pénible mais après tout ça avait aussi ses bons côtés, ça me désincarnait, j’étais légère, je maigrissais... J’ai cru que c’était l’amour qui me faisait ça. Ma grande sœur disait toujours que d’être amoureuse, ça la faisait maigrir.

J’aurais jamais cru que j’étais amoureuse, si je m’étais pas mise à maigrir. Même en me concentrant, j’avais l’impression de ressentir rien du tout, comme amour. (Le grand truc merveilleux dont parlent les copines, et qu’on voit dans les films.) J’étais contente d’être baisée, c’est tout.

Lui, comment il s’appelait déjà ? il avait tout le temps envie. Moi aussi. Alors je disais toujours oui, et il m’attrapait partout, dans des coins du lycée, contre un mur dans le terrain vague ou derrière la sortie de secours au cinéma, où on allait avec les autres. Et c’était super-bon, même si j’arrivais rarement au même résultat qu’avec mes propres doigts.

J’étais une enfant, j’essayais d’apprendre le mal, celui qu’on fait et qu’on se fait dans l’amour, mais tout ça restait un jeu comme les autres, je jouais à être amoureuse tout en sachant parfaitement que c’était de la triche, que le principal c’était de jouer, comme depuis la maternelle on l’avait toujours fait – et les autres jouaient et trichaient aussi, sauf que maintenant ils ne voulaient plus le savoir.

Une fois je suis tombée dans les pommes en plein dans la rue, alors ma copine m’a emmenée chez le médecin. Il m’a fait faire un test de grossesse, je comprenais pas pourquoi. C’est juste que je suis fatiguée et j’ai mal à l’estomac, docteur. Je peux pas être enceinte, je fais attention. J’ai bien réfléchi, je crois que si je vomis c’est parce que j’ai un peu envie de mourir, au lieu de devenir adulte.

À la fin il avait raison, j'étais enceinte. J'ai avorté. En tout cas je le savais bien, que j'étais pas amoureuse.

Rudolf a des yeux de biche, c'est par là qu'il vous prend. Son vrai nom, le nom de son père, c'est Schwartzmann. Il a préféré prendre le nom de sa mère, dès qu'il est entré à la fac de médecine. Un pseudonyme, comme un artiste. Sans doute qu'il se voyait déjà star. Et Valentino, ça allait mieux avec ses yeux.

Moi non plus je ne m'appelle pas Lilith. Il y a toujours quelqu'un d'autre, derrière vous. Au fond des prunelles des gens, en abîme, d'autres gens à l'infini. Ce qui m'intéresse, c'est de chercher l'autre, dans l'autre. Je suis sûre que Sally, par exemple, ne s'appelle pas Sally.

Les prunelles du docteur Valentino sont dans tous les magazines, toutes les émissions de télé. Pour prouver que la chirurgie esthétique n'est pas un art pour riche égoïste, comme on le croit trop souvent, il travaille avec les OGL (Orphelinats du Grand Lone).

Sous sa coupe, de jeunes chirurgiens, en quelque sorte apprentis, opèrent des enfants malformés ou simplement disgraciés, voire trop *typés* – les moins jolis du lot, ceux que personne ne voudrait adopter, sinon. Un projet d'émission de télé mensuelle est en cours : il s'agirait de réunir sur un plateau les orphelins « arrangés » du mois, et d'attendre en direct les offres d'adoption des téléspectateurs. Une nouvelle occasion offerte au peuple, deux heures durant, de se réjouir d'une bonne revanche du bien sur le mal.

C'est l'interne Valentino qui s'est occupé de moi quand j'ai avorté et que j'ai eu ces complications. Et là je suis tombée amoureuse, comme n'importe quelle autre pauvre fille l'aurait fait. Je crois bien qu'il baisait toutes les femmes qui travaillaient à l'hôpital, de l'éminente professeuse à la femme de service. Et même pas mal de patientes. Il ne s'embarrassait pas d'esthétique, à ce moment-là. Du moment qu'il y avait un regard à faire défaillir, et ensuite, pour la peine, un trou à remplir, tout lui était bon.

Moi aussi j'y suis passée. À cause de mon état, il me l'a fait dans la bouche. Et j'ai joui sans avoir besoin de me toucher.

J'étais une femme, une petite fille. Quand je suis sortie de l'hôpital, il ne me restait plus que mes yeux pour pleurer. Et ma patience pour le retrouver, le conquérir et le garder, un jour.

Rudolf, ma biche, sais-tu ce que tu as fait de moi ?

Au douzième coup de minuit, Lilith ouvrit les yeux. Il n'y avait dans la chambre aucune horloge ou pendule à l'ancienne susceptible de faire sonner les heures, mais peut-être émergeait-elle d'un rêve, car elle venait d'entendre distinctement résonner les douze coups, dans un mélange d'angoisse et d'exaltation croissantes, qui l'avaient finalement obligée à écarter brusquement les paupières – ses paupières enflées, si douloureuses.

Je suis une enfant de l'amour. Mes parents ne m'ont ni désirée ni programmée. Je suis née de leurs corps, leurs inconscients mêlés. Comme naissent les rêves dans le sommeil, les fleurs sauvages dans les prés. Comme viennent au monde les hommes libres.

Suis-je libre désormais ? Née des mains de mon mari comme Ève de la côte d'Adam ? (Hypocrisie : en réalité, Ève est née du pénis dressé d'Adam, son pénis dressé dans sa main besogneuse – Ève est née du besoin d'Adam.) Je ne retrouverai ma liberté qu'après avoir détruit mon corps. Alors ma liberté sera plus éclatante et redoutable que jamais. Alors je redeviendrai Lilith, la femme des origines, faite de boue pour vivre libre, et non de la chair de l'homme pour la chair de l'homme. Morte et ressuscitée, adultère et de nouveau vierge, je retournerai à la fange dont je suis née.

Lilith au douzième coup de minuit sonné quelque part dans sa mémoire ouvrit les yeux, vit les petits carreaux blancs de la chambre luire sous la lune qui infiltrait ses doigts par les persiennes, vit dans l'encoignure sombre de la porte le fantôme de son ancien corps qui la regardait, immobile,

l'ombre de ce corps naturel qu'elle avait dû humilier en entrant ici, le mettant, sur ordre, plus nu que nu, le dépouillant de toute coquetterie, tous bijoux, toute trace de maquillage, le rasant entièrement avant d'aller le désinfecter sous la douche, le laisser badigeonner au Dakin, et enfin emballer dans un sac aseptisé, charger sur un chariot et anesthésier comme un tas de viande froide,

son ancien corps était là, tapi, la regardant sans reproche mais avec une infinie tristesse, elle qui n'était plus désormais qu'une composition de chairs et d'imitations de chairs assemblées par des bandages.

Lilith détourne les yeux de son ancien corps malheureux, arrache sa dernière perfusion, se lève malgré les douleurs et les vertiges, va jusqu'à la

fenêtre dont elle remonte les stores et ouvre les battants, se penche au-dehors, respire la nuit profondément enfoncée dans le sol.

Lilith un instant rêve de pouvoir s'échapper par la fenêtre, puis gagne le placard de la chambre, enfiler son long manteau de cuir et ses baskets, pour pouvoir sortir bousculer un peu son ancien corps toujours appuyé contre la porte, et se faufiler dans le couloir, claudicante, jusqu'à l'ascenseur.

Antoine commençait à s'assoupir sur son bureau de gardien lorsqu'il entendit se refermer la porte d'entrée. Il émergea d'un rêve où, ayant entendu, somnolent, s'ouvrir les portes de l'ascenseur, il s'était redressé sur son siège, d'où il avait scruté le couloir obscur, senti sur sa nuque la caresse d'une brise brûlante, et vu surgir dans la pénombre la haute silhouette d'une femme en manteau de cuir noir, le visage entièrement dissimulé sous des bandages. La femme semblait avancer en glissant sur le sol.

— Bonne nuit, Antoine, dit-elle en passant devant lui et se dirigeant vers la porte.

D'un bond, Antoine contourna le bureau et se planta devant la femme, lui barrant le chemin.

— Je ne crois pas que vous soyez prête à sortir, dit-il doucement.

Les prunelles de la femme, seul élément visible dans son visage, étaient deux trous noirs sans fond.

Antoine sentit vaguement qu'il avait envie d'en détourner son regard, mais la femme n'était déjà plus là. Des formes ondulantes et voluptueuses se pressaient tout le long de son dos, des bras l'enlaçaient par derrière, des mains se plaquaient sur sa poitrine et, de nouveau, le souffle brûlant sur la nuque...

— J'ai besoin de toi, dit la voix, laisse-moi sortir.

Hypnotisé par l'étreinte pressante, le parcours diabolique des doigts et des ongles sous ses vêtements, Antoine sentit le souffle se transformer en morsure... et le plaisir... jaillir, et le projeter en avant.

Antoine s'éveilla de l'autre côté de son bureau, debout et plié en deux, le torse allongé sur la table. Il s'aperçut, confus, de l'état où l'avait transporté son rêve. Avait-il vraiment entendu claquer la porte d'entrée ? Partagé entre la satisfaction et l'inquiétude, il se releva, laissant ses membres glisser de l'engourdissement vers une profonde détente.

OceanofPDF.com

Solitudes

La vie : démarche d'ivrogne, vers l'esseulement. On naît en s'arrachant d'un corps, faisant corps le plus longtemps possible encore avec mère, famille, milieu, alors que peu à peu tout se délite, les liens se distendent, des failles s'ouvrent, gouffres bientôt, qu'il faut pour ne pas partir à la dérive trouver d'autres liens, et les changer aussitôt usés, éprouvant travail, car plus l'îlot de votre être est attiré par le large, plus vite vous usez les liens qui le retiennent aux autres, à la berge, plus vous êtes partagé entre l'appel du large et les distractions du port, plus votre vie passe étonnante et harassante. Et de toute façon inéluctablement s'achève en dérive solitaire, de plus en plus solitaire, vers l'esseulement final, total, définitif.

Et la bête, ma solitude, sort par ma bouche avec mon dernier souffle pour me laisser, délestée, rejoindre le monde et m'y noyer.

En attendant, hardi les gars ! La femme vous attend, bouches ouvertes et à remplir ! Vos jets de solitude, déversez-les dans ses trous d'ennui ! Vos couilles éternellement pleines, videz, videz, videz-les !

Toute la nuit Lilith traversée par les douleurs geint et halète sur son lit. Son corps couturé n'est plus qu'une tresse de tortures qui se contracte et se tord dans les draps, cherchant à se dénouer. Sa pensée elle-même s'absente, se déplace, produite à n'importe quel endroit de cette matière souffrante à quoi se réduit son être, car sa tête n'a plus d'existence propre, son corps et sa tête ne font plus qu'un, un point pensant et souffrant jeté au hasard dans l'univers avec des milliards d'autres points errants, tombés en hébétude dans leur quête désespérée d'une ligne, une ligne comme une flèche, une route ou un dessin, une ligne à laquelle appartenir et se maintenir.

Dans la plainte échappée de Lilith, l'humanité en miettes se rassemble en son lot commun, la souffrance. Et Lone se convulse aussi, resserrant son

étreinte nocturne autour du Fleuve-Serpent gonflé de mauvais rêves.

Si je m'endormais, si j'avais besoin de moi, mes rêves viendraient-ils à mon secours ?

Dans le hall d'un grand hôtel, des clients à dos de chevaux de bois s'en vont en roulant vers le comptoir raconter leurs histoires au barman, psychiatre. Le psychiatre est docte et sévère, et ses patients idiots.

Voilà le monde, le monde à détruire.

Détruisez les frontières et les sites.

Détruites, mes formes détruiront. Ceux qui ont détruit mon corps de femme en le reconstruisant, ceux-là, adeptes de l'illusion, du mensonge et de l'apparence, je les détruirai. Viens au monde, Lilith ! Viens à moi ! Ton clitoris, aussi long et dressé qu'un doigt, transperce-m'en comme d'une épée de vie ! Ce monde qui m'a excisé l'âme et incisé les chairs, donne-moi la force de le détruire !

Trois jours plus tard, Lilith acheva d'enlever tous ses pansements et contempla son visage et son corps encore marqués de boursouflures. S'habillant, elle constata que ses vêtements faisaient au moins deux tailles de trop. La nuit venue, elle couvrit son visage d'une épaisse couche de fond de teint, l'entoura du foulard de Sally, enfila sur son jean devenu beaucoup trop large un long pull noir et la veste courte de son tailleur en laine, glissa une carte de crédit dans la poche arrière de son jean, des lunettes noires sur ses yeux gonflés, et partit.

Lentement, elle descendit les trois étages de l'escalier aux briques nues. Les douleurs avaient quitté son corps, mais elle se sentait encore raide et maladroite, comme lorsqu'on doit se servir pour la première fois d'une nouvelle machine, à laquelle on n'est pas habitué. Le plus désagréable était ce tiraillement dans la hanche droite, qui la faisait boiter.

Aussitôt refermée derrière elle la porte de l'immeuble, elle huma profondément l'éternelle odeur de sang frais de son quartier – cette odeur qui dans les premiers temps l'avait écoeurée, puis à laquelle elle s'était habituée, et qu'elle redécouvrait ce soir avec une singulière excitation.

Le Hell's Kitchen, quartier d'abattoirs bâti d'immeubles de brique rouge peu élevés, était tout entier dédié à la viande. Les boucheries y côtoyaient les restaurants de viande de bœuf, et dès la nuit tombée des transsexuels très déshabillés hantaient les trottoirs mal éclairés.

Soudain Lilith sut qu'elle resterait dans ce quartier où elle était arrivée par hasard six mois plus tôt, en quittant le foyer conjugal. Depuis des années Rudolf et elle conduisaient une vie de couple très libre, chacun d'eux disposant d'un studio en ville pour y mener ses amours. Mais depuis qu'ils avaient décidé de divorcer, Lilith avait pris en horreur leur hôtel particulier de la zone 6, la riche zone résidentielle qui s'étendait au sud-ouest de Lone.

Sans réfléchir ni hésiter, elle avait pris le premier logement visité, un appartement vétuste et vaste comme une vieille école, au sein de ce quartier desservi par deux artères seulement, âpre et isolé, à l'extrême ouest sur le Fleuve-Serpent, derrière les entrepôts abandonnés de l'ancien port, loin des galeries d'art, des théâtres et des universités des autres quartiers de la rive gauche.

Lilith marchait, laissant surgir ses souvenirs, divaguer ses pensées et advenir ses visions.

Je suis entrée dans les toilettes d'un bar, j'ai poussé la porte, et j'ai vu un homme debout sur la cuvette, de dos, le pantalon aux chevilles, d'une main appuyé contre le mur carrelé de petits carreaux blancs, de l'autre tenant à l'oreille son téléphone portable d'où sortait une musique de jazz, et un autre homme, penché derrière lui, occupé à lui lécher le cul avec l'application d'un chien.

Lilith n'avait voulu emporter avec elle aucun meuble ni souvenir de sa maison. Ici elle avait trouvé le contraire parfait de cet espace bourgeois qui désormais la dégoûtait. Elle s'était contentée de descendre sous son immeuble, au centre commercial installé dans les décombres d'un ancien abattoir, une sorte de labyrinthe souterrain aux murs de brique parfois en partie effondrés, puant fort le sang et silencieux comme la mort, et d'acheter dans une de ces boutiques où les marchandises se trouvaient entreposées sans apprêt, comme si elles venaient juste d'être sauvées de quelque cataclysme, des meubles en fer élaborés par des artistes du quartier, récupérateurs de déchets urbains et industriels.

Mal rénové, peu meublé, son appartement ressemblait ainsi à une femme en corset et porte-jarretelles, plus sauvage et plus excitant que nu, avec ses éléments de fer tourné et ses tentures rouges sur les murs, qui

évoquaient autant la poésie des châteaux médiévaux que la cruauté des salles de torture.

Ce soir-là, Lilith comprit que son instinct, ou ce qu'on appelle habituellement le hasard, l'avait amenée à se loger exactement à l'endroit qui convenait à l'esprit de sa nouvelle vie. Ce parfum de sang qui s'entêtait sur le Hell's Kitchen était le parfum de l'épouvante, mais aussi celui de la vie, du monde auquel on vient dans un épouvantable déchirement de chairs.

Par amour des hommes, j'ai toujours été capable de faire n'importe quoi. Non que je les estime toujours. J'ai envie d'eux, c'est tout. Les hommes ne veulent pas faire l'amour avec une femme, mais avec une représentation : de la jeunesse, de la lubricité, de la perversion, de la soumission, etc. Que l'image soit de papier, ou vidéo, sonore, de synthèse, de caoutchouc, ou même de chair, vraie ou fausse, déguisée ou non. Les hommes veulent juste une illusion, pour baiser comme ils se branlent.

Moi je ne veux que leurs couilles, leur bite, leur cul, leurs épaules, leurs pectoraux, leurs dorsaux. Et maintenant je vais me servir.

Au coin de la rue, Lilith entra chez Laurent, un restaurant branché tenu par des gays. La salle était déjà pleine de monde, mais, sans regarder personne ni enlever ses lunettes noires, elle se faufila jusqu'au fond, où elle trouva une table. Ici, dans ce quartier, aussi excentrique que pût être son apparence, nul ne s'en étonnerait. Les serveurs ne semblaient pas l'avoir reconnue, et de toute façon ils ne chercheraient pas à identifier quelqu'un qui visiblement ne souhaitait pas l'être.

Elle dédaigna de consulter la carte, qu'elle connaissait par cœur, et lut le tableau noir accroché au-dessus du bar. Aujourd'hui y était énumérées les matérialisations de l'Antéchrist dans Lone : une liste de stars du show-biz ou de la politique.

Cette ville est obsédée par le Diable, pensa Lilith. Les immeubles portant le n° 666 affichent leur chiffre en néons géants, le Diable est partout mais personne ne sait le voir. Et c'est pourquoi on s'ingénie à le traquer, à le séduire – c'est comme l'orgasme, il vous file si vite entre les jambes, vous n'avez jamais le temps de l'attraper pour l'observer, l'examiner, l'identifier, alors il faut toujours recommencer, essayer une autre fois, ou autrement, chercher ailleurs, encore, même si c'est désespéré, car le Diable vous prend

mais jamais ne se laisse prendre, vous prend par-derrière ou bien au plus noir de la nuit noire et jamais, jamais ne se laisse voir.

Lilith laisse la tranche de bœuf saignante dans son assiette, elle a faim d'autre chose, des faims violentes se nouent dans son ventre, ses membres, tout son corps tendu comme un cocon prêt à céder.

À la table voisine, une vieille femme extrêmement peinturlurée, les mains fripées ornées de grosses bagues et allongées de faux ongles, la bouche en voie de racornissement outrageusement rougie, les yeux aux paupières tombantes et poudrées de bleu frangés de faux cils, la perruque de longs cheveux blonds bouclés coiffée d'une casquette à l'envers, minaude en compagnie d'un gigolo aux lèvres pleines. Lilith sort dans la rue, boitillant à cause de cet élancement douloureux dans la hanche droite, et se jette dans le premier métro.

« Écoute ! je suis en train d'écrire pour de bon un nouveau grand poème – puis tout à coup il voit des poulets dans des caisses dans la pénombre d'une boutique chinoise : Regarde, regarde, ils vont tous mourir ! » Il s'arrête dans la rue. « Comment Dieu peut-il faire un monde pareil ?

— Et regarde au fond, dis-je, les boîtes derrière pleines de blanc, les colombes entassées – toutes les colombes vont mourir.

— Je ne veux pas que Dieu me donne un monde comme ça.

— Je te comprends.

— C'est ce que je veux dire, je n'en veux pas. »

Le métro dessert la zone 6, il suffit de le prendre avec la carte *résident* pour franchir la frontière librement dans un sens ou dans l'autre. Pavillons, folies et hôtels particuliers nichés au cœur d'une verdure vallonnée se côtoient dans la plus grande discrétion, dans l'ordre et le calme maintenus par d'incessantes rondes de police.

À la sortie du métro, chacun doit faire vérifier ses empreintes digitales, par simple effleurement d'un dispositif à lecture optique – ceci afin d'éviter qu'aucun étranger à la zone, muni d'une fausse carte de résident, ou d'une carte volée, ne puisse s'y introduire. (Les étrangers invités pour une soirée, par exemple, doivent obligatoirement passer par une des portes de la zone,

munis de leurs papiers en règle et de leur certificat d'invitation, demandé longtemps avant par leur hôte auprès de l'administration des Mouvements.)

Contrairement aux zones nord et est, la difficulté n'est pas de sortir de la zone 6, mais d'y entrer. Bien qu'elle y ait vécu longtemps, Lilith s'y est toujours sentie étrangère. Si loin de la liberté et de la joie des rues de son enfance, à Kalem... Ici, pas d'autre vie que celle dissimulée derrière les façades cossues – morceaux de vie qui sentent le renfermé et l'avarié, comme des restes trop longtemps laissés au frigo.

Toute une partie de la zone 5, frontalière à la zone 6, lui ressemble : une suite de ghettos pour riches plus surveillés que des prisons. Vers l'est, la zone est investie par des classes plus moyennes. Des lotissements de plus en plus modestes se succèdent en arrière du Village et de Moby Dick, entre la fin des cinquième et première artères sud, dévalant vers la rive du Fleuve-Serpent, qui n'est plus bordée que de taudis et de HLM délabrées.

Des heurts fréquents se produisant entre, d'une part, la population qui végète dans ce recoin du fleuve et de la ville et, d'autre part, la petite bourgeoisie, qui par pétitions se plaignait depuis longtemps du bruit, de la saleté et des odeurs de son misérable voisinage, les autorités ont décidé d'y mettre fin en élevant un mur de quatre mètres de haut tout autour du quartier à *problèmes*, peuplé de familles *inadaptables*.

À ceux qui s'indignaient d'une telle méthode, le maire, refusant d'employer le mot mur, a simplement répondu que la *paroi* n'était qu'un moyen comme un autre d'assurer l'ordre et la sécurité. Sur quoi plus personne n'a rien dit. Le mur s'est construit et demeure, sous la surveillance permanente de l'armée.

Lilith boitait toujours. À chacun de ses pas sa hanche était douloureuse, son talon droit venait frapper le sol avec une force particulière, exactement comme si elle avait une jambe plus courte que l'autre.

Il lui vint soudain à l'esprit que ce qu'elle avait pris jusque-là pour une simple suite opératoire, de nature passagère, s'avérerait peut-être un handicap définitif. S'était-il produit au cours de l'intervention chirurgicale quelque accident irrémédiable ? La peur se mit à circuler dans son corps comme une boue noire, une boue noire qui s'engageait dans ses veines et paralysait ses membres.

Avec effort, comme si elle se débattait dans une glu invisible, elle continua d'avancer sur le trottoir désert et silencieux, vers son ancienne

maison. Il n'était jamais rien arrivé de tel aux patients de Rudolf. Se pouvait-il qu'il eût volontairement endommagé un ligament, d'une manière ou d'une autre délibérément handicapé sa femme à vie ? Se pouvait-il seulement qu'il ait rendu sa femme boiteuse par un acte manqué qui trahissait sa cruauté profonde ? Qu'il eût traduit par un monstrueux lapsus chirurgical son refus inconscient de donner à celle qui avait partagé sa vie un bien-être physique qui signifiait le droit au bonheur ? Que jusque sur la table d'opération il n'eût pas résisté à l'envie de lui infliger une dernière et définitive punition ?

Mon Dieu, Rudolf, mais de quoi veux-tu me punir ? Ne cesserons-nous jamais de nous battre ? C'est ça, n'est-ce pas ? Peut-être après tout n'ai-je jamais cherché qu'à être sans cesse à nouveau ta victime, depuis notre première rencontre que tu as oubliée, depuis ce jour où une adolescente qui venait d'avorter découvrit le plaisir avec l'interne qui l'avait séduite... Te souviens-tu au moins de cette nuit où je te retrouvai, si longtemps après ? Comment aurais-tu pu l'oublier, à moins de vouloir vraiment effacer de ta mémoire tout souvenir de tes propres faiblesses, toute trace d'une dette particulière envers moi ?

— Vous avez froid ? avais-je demandé à voix basse à l'homme assis par terre au bord du quai, genoux repliés, menton contre la poitrine, mains sur la nuque, dans une position de désespoir.

C'était une nuit de février, je venais de quitter, seule avant tout le monde, un dîner où je m'ennuyais mortellement, et j'avais décidé, pour dissiper mon malaise, de rentrer à pied. Malgré le froid glacial, malgré surtout le danger éminent qu'il y avait à se promener seule dans Lone autour de minuit.

Déjà j'avais rencontré plusieurs errants, dont certains sans doute pouvaient être meurtriers, mais le froid semblait paralyser toute velléité d'agression en eux, comme il endormait en moi la peur de mes pareils. Dans la nasse de glace où nous étions tous pris, pauvres humains, le mal que nous pouvions nous infliger les uns aux autres semblait annihilé par celui que nous devions subir ensemble.

Étreinte par le sentiment poignant de notre commune solitude, j'étais descendue sur les quais du Fleuve-Serpent, peut-être pour fuir la ville, me fuir en même temps. Et doucement, tout en lui posant cette question

stupide, j'avais posé ma main sur l'épaule de l'homme trop penché au bord du fleuve sombre.

Ainsi avais-je retrouvé Rudolf, vingt ans après notre premier et furtif amour dans une salle d'opération de l'hôpital public. Lui bien sûr ne se souvenait de rien, mais, dès qu'il avait tourné vers moi son visage plein de larmes, je l'avais aussitôt reconnu, et sans surprise, exactement comme si depuis vingt ans je m'étais chaque matin réveillée à ses côtés.

Mon feu a éteint l'eau noire. Je t'ai aimé, Rudolf, comme jamais tu n'as su le comprendre. Mais qu'importe, puisque je ne t'ai plus quitté. Le secret de notre première rencontre, que je ne t'ai jamais dévoilé, t'a attaché à moi à ton insu. Le goût de ton sperme resté en moi, tel fut mon philtre d'amour.

Nous sommes nés malheureux. Dans des familles de malheureux. Nous vivrons malheureux, engendrerons des malheureux, mourrons malheureux. D'avoir perpétué le malheur.

Voyeuse

Lilith composa les deux codes d'accès, ouvrit la grille et pénétra dans le jardin sombre, éclairé çà et là de lueurs blafardes par un mauvais quartier de lune et de discrètes lampes d'extérieur disséminées dans les buissons.

La maison, imposante, perchée au sommet de la butte, s'enfonçait comme une masse noire dans la nuit. Les six fenêtres de la façade, trous dans le trou, orbites vides, semblaient léviter dans l'ombre murmurée par le faîte des arbres, puits de ténèbres tentatrices, enamourées des froissements d'ailes de mille et trois invisibles oiseaux nocturnes.

Tu me tiens encore, pensa Lilith à l'adresse de la maison, délaissant l'allée pour s'enfoncer plus avant dans les fourrés. Sa maison, toile fragile et redoutable de fantasmes, sophistiquée, cent fois remise sur le métier, dont elle était, plus que jamais ce soir, l'infatigable tisseuse...

Les membres encore raidis par les coutures, la hanche douloureuse, s'aidant de ses bras autant que de ses jambes, Lilith entre les arbres entreprit de contourner la maison, en prenant soin d'éviter les sources lumineuses.

Dans l'ombre le jardin haletait doucement, et Lilith s'accrochait aux troncs et aux branches basses comme à de vieux amis, vivants et respirants comme elle, complices de sa démarche malaisée. Empêtrée dans les ténèbres, elle se sentait comme une âme damnée rôdant autour du monde des humains dont elle était exclue.

Et pourtant, tout en contournant la maison, elle haletait de désir. Invisible et voyeuse, elle allait éprouver la secrète jouissance d'un dieu.

À l'arrière de la bâtisse, une seule fenêtre est éclairée. Leur chambre. Située au premier étage en façade, elle se trouve, à cause de la déclivité du

terrain, en rez-de-chaussée de ce côté de la maison. Lentement, avec peine, Lilith finit d'escalader la butte, vers la source de lumière. Avant même d'atteindre la fenêtre, elle s'arrête de respirer, pour mieux percevoir les bruits.

Violamment éclairée, disposée comme pour une photo, la scène est d'une crudité frappante. À quatre pattes sur le lit, nue comme un ver, Viola se fait prendre par Rudolf, nu également et à genoux derrière elle. Pressant tantôt ses gros seins de silicone, qui ballottent à peine, tantôt sa taille ou ses hanches naturellement fines et déliées.

À l'exception des parties génitales, les chairs sont blanches, marbrées, d'aspect presque cadavérique. On voit la longue bite de Rudolf aller et venir méthodiquement dans le con tendu, rouge et brillant. Ses coups de reins ont la régularité d'un métronome périodiquement changé de rythme, selon la bonne vieille méthode de cet amant stakhanoviste pour lequel la jouissance de la femme ne s'obtient qu'à force de patience et de persévérance, suivant une loi physique assez semblable à celle qui veut qu'une étincelle finit par jaillir du frottement habile et répété de deux silex.

— Dis-moi, articula Viola, les yeux fermés, sa bouche à la lèvre supérieure artificiellement gonflée obscénement ouverte, dis-moi que je suis une salope.

— Salope ! proféra Rudolf sans la moindre conviction, mais en attrapant tout de même la masse courte de ses cheveux blonds pour lui tirer la tête en arrière, très pro.

Le ton était correctement mis, mais son visage restait toujours aussi insensible, malgré les fines gouttes de sueur qui le parcouraient.

— Encore ! réclama-t-elle. Traite-moi de grosse !

Rudolf mouilla son index, l'introduisit dans l'anus de Viola, l'y agita un instant, puis se retirant vivement de son con rougi pénétra comme dans du beurre dans le petit cul, en scandant mécaniquement :

— Espèce de grosse ! Gros boudin ! C'est tout ce que tu mérites ! des bites dans ton gros cul !

Et puis il rejeta la tête en arrière, et jouit.

Presque aussitôt, il se retira de sa partenaire, se leva, l'air sombre, passa son peignoir et quitta la chambre. Visiblement, la séance ne l'avait pas satisfait.

Malgré sa débauche, il était bien trop puritain pour apprécier sans réserve le fait d'avoir eu à prononcer de telles obscénités, et trop macho pour accepter sereinement d'avoir eu à le faire sur commande – et d'y avoir trouvé du plaisir malgré lui. Lilith le savait, cela contredisait totalement sa conception du sexe, qui pour lui était une activité sociale et sportive, au même titre que le golf ou le tennis, dont les fins essentielles étaient le maintien d'un standing et d'une réputation, le contentement narcissique, l'entretien d'une illusion existentielle, voire politique (*coeo ergo sum* – *coeo* : *je vais avec, je m'accouple*, étymologie du coït, qui est la première façon de ne pas aller seul, le premier acte social –, *coeo ergo sum*, j'existe en me joignant à l'autre), l'espoir secret de faire reculer le vieillissement par l'entretien forcené de la mécanique du corps. Et la peur de devoir aller se jeter dans le vide, le jour où par inadvertance il laisserait s'installer le vide – comme ce jour où elle l'avait rencontré, sur les quais du Fleuve-Serpent.

Se retournant sur le lit, Viola ouvrit ses longues cuisses presque maigres, mouilla ses doigts dans son trou et se mit à se branler. En quelques secondes elle parvint à l'orgasme, s'allongea sur le ventre et s'endormit, une main toujours entre les jambes, du bras droit enlaçant l'oreiller.

De mon portable, j'appelai un taxi et retournai à Lone. La ville était partout obstinément éclairée, comme si sa grande entreprise était de chasser la nuit. Mais cette dernière trouvait toujours refuge dans une myriade de recoins d'où elle veillait, immobile, telle une bête tapie douée du don d'ubiquité et prête à lancer ses ténèbres sur la proie convoitée : le réseau lumineux des rues tracé entre les immeubles sombres, tel un enchevêtrement de milliers de croix brandies contre le Diable par des humains apeurés.

Cinq cent mille ans après avoir domestiqué le feu, nous n'avions toujours pas dompté la terreur de l'obscurité primitive qui habitait nos chairs. Et moi qui venais de jouir de mes propres ténèbres, le corps refermé comme une plaie mal cicatrisée après s'être entrouvert au plaisir solitaire, avec soulagement je retrouvais l'oubli dans les lumières de la ville, et jusque dans les mauvais néons de mon quartier, qui jetaient une douche orangée sur toute chose et tout être, faisant ressembler à des spectres

hallucinés tant les travestis qui finissaient leur nuit que les garçons bouchers qui la commençaient juste.

Un camion frigorifique bloquait l'accès de ma rue. Le taxi s'arrêta derrière et le chauffeur dit, regardant avec appétit la profusion de corps dépecés et de viandes sanguinolentes qui pendaient à l'intérieur :

— Je me taperais bien un bon steak saignant, tiens ! Rien de tel pour vous revigorer un homme !

Lui-même était un homme robuste et vieillissant, que les excès de bonne chère n'allaient pas tarder à tuer. L'odeur de sa faim soudaine se répandit dans la voiture. Je souris, gagnée par sa joie de vivre. Si j'avais été plus présentable, je l'aurais invité à partager une entrecôte avec moi. Rien de tel pour ragaillardir et rapprocher un homme et une femme... Je me contentai de lui laisser un gros pourboire, en lui demandant d'aller manger et boire un bon vin à ma santé. Puis je sortis de la voiture et remontai la rue à pied, en espérant qu'il ne me regardait pas boiter.

Avant de se coucher, Lilith examina longuement son nouveau corps dans la glace. Les cicatrices, qui seraient dans quelques semaines parfaitement fines et discrètes, étaient encore très rouges – braises ardentes dénonçant les points sensibles de son anatomie comme des scarifications.

C'est là, là et là que ton corps a péché, semblaient accuser les marques du scalpel. Péché par imperfection innée, péché par gourmandise, par paresse et par vieillissement. Nous, les cicatrices, nous sommes les chairs sacrifiées pour le rachat de ton corps, le souvenir des chairs incisées pour l'extraction des maux qui habitaient ton corps ! Nous sommes les preuves sensibles que ton corps a été exorcisé par charité I

D'énormes bleus étaient parsemés sur toute sa peau, laquelle était par endroits – comme sur son visage – boursouflée. Mais elle avait déjà une ligne magnifique, avec de beaux seins gonflés et fermes, un cul aux rondeurs haut perchées, parfaites, des hanches fines, des jambes galbées et allongées par la perte de toute cellulite.

Que pouvons-nous, misérables humains, pour retarder autant que possible la dégradation de notre corps ? pensa Lilith. Seulement vivre le moins possible : ne pas prendre de risques, ne pas manger, ne pas boire, ne pas fumer, ne pas se droguer, ne pas mêler inconsidérément son corps à celui des autres – toujours possiblement contaminant –, ne pas s'opposer

aux pouvoirs en place – et s'exposer ainsi à toutes sortes de coups –, ne pas prendre le soleil, ne pas sourire – et ainsi creuser ses rides –, ne pas manquer de sommeil, ne se livrer à aucune espèce de joie profonde, n'exercer en rien sa liberté. Top model, une vie modèle.

Elle recula et marcha vers la glace, pour observer sa claudication. Elle paraissait beaucoup plus légère qu'elle ne la ressentait. À bien y regarder, la jambe droite semblait un tout petit peu plus courte que la gauche, ce qui déséquilibrait insensiblement sa merveilleuse silhouette.

Après tout, pensa Lilith, n'ai-je pas toujours davantage rêvé d'imperfection, plutôt que de perfection ? Elle sentit que ce défaut ne ferait que décupler son désir. Déjà, elle avait envie d'un homme, de mille hommes. Déjà, elle se sentait un appétit monstrueux pour la chair humaine et surtout, pour la première fois de sa vie, les moyens de satisfaire cet appétit – aussitôt qu'elle serait sortie de sa chrysalide, aussitôt qu'auraient disparu de son visage et de son corps les hématomes et les boursouflures accompagnant sa métamorphose.

Couchée sur le dos, elle laissa cheminer sa pensée, attendant le sommeil. Puis elle se leva, s'installa à la cuisine avec du papier et un stylo, et se mit à écrire :

Toute ma vie j'ai eu envie d'entrer dans la vie. D'être sans cesse, toujours, de nouveau, en train d'entrer dans la vie. De me maintenir dans une sorte de perpétuelle fin d'adolescence, dans un entre-deux où le passé reste léger, l'avenir incertain, et le présent, à cause de cela, précieux. Toute ma vie j'ai été légère, abandonnante, découvvrante. M'abandonnant aussi moi-même, quelle importance ?

Ma chair ancienne, mon visage ancien, je ne les regrette pas. Je ne tiens en moi qu'à la vie. Et la vie n'aime pas les corps pourrissant sur pied, jamais interrogés. La vie fuit les corps inéluctables comme elle fuit leurs esprits résignés.

Aujourd'hui je suis lasse de ma position. Directrice du Museum d'histoire naturelle. (Pourtant de quelle passion j'aime ce Museum !) Conseillère en écologie urbaine auprès de la Ville. Membre de l'Union mondiale de conservation de la nature, de la délégation permanente à l'Environnement, consultante au service de Conservation écologique et au secrétariat de la Faune et de la Flore... Tous services et organismes visant à

pallier, comme l'indiquent nos brochures officielles, *les ravages infligés aux milieux naturels par la prolifération de l'espèce humaine, la pollution, l'exploitation inconsidérée des richesses de la Terre, la destruction des équilibres naturels ou traditionnels...*

Et pour cela les honneurs, la reconnaissance... L'hostilité, les coups bas des envieux... La pression politique... La guerre pour le pouvoir... Le travail, le stress, la fatigue, le manque de temps... Le travail... J'aimerais à nouveau être au début, au tout début, me déplacer dans la vie comme une plume au vent, vivre de riens... Libre. Ce que tu possèdes te possède, disait-on dans mon enfance. Tous l'ont oublié, mais pas moi.

J'ai quitté Rudolf avant qu'il me quitte – ou plutôt par crainte qu'il ne s'y décide jamais. Il fait partie de ces gens qui sont incapables de vous libérer d'eux-mêmes. Certaines personnes s'en satisfont, redoutant par-dessus tout d'être abandonnées. Le mépris quotidiennement subi, les maintenant dans une dépendance misérable, leur est plus doux qu'une condamnation au face-à-face avec elles-mêmes.

Je sais maintenant que Rudolf n'est pas plus satisfait de Viola qu'elle n'est heureuse avec lui. Moi seule pourrai les aider à se séparer.

Nous, humains du xx^e siècle, voulions une vie construite de vertus, alors que nos corps tout bouillonnants de vices sans cesse lacéraient notre œuvre. Et un jour les enfants déchaînés se mirent à s'entre-mordre comme des fauves, les enfants s'entre-tuèrent tandis que leurs parents commençaient à pleurer ou à les justifier.

Crève, Babylone ! Tressaute dans ta merde, ta haine et ta violence ! Finis par en crever ! Qui voudrait de ce monde où les enfants sont plus méchants et assoiffés de sang que les loups des histoires ? Personne n'en veut, mais tous le prennent, et tous ferment les yeux, se ferment les yeux à grand renfort d'images et de mensonges, images sur images, superposées en couches toujours plus épaisses, compactes, afin de devenir définitivement aveugles.

Images sur images, la Grande Déesse Image, aveugle et dévorant fidèles et sujets.

Mes yeux sont les glaces sans tain par où je veux percer les secrets d'alcôve de ce monde ahuri de sentir malgré tout battre son sang, battre son sang dans son sexe gonflé, à ses tempes douloureuses, à la gorge palpitante sous ses doigts d'étrangleur. Et ce sera, Lilith, un dur travail de révéler la vérité des corps sous leur gangue d'images.

Maintenant je sais : maintenant j'apprends. Le goût de l'homme, le goût de l'humain que Rudolf la première fois me jeta dans la bouche, ayant extrait de moi, sur une table d'opération, le germe humain, ce goût je veux l'apprendre désormais jusqu'à plus soif, jusqu'à en découvrir la fin, et la fin des fins.

Voilà le choix : aller vers la lumière, ou aller vers la poix.

Foi, regrets, contentement : chemins vers la poix.

Ardeur, doute, pensée, exaspération volontaire des sens, automutilation, libération des rêves, échange : chemins vers la lumière.

JE SUIS DES VÔTRES, ET JE NE SUIS PAS DES VÔTRES.

OceanofPDF.com

Le travesti

Le jour commençait à poindre, encore un misérable jour de novembre. Appuyée à la fenêtre, elle regarda la nuit virer péniblement au gris dans la cour intérieure. Une morne lumière s'installa, réussissant presque à effacer la couleur brique des murs, et annonçant une nouvelle journée désolante. Qu'importe ! Elle se sentait assez pleine de vie, de feu et de sang pour toute une ville ! Elle retourna se coucher, la tête traversée de sauvages vents de joie.

Plusieurs nuits de suite, Lilith épia le couple. Avant même d'arriver sous leur fenêtre, l'odeur des feuilles mortes qui commençaient à s'enfoncer dans le terrain meuble, leur craquement mouillé sous ses pieds, l'obligation de discrétion où elle se trouvait, la plongeaient dans une douce excitation, assez semblable à celle qu'elle eût éprouvée en se rendant sur une tombe.

Pendant cette période, un brouillard dense nuit et jour enveloppa toute chose, comme si Lone et les zones s'étaient liguées pour dissimuler Lilith, cette Lilith monstrueuse, claudicante et boursouflée qui sortait de chez elle à la nuit tombée et ne revenait dans son quartier des boucheries qu'au plus profond de la nuit, à l'heure où les enseignes discrètes des clubs brillaient d'une lumière trouble, où devenaient troubles aussi les yeux des travestis maigres et gigantesques qui arpentaient les trottoirs à grands écarts des ciseaux de leurs jambes osseuses perchées sur des talons aiguilles ou compensés démesurément hauts.

Au retour de sa quatrième sortie, excitée par le spectacle que lui avaient offert Rudolf et Viola, Lilith s'approcha de l'un de ces grands insectes nocturnes et lui demanda s'il accepterait d'être sucé. Avec un long et

profondément dédaigneux battement de faux cils, le travesti refusa. Les pipes, c'était lui qui les faisait.

Ses seins de silicone emplissaient son T-shirt transparent, sa petite jupe très courte ne cachait pas les jarretelles qui retenaient ses bas noirs. Il se tenait appuyé contre un réverbère, devant un mur de briques rouges où était peint en grandes lettres noires : DÉFENSE D’AFFICHER. Lilith essaya de le rhabiller mentalement en homme et de voir son visage viril sous le maquillage.

— Pour cent dols, accepterais-tu que je te touche, seulement ? insista-t-elle avec douceur.

Ils firent affaire.

Le travesti la conduisit dans un immeuble proche. Il travaillait sans lumière, sous la cage d’escalier. En tâtonnant dans la pénombre, leurs pieds heurtaient divers objets, canettes et certainement seringues, préservatifs usagés.

Lilith commença à explorer des doigts le corps du géant maigre. Ses épaules et ses bras nus, épilés, étaient musclés, plus durs que sa poitrine fabriquée. C’était une sensation étrange de toucher à la fois ces rondeurs féminines et cette musculature masculine. Quand elle lui massa les seins, le garçon se trémoussa et gémit comme une fille échauffée, et Lilith se demanda si le plaisir qu’il affichait était purement professionnel et simulé, ou bien s’il ressentait réellement quelque chose, ou encore si son imaginaire était stimulé par le fait d’être tripoté comme une femme.

Les mains de Lilith descendirent sur le ventre mince et dur, puis le long des jambes fines gainées de nylon et enfin, lentement, revinrent par l’intérieur des cuisses, entre les jarretelles tendues. Où elles découvrirent un joli paquet de chair légèrement gonflée.

— Vraiment tu ne veux pas ? souffla Lilith en manipulant d’une part les seins du garçon, de l’autre ses parties génitales peut-être un peu atrophiées mais en parfait état de marche.

Et, sans attendre de réponse, elle engouffra sa tête sous la jupe, écarta la culotte et engloutit la bite chaude dans sa bouche, entre ses lèvres encore tuméfiées. Vivement, elle se mit à aspirer le gland.

— Serpent ! dit le garçon en la repoussant avec colère.

Assise par terre dans l’ombre où elle était tombée, Lilith plongeait les mains entre ses cuisses mouillées, et dans l’instant se fit jouir, en poussant

un han ! de satisfaction.

— Pardon, dit-elle en se relevant, confuse d'avoir trahi la confiance du jeune homme.

— Oh, ça va, fit-il. J'suis pas une gouine, c'est tout. Ils retournèrent ensemble dans la rue.

— Ça m'a beaucoup plu. Tu es très belle, lui dit Lilith en le quittant.

Sans lui accorder un regard, il poursuivit son chemin, fier et lointain.

Plus jamais je n'essaierai d'abuser d'un homme, se promit Lilith. Je ne les prendrai que s'ils viennent délibérément à moi.

Elle se sentait son frère, sa sœur. Elle aurait voulu lui prendre la main, pour qu'il ait moins peur, dans la vie. Bien sûr qu'il avait peur et hâte de mourir, même s'il crânait. Comme les autres.

À chaque fois qu'ils venaient de faire l'amour, Rudolf s'enfuyait dans la salle de bains, et Viola se caressait frénétiquement, jetant des coups d'œil vers la porte, craignant vraisemblablement d'être surprise. Chacune de ces huit nuits où elle les épia, même les deux fois où ils rentrèrent très tard, et où elle dut les attendre pendant des heures, ils baisèrent avant de s'endormir.

Du temps où Lilith vivait avec lui, c'était la même chose : tous les soirs, avant ou après brossage des dents, exercice conjugal. Et aujourd'hui, le plus édifiant pour Lilith était de constater qu'il faisait l'amour à Viola exactement de la même façon qu'il le lui avait fait, à elle. Elle ne lui inspirait rien de plus – ni rien de moins.

Vues de la fenêtre, leurs positions avaient la froide obscénité de celles qu'on peut admirer dans les films pornos. À force de déjà-vu, et malgré leur crudité, leurs accouplements devenaient aussi décevants qu'excitants. D'ailleurs il était clair que malgré ses démonstrations hystériques Viola n'y trouvait pas son compte – et Rudolf pas tout à fait non plus sans doute. Postures et impostures...

Nuit après nuit, Lilith comprit et renforça sa conviction que, comme tant d'autres hommes, Rudolf ne serait jamais vraiment heureux sexuellement. Car la femme qui saurait lui donner ce dont il avait besoin, cette femme-là, il l'éviterait toujours. Préférant multiplier les conquêtes et répéter toujours les mêmes gestes insignifiants mais rassurants, ces gestes tellement

conformes au modèle de l'homme viril et indépendant gravé dans son esprit comme un idéal.

Ce que veut vraiment la femme que tu baisses, tu ne tiens pas à le savoir, n'est-ce pas ? Tu t'es éloigné de moi juste avant que je ne devienne dangereuse pour toi – juste avant que je ne commence à vouloir te forcer à aller plus loin en moi – et en toi.

Et pourtant c'est la vie même, écrit encore Lilith dans sa cuisine, ne pouvant pas dormir. Ces pénétrations, halètements, éjaculations, satisfactions, insatisfactions, tristesses. Toutes ces hâtes de jouir, avant la fin. Heureusement, terriblement, la fin fait partie du programme.

Mon désespoir de comprendre. Ces flux de désir absurde, sous mes yeux et dans mon propre corps. Et le dernier (le premier ?) de tous, celui de mourir. Enfin. La promesse de paix. Et la rage de disparaître sans avoir rien su. Tout manqué. Laissé sans réponse toutes les questions.

Le temps déroule son ellipse, je suis la lune noire dont la projection blanche attire les humeurs de la terre.

Je n'ai pas de fantasmes, je n'ai que des envies subites.

Mon corps est un trou où je pourrais à chaque instant sombrer, m'enroulant sur moi-même jusqu'à disparaître au cœur de ma propre spirale, trou noir, boulimique, friand de perdition, mon corps est cet ogre de mort où je m'abîme à chaque instant, et plus profondément à l'instant de l'orgasme, à chaque instant ressuscité par la pensée, la sensation exacerbée, le cordage de mes veines dures de sang frais qui me maintient de l'autre côté de la barrière, me sauvant de la chute définitive.

Mon corps : ma menace et mon rempart.

Il semble qu'elle n'ait plus besoin de sommeil. Tous les matins elle s'endort juste après l'aube, et seulement pour une heure ou deux. Trop de désirs la tourmentent, l'envie de se servir de son nouveau corps, l'envie de l'oublier et de retrouver sa vie d'avant, son environnement habituel, son travail quotidien.

Elle se lève, se couche plusieurs fois, déversant sur le papier les flux qui la débordent, essayant de faire apparaître une cohérence dans ses pulsions, de trouver une voie dans l'enchevêtrement de ses pensées, de ses aspirations.

Déjà le Museum me manque. Ce lieu où la vie et la mort s'épousent. Arbres et plantes du Jardin, animaux vivants ou naturalisés, ossuaires disséminés dans les divers départements et établissements comme autant de signes de piste, objets de tous les âges et de toutes les civilisations, témoins de la diversité, de l'inventivité et de l'unité humaines, insectes, herbiers, pierres et minéraux par milliers, météorites... Une arche de Noé, qui nous donne l'illusion de sauver notre monde du permanent déluge de l'Histoire.

Et tandis que, nymphe tapie dans son cocon de brume et de nuit, pendant des heures j'épie à la fenêtre de mon ancienne maison les accouplements d'un homme et d'une femme, peu à peu je sens pousser les ailes de mon corps, céder la carapace, pénétrer en moi la lumière, et venir le moment où je vais pouvoir m'étirer, sortir à visage découvert et arpenter amoureusement le Jardin dénudé et rougi par l'automne. Le ciel afflue dans mes veines comme un lait nourricier et bleu.

Le Museum que je gouverne est le Livre qu'à chaque instant de ma vie j'écris (la vie torrentueuse qui s'écoule de moi), ma tentative d'embrasser le monde qui m'est échu, avec lequel je couche et me bats, de l'embrasser, sachant l'entreprise perdue d'avance, néanmoins avec enthousiasme et précision, en m'appliquant à le faire jouir pour jouir à mon tour de notre joie.

Le prédicateur

Au bout de huit jours, Lilith s'éveillant au matin dans son lit de fer ne sentit dans son corps que le froid. Une blancheur inhabituelle envahissait la chambre. De lents flocons de neige tombaient abondamment derrière la fenêtre.

Elle se leva, sentit aussitôt la douleur s'élancer dans sa hanche, traversa la pièce en claudiquant, les pieds nus sur le plancher, pour aller augmenter le thermostat du gros radiateur en fonte et regarder la première joie douce de l'hiver se répandre dans la rue comme une pluie de pétales.

Plus aucune courbature ne paralysait ses membres, et la fièvre qui depuis sa sortie de la clinique l'avait souvent éveillée suante et grelottante avait disparu. Elle avait simplement froid, comme n'importe qui ce matin dans Lone, surpris par l'arrivée brutale de l'hiver, devait ressentir une baisse de température et, se levant, ouvrir cependant la fenêtre, pour mieux se laisser émerveiller par cette première neige – car chaque année la première neige est la toute première du monde, et l'hiver le tout premier, le grand début – l'heure du grand sommeil agité de rêves qui précède la vie d'extérieur, incohérente et affolée, qui viendra au printemps avec l'éclatement de la nuit et l'avènement du jour – la victoire des journées devenant plus longues que les nuits – mais ceci plus tard, beaucoup plus tard, après la traversée de l'hiver, dans un avenir encore infiniment lointain.

J'aime l'odeur de mon sang entre mes jambes. Et même son poids sur mon bas-ventre. C'est toujours au moment de mes règles que j'ai suffisamment envie d'un nouvel homme pour passer à l'assaut. Même si c'est un peu gênant, ensuite.

Longtemps Lilith déambula dans Lone. La ferveur de l'hiver s'était emparée de la ville. Les femmes soudain étaient enveloppées de longs et chauds manteaux, les hommes portaient des vestes de cuir doublées ou de peau fourrée,

des halos de vapeur sortaient d'entre leurs lèvres,

le grain de leur peau se resserrait sous l'assaut du froid, leurs bras se plaquaient contre leur corps, leur tête rentrait un peu dans leurs épaules,

leurs pas étaient devenus à la fois plus pressés et plus légers, emportés par la joie toute neuve qui tombait du ciel comme du duvet d'anges,

et soudain au coin des rues avaient fleuri les marchands de marrons grillés et de saucisses chaudes, dont les odeurs pénétraient les corps d'une grosse faim nouvelle,

et des bouches de métro montaient une chaleur sèche et un parfum de fer, et des pots d'échappement sortait une fumée bleue qui sentait bon la ville affairée, et de dessous les roues s'échappait le crissement mouillé du caoutchouc dans la neige fondante, et partout la lumière électrique commençait à s'emparer des devantures, les vitrines opposant leurs flashes colorés à l'embranchissement général de l'air,

et des bouches d'égout des vapeurs abondantes s'élevaient entre les rangs de murs,

et les arbres des squares tendaient à la neige leurs branches dénudées comme des vieillards leurs mains dans le désir d'un ultime contact avec le monde,

et le corps de Lilith se dirigeait vers le jardin du Museum, en claudiquant ses jambes fines et son corps svelte l'emmenaient là-bas, où étaient son refuge, sa vie, son amour de la vie.

Et tous les bruits étouffés de la ville résonnent dans son corps comme une syncope permanente, et tandis qu'elle avance, mal équilibrée, entre les immeubles hauts comme des remparts et des rampes vers le ciel

la ville tout entière entre dans sa poitrine, s'y presse et s'y dilue, au rythme de ses pas la cité grandiose, monstrueuse et familière avec elle respire et vit, Baby et elle ne font plus qu'un vaste champ d'enthousiasme et de plaisir que les hommes sillonnent,

morceaux de chair entre leurs rêves de pierre, de verre et de béton, profondément sillonnent.

Je prends le métro, la rame ne compte que deux voitures, tellement bondées que les portes ne peuvent pas se refermer. Il ne s'arrête pas à la station, ralentit seulement, comme s'il hésitait. Je cours le long de la première voiture, m'accroche, réussis à monter en marche.

Pendant la plus grande partie du trajet, je reste à moitié écrasée contre la porte entrouverte, en danger permanent de tomber. Jusqu'à ce que je parvienne, à la faveur d'un mouvement de foule, à me glisser derrière le chauffeur, contre la fenêtre, où il reste un bel espace bien dégagé.

En descendant, tout le monde passe devant un errant couché sur la voie, certainement mort. Une corde attachée à son poignet le relie au quai, comme s'il était un chien ou un bateau. Je pense que sa mort est criminelle, sans être sûre qu'il soit mort.

Il est extrêmement sale, c'est pourquoi sans doute personne ne s'arrête, n'ose le toucher. Je ne peux me résoudre à passer à côté de ce corps sans rien faire, mais je ne fais rien. Je marche encore sur la voie pour ne pas passer devant lui comme devant un objet, c'est tout.

Une des deux amies avec lesquelles je suis venue n'est plus là. Nous l'appelons, la cherchons. Elle est morte sur la voie, elle aussi.

Lilith parcourt la ville, l'esprit boitillant avec bonheur entre réel et rêve, de ses visions au spectacle de la rue. Les errants semblent avoir tous disparu dans le métro. On n'en voit plus sur les trottoirs. Mais dès ce soir, et pendant tout l'hiver, les patrouilles seront en place pour les déloger du métro, les transporter dans des centres d'accueil d'où ils s'échapperont. Beaucoup mourront de froid avant le retour du printemps.

Chaque poteau de feu rouge est couvert jusqu'à hauteur d'homme de petites annonces sauvages, des bouts de papier collés les uns sur les autres, offres de services divers accompagnées de numéros de téléphone ou d'adresses d'e-mail : la vie à Lone, tissu de gens qui se faufilent dans des métros bondés.

Lilith traverse la troisième artère et entre dans un café du Village, un endroit à l'ancienne avec un vieux sol en plancher, un comptoir en bois et un gros poêle en fonte qui chauffe au milieu de la salle.

Le bar est plein d'hommes accoudés devant un petit blanc, juchés sur leurs tabourets comme des enfants sur des sièges trop hauts, l'échine courbée comme si la vie les accablait, ou comme s'ils avaient trouvé là un

ventre où se réfugier. Derrière le comptoir, le serveur et la serveuse, droits, responsables et bienveillants, leur servent de parents.

Se peut-il que j'aie envie des hommes ? pense Lilith. De cette écœurante faiblesse des hommes ?

Pourtant tous se retournent sur elle à son entrée, la regardent avec concupiscence – et elle se rend compte que, même sans apprêt, sa silhouette ceinturée dans son manteau de cuir est assez magnifique désormais pour provoquer tous les regards.

Assise sur une banquette au fond de la salle, j'ai allumé une cigarette, commandé un sandwich chaud et un café. Nourrir et réchauffer ma nouvelle peau. La salle était pleine d'employés déjeunant sur le pouce, mêlés à quelques étudiants de l'université voisine.

Un homme est entré, c'était Giovanni. Je ne me souvenais plus qu'il était aussi beau, ou aussi imparfaitement beau. Sa haute taille, ses cheveux noirs, ses yeux noirs. D'un seul coup au cœur je me suis sentie mourir, disparaître.

Cet homme. La ville entière s'écroule autour de moi, je ne suis plus qu'un trou creusé par cet homme.

Cet homme traverse la salle en me déchirant le ventre, ne me voit pas, et rejoint une jeune fille attablée près de la fenêtre. Une de ces brebis douces et bêtes, bêlant comme les autres du troupeau.

Autant pour me dissimuler que pour adopter une contenance, je tendis le bras et pris un des journaux mis à la disposition des clients sur le rebord de la fenêtre. Dans une colonne de brèves, je lus :

Keith M. Kendrick, de l'Institut Babaham, démontre, en observant que des agneaux mâles élevés dès leur naissance par une chèvre ont, à l'âge adulte, une préférence marquée pour les chèvres, le complexe d'Œdipe du mouton.

Je ne pouvais pas rester ici. Toujours cachée derrière mon journal, j'ai téléphoné à Viola, pour lui donner rendez-vous. Puis je me suis levée et dirigée vers la porte, en maudissant Rudolf qui m'avait fait boiteuse.

J'allais sortir, quand la main de Giovanni s'est posée sur mon épaule. Je ne l'avais jamais vu aussi ému. Il a dit qu'il voulait me revoir, qu'il

m'aimait. Ses yeux me scrutaient, évidemment il ne comprenait pas comment j'avais pu tellement changer.

Donne-moi une dernière chance, disait-il. Juste parler. Il faut qu'on parle... Les mots habituels. J'ai jeté un coup d'œil vers sa table. La fille était toujours là, et nous regardait. Elle a tourné la tête vers la fenêtre.

Je l'ai laissé parler, toute ma chair attirée par la sienne comme un clou par un aimant. Quand il m'a pris la main, j'ai enfoncé mes ongles dans la sienne, méchamment, j'ai dit Non, et je suis partie. Qu'il me voie boiter, et il m'aimera moins !

Par les ruelles du Village, je rejoignis l'entrée du Jardin située entre la septième et la deuxième artère. Il était tombé au moins trois centimètres de neige. Dans les allées, elle commençait à disparaître sous les empreintes de pas. Je me retournai sur les miennes, pour constater leur irrégularité. Si quelque pisteur voulait me suivre, il n'aurait aucun mal – ne serait-ce qu'au bruit. Même avec mes bottes souples, même dans la neige, ma claudication s'entendait. Les hommes et les femmes qui me croisaient me regardaient longuement, certains se retournaient sur moi, fascinés autant par l'étrangeté de ma démarche, me semblait-il, que par ma beauté.

Je longeai la galerie de Paléontologie, passai devant les serres. Au détour des allées on ne pouvait manquer d'apercevoir la pierre blanche ou les verrières de l'un des nombreux bâtiments qui abritent les réserves et les collections du Museum.

Entre ces murs sont conservés deux millions de fossiles, six cent mille échantillons de roches et minéraux (dont une collection de météorites), des centaines de milliers de vertébrés, des dizaines de millions d'invertébrés, douze millions d'échantillons d'herbiers : d'immenses collections qui sans cesse s'accroissent et nécessitent la création de nouveaux volumes de stockage – le Museum ayant comme moi un insatiable appétit d'ogre.

Tous ses grands bâtiments et leurs sous-sols regorgent d'ossements, pierres et plantes séchées. Le Jardin, les serres, l'arboretum, la ménagerie, le zoo, ainsi que le fonctionnement de l'institution elle-même, avec sa trentaine de laboratoires de recherche, sa mission d'enseignement, ses éditions, sa bibliothèque, ses expositions, ses animations diverses, viennent compléter cet ambitieux tableau du vivant.

Et pourtant l'inventaire du monde entrepris par le Museum est loin d'être complet : sur cinq cent mille virus probablement existants, on n'en connaît que cinq mille ; sur plus d'un million de champignons, on n'en connaît que soixante-dix mille ; quarante-cinq mille vertébrés, sur cinquante mille estimés ; neuf cent cinquante mille espèces d'insectes sur plus de quatre-vingts millions...

Des vertiges me traversaient l'esprit, je parcourais les allées, me souciant peu de tourner en rond. Ma démarche malaisée faisait surgir des questions sans réponse qui semblaient vouloir m'éloigner de cet univers du Museum, auquel j'étais pourtant viscéralement attachée.

Si les scientifiques de toutes disciplines qui continuent à œuvrer à cette recension titanesque du monde, pensai-je, mettent en avant le caractère concrètement utile pour l'humanité de leurs recherches (telle nouvelle plante découverte fournit tel nouveau médicament), leur premier but, comme celui de mon travail de paléontologue, n'est-il pas de chasser l'angoisse de l'inconnu en ordonnant le chaos par une classification maniaque, et par la tentative d'établir toutes les réponses, de se débarrasser du questionnement intrinsèque de l'humain sur soi et sur ce monde comme essence ?

Essayant de cerner le caractère de la nature humaine à travers de précieux, rares et dérisoires restes datant de plusieurs dizaines, voire de plusieurs centaines de milliers d'années ; essayant de repousser les limites d'une identité féminine fabriquée par des milliers d'années de culture – ne suis-je pas dans ma double démarche promise à l'échec ? Ne suis-je pas consciente qu'il n'y a pas d'archétypes, mais seulement des types en mutation ? Ne suis-je pas, malgré les efforts considérables fournis par mon esprit inquiet, avide de certitudes et de représentations définitives, ne suis-je pas en vérité intimement convaincue que rien n'est fixe ni précis, et que le secret de la vie ne réside nulle part ailleurs que dans le changement perpétuel des natures, dépendant aussi bien de la perspective que des circonstances ?

Pourquoi, alors, s'obstiner à vouloir déchiffrer le monde ? Sans doute parce que cette pulsion de déchiffrement, avec ses diverses options et combinaisons, fait partie de ce grand mouvement naturel où rien n'est jamais simple ni définitif. Sans doute parce que la culture, faisant partie de la nature, doit comme elle être un mouvement évolutif. Et comme nous les

autres animaux, ainsi que les végétaux et les autres éléments réputés non vivants de l'univers, interprètent le monde à leur façon, toujours différente.

Car l'univers est une série de réactions en chaîne, tout comme nous, êtres vivants, sommes moins définissables par une identité fixe que par l'ensemble des réactions qui depuis la nuit des temps aussi bien que depuis notre conception *in utero* (ou *in vivo*) nous structure.

À cause de la neige, le monde baignait dans une ambiance surréelle. Les pelouses étaient blanches, les arbres étaient blancs, l'air était transparent, fragile et sonore comme du cristal. Les regards des gens sur moi ressemblaient à des sourires démesurés, idiots. Juché sur une caisse en bois, un homme aux cheveux blancs, faisant voler devant lui ses mains noires comme deux oiseaux, sa haute stature élégamment prise dans un imperméable bleu délavé, d'une voix puissante et musicale haranguait les passants, dont un petit nombre faisait cercle autour de lui.

— Il faudrait jeter la lettre dans une bouteille à la mer, modulait-il au moment où je passais. Jeter la mer entière à la mer ! Dormir, jeter le rêve à l'eau du sommeil ! Enlever l'amour, s'en aller avec lui du côté de la nuit... S'échapper, mais par où ? pour où ? Partout Lone est le maître du monde, le monde est verrouillé dans Lone !

Avec un sens dramatique certain, il s'interrompit puis poursuivit à voix basse, en fixant tour à tour chaque homme et chaque femme dans les yeux :

— Nul ne saurait vous secourir. Entrer par une porte, sortir par l'autre, la vie est une si misérable petite pièce à traverser... Les vieux sont pleins de haine et de détresse... !

Il releva la tête et se mit à crier à la cantonade, comme si même les arbres pouvaient l'écouter :

— Ne croyez pas ceux, déjà vieux, qui vous disent que la vie est courte ! La vie est plus longue que la chevelure de toute une vie !

Fascinée, je regardais la vapeur bleutée qui sortait sans discontinuer d'entre les lèvres charnues de l'homme, comme si chacune de ses paroles mettait au monde une nuée d'anges invisibles qui s'en allaient, sans un froissement d'ailes, hanter le Jardin et, peut-être, se poser sur les épaules des gens, pour désormais les accompagner en secret.

J'eus moi-même l'impression de sentir un léger souffle dans mon cou, comme si l'homme m'avait parlé directement à l'oreille. Je dénouai mes

cheveux, heureuse de sentir leur masse brune onduler dans ma nuque.

J'avais eu l'intention d'aller jusqu'à mon bureau, mais j'y renonçai. J'avais encore trois jours avant de retourner au travail, ils se passeraient bien de moi jusque-là. Je quittai l'orateur et continuai à marcher dans le Jardin enneigé en direction du belvédère, regardant chaque arbre avec amour : cèdre du Liban, micocoulier, platane, *Pinus larcio*, *Populus simonii*, pavier jaune, araucaria, *Pterocarya fraxinifolia*, érable sycomore, catalpa, pin de l'Himalaya – chacun dans sa douce robe de neige, comme je me rêvais, moi, pleine de blancheur.

OceanofPDF.com

Les femmes

Le lendemain matin, Lilith se prépara pour son rendez-vous avec Viola.

Elle avait passé une bonne partie de la nuit à étudier un dessin qu'elle avait acheté en rentrant à un artiste, dans la rue. On y voyait le Fleuve-Serpent prendre sa source dans des montagnes bleues, puis traverser Lone d'une grande boucle avant d'aller se jeter, gueule ouverte, dans une mer de couleur rouge. La ville et ses zones s'enroulaient en spirale autour du fleuve en forme d'arche, au sommet et au centre de laquelle pointaient tel un navire à l'ancre l'île de la Cité et la nef de sa cathédrale en ruine.

Rive droite, étaient indiqués à l'ouest le Red District, puis le parc de la Joie, allongé le long du fleuve face au Hell's Kitchen ; au nord le Biz Center, jungle ordonnée de buildings de bureaux, et à l'est les Favelas, vaste dépotoir à misère de la ville.

Rive gauche, le vieux Moby Dick – avec le Museum et le Jardin –, le Village, et dans la pente ouest de l'arche du fleuve, juste en arrière de la bande d'entrepôts désaffectés étendus le long des quais, le Hell's Kitchen.

Ensuite, autour de l'autoroute périphérique de la ville, s'enroulaient les zones : au nord les quatre premières zones, formées pour la plupart de *cités* composées de tours et barres ; au sud les zones 5 et 6, dans leur paysage de collines boisées.

Le Fleuve-Serpent – qui devait son nom à la précédente population indigène installée sur ses rives – était sur le dessin tronçonné de ponts sur toute sa longueur, et spécialement dans sa traversée de la mégapole.

Son champ d'action en tête, Lilith s'appêta à aborder sa propre transformation, et sa première chasse.

Le plus difficile fut de dissimuler la poitrine. Elle aplatit ses beaux seins ronds en les enserrant dans des bas noirs très fins.

La haute glace lui renvoyait l'image de son corps nu, splendide, à la fois mince, ferme et dodu comme celui d'un enfant, et pourvu de courbes aussi idéales que celles d'une héroïne de comics. Son pubis joliment bombé, définitivement épilé, s'ornait d'arabesques tatouées. La poitrine écrasée par les bas rendait ce corps de rêve plus époustouflant encore, comme bâillonné.

S'accroupissant devant la glace, cuisses écartées, Lilith admira sa vulve, gonflée et luisante d'excitation. Grandes et petites lèvres, roses, dures et parfaitement découpées, semblaient taillées dans l'albâtre. L'entrée du vagin, ourlée de chair plus vive telle une petite motte de terre fraîche, laissait deviner l'étroit tunnel souterrain. Tout comme le petit trou de l'anus, elle était dotée de muscles souples et puissants, capables de lui imprimer à volonté de délectables mouvements de succion. De l'index et du majeur, Lilith écarta encore les lèvres pour dégager le clitoris, qui enfla et se redressa comme s'il voulait sortir de son antre.

Je suis tombée de tout mon long, mains en avant. Une bombe a explosé. Dans le sentier de montagne, un cheval brun gisait sur le sol caillouteux, mort.

Elle ne m'avait jamais vue avant, elle. Comme je le lui avais dit par téléphone, j'étais journaliste, et je désirais l'interviewer sur le thème de « l'amour aujourd'hui », pour un grand magazine féminin. J'étais déguisée en garçon, je m'appelais Valmont, évidemment elle me trouvait étrange avec mon allure androgyne.

À travers la vitre du café, on n'entend pas les paroles échangées entre elle et moi, on ne peut voir que nos lèvres remuer, nos quatre lèvres bombées au collagène, son regard inquiet et mes yeux qui brillent comme des épées.

Comme toujours elle cherche à séduire, même si quelque chose en moi la déstabilise profondément. Bien sûr elle doute que je sois réellement un garçon, mais ce qui la trouble le plus c'est que pour une fois elle est vraiment très attirée par quelqu'un. Ce que son instinct lui souffle, d'un souffle brûlant qui fait rougir ses oreilles, c'est que, homme ou femme, je saurai la faire jouir.

— Il fait chaud, n'est-ce pas ? dis-je. Si nous sortions ?

Dehors tous les passants, hommes et femmes, nous regardent. Nous sommes presque semblables, deux beautés blondes côte à côte, fausses blondes, elle cheveux jaunes et ras, moi longue perruque presque blanche ramenée en catogan, elle en cuissardes et minuscule doudoune, moi pantalon large et ample veste fourrée.

Je la prends par le bras et elle se laisse faire, mais en s'éloignant imperceptiblement de moi, comme si elle avait peur. Nous traversons et nous nous engageons sur le pont métallique qui enjambe la portion de métro à l'air libre. Une fois au sommet, je vois ses lèvres remuer sans rien entendre de ce qu'elle dit, dans le vacarme de la ville. Elle semble angoissée, perdue. Je l'enlace, lui crie de faire comme moi. Côte à côte, le pubis bien appuyé contre l'armature qui va se mettre à trembler, on regarde déboucher à toute allure du tunnel le convoi qui pénètre longuement entre nos jambes.

Pendant que défilent les rames ma main descend le long de ses reins, glisse par-derrière entre ses cuisses serrées, avant-bras contre la raie des fesses, paume contre les lèvres, s'enfonce dans l'entrée du vagin, majeur roulant sur le clitoris, en un instant la fait jouir et crier.

Elle se retourne, m'embrasse à pleine bouche, veut porter sa main sur mon sexe mais je l'en empêche, l'entraîne de l'autre côté du pont, courant jusqu'à l'artère suivante on se jette dans un taxi, à l'arrière de la voiture ne cessant de s'embrasser, moi sur elle, la pelotant sans cesse mais n'acceptant ses mains que dans mon dos, et sur mes fesses, traversant la ville dans cet état de passion soudaine, ses gémissements incontrôlés sur la banquette, payant le chauffeur au regard allumé, courant presque dans l'escalier, la jetant sur mon lit, prenant les ciseaux dans ma poche, coupant son collant et sa culotte tout le long de sa fente, y collant ma bouche, ma langue, mes dents, sachant exactement ce qu'il faut faire, ce qui me ferait du bien à moi aussi, la faisant jouir follement, ses reins frappant le matelas comme ceux d'une possédée, la déshabillant ensuite entièrement, elle me déshabillant aussi et voyant que je suis une femme libérant mes seins comprimés par les bas, me rendant tout ce que je lui ai donné, et vice versa et ainsi de suite, jusqu'à épuisement des poses et des plaisirs.

L'amour entre femmes a l'intérêt d'une masturbation sophistiquée. Je ne l'apprécie qu'avec des femmes qui me ressemblent, ou qui incarnent l'idée que je me fais de la femme que je suis, ou que je pourrais être. Les autres femmes ne m'inspirent pas – celles dont le corps ne ressemble en rien à celui que je désire avoir, ou celles dont le corps me paraît si merveilleux que je ne saurais l'avoir.

Et maintenant que je dispose d'un corps parfait, plus aucun corps parfait ne me semble merveilleux – seulement semblable au mien, donc désirable.

Le plaisir... Je sens gonfler mes chairs... Vite, qu'elle me lèche encore ! Encore, petite, encore ! Achéons-nous ! Jusqu'à ce que le plaisir nous rejette côte à côte, couchées sur le dos, paupières lourdes, membres engourdis, raides et apaisées comme des mortes.

— Quand je vivais avec mon mari dans notre maison de la zone 6, nous avions pour voisines deux sœurs âgées d'une trentaine d'années, dis-je à Viola, allongée près de moi sur le lit après l'amour. La plus jeune, Dominique – la blonde –, était mariée à un type dont j'ai oublié le nom et que je n'ai jamais vu bien qu'il vécût, si l'on peut dire, dans la maison.

« Quand nous avons emménagé près de leur jolie villa, il était plongé dans un profond coma depuis déjà deux ans. Si bien que, selon toute apparence, le couple réel de la maison, c'était celui que formaient Dominique et sa sœur aînée, Danielle – la brune.

« Peu après notre arrivée, nous avons organisé une petite réception à la maison, où nous les avons conviées, ainsi que nos autres voisins, pour lier connaissance. Toutes deux graves comme des veuves, grandes et maigres, le regard noir, elles sont restées à peine une demi-heure, n'échangeant que des politesses convenues avec le reste de l'assemblée, plutôt joyeuse.

« Elles avaient amené avec elles leur mère, qui habitait dans le voisinage. Pendant que les deux sœurs restaient soudées, plantées dans un coin du salon, cette dernière, une petite femme replète, âgée et souriante, allait de groupe en groupe pour bavarder de sa voix flûtée, douce, haut perchée comme celle d'une soprano. Elle fut parmi les derniers à quitter la maison, et nous la revîmes de temps en temps, quand elle se rendait chez ses filles.

« L'été venu, elles prenaient leur thé toutes les trois ensemble dans leur jardin, chaque samedi après-midi, à l'heure où généralement je rentrais du travail. Leur maison était située juste de l'autre côté de la rue, et on pouvait

les voir derrière les grilles. Je ralentissais et les saluais de la voiture sans m'arrêter, redoutant que la mère, qui était affable et devait mortellement s'ennuyer avec ses filles, ne m'invitât à partager leur goûter rituel.

« Un samedi après-midi de la fin juillet, en rentrant de Lone, alors que la chaleur étouffante de la matinée s'était transformée en orage puis en trombes d'eau, j'eus la surprise de les apercevoir, à travers le va-et-vient rapide des essuie-glaces, toutes les trois nues sous la pluie dans leur jardin.

« Cette fois j'arrêtai la voiture, baissai la vitre pour m'assurer que je ne rêvais pas. Danielle et leur mère dansaient pieds nus sur la pelouse, avec un tissu bleu qu'elles déployaient en tous sens autour de leurs corps livides – l'un osseux, l'autre mou et gras. Dominique, tout aussi nue, était sur la balançoire. La tête en arrière, ses cheveux blonds détrempés collés dans son cou, elle se balançait, en pleine extase, criant :

« – Nous sommes au paradis !

« Je coupai le moteur, et je m'apprêtais à descendre quand une voiture de police s'arrêta à ma hauteur. L'un des flics m'interrogea rapidement et me pria de rentrer chez moi, ce que je fis. Quelques minutes après, les ambulances arrivèrent.

« On apprit par la presse, et par des indiscrétions policières qui se propagèrent de voisin en voisin, ce qui s'était passé. Comme d'habitude en cette fin de semaine, elles avaient déjeuné toutes les trois ensemble. L'orage venait d'éclater, les contraignant à rester à l'intérieur.

« Après le café, alors que leur mère s'était endormie tout assise dans le canapé, les deux sœurs étaient montées dans la chambre où depuis plus de deux ans, sous toutes les apparences de la mort, reposait le mari de Dominique.

« D'abord elles avaient arraché la sonde qui lui permettait de respirer. Elles s'étaient déshabillées, l'avaient déshabillé aussi. Une fois nu, son corps avait été mis en croix. Elles avaient pissé dessus, puis prié afin qu'il ressuscite.

« Quand leur mère est arrivée, elles l'ont obligée à se mettre nue aussi. Par pudeur elle a pris l'alèse sur le lit du mort, un grand tissu bleu dont elle s'est entourée.

« Ses filles lui disaient qu'elles étaient des saintes, et que, si elle ne les écoutait pas, elle serait Satan. Elle s'est pliée à leur volonté. Dominique

parlait de retour dans le passé, de troisième dimension. Danielle criait, elle souffrait, elle disait qu'elle brûlait.

« Elles ont fini par descendre dans le jardin, où elles ont déliré sans doute encore assez longtemps avant que des voisins ne finissent par s'en apercevoir et préviennent la police.

— C'est dingue ! dit Viola, l'air de trouver ça sincèrement dingue.

— Ça fait envie, non ?

— Envie de quoi ?

— Je ne sais pas... Il n'y a pas des hommes à qui tu aurais aimé faire ce genre de trucs ?

— T'es dingue ou quoi ?

— Oh ! la menteuse, dis-je en me rapprochant d'elle et en posant ma main sur son ventre. Y a plein de choses que t'aimerais faire avec moi, ta grande sœur ! C'est pas vrai ? Laisse-moi voir si c'est vrai...

Elle fermait déjà les yeux. Elle écarta les jambes, et mes doigts s'enfoncèrent, vérifiant aisément l'effet produit par mon histoire.

Avec Viola, dès le début Lilith se comporta tour à tour en maîtresse jalouse ou en cruelle indifférente. Rien n'était plus facile que de torturer cette jolie fille pourtant habituée à séduire et à torturer elle-même. Lilith avait trouvé sa faille : sa frigidité avec les hommes, secret gardé avec terreur sous un masque de baiseuse compulsive.

En lui imposant tour à tour abstinence, crises et retrouvailles scellées par des plaisirs toujours plus aigus, interminables, elle s'attachait son corps, plus radicalement que n'importe quel maître ne peut espérer posséder son esclave. Qui possède le corps possède l'esprit, et Lilith du seul bout de sa langue possédait Viola tout entière.

S'endormant après le plaisir sur le lit comme dans une tombe, Viola rêve de Lilith en matrone, debout derrière sa table de travail, prête à la cuisiner.

Et l'orage, l'orage fait éclater toute la chaîne humaine de nos envoûtements, aussi sûrement que chaque âme est une bombe. Je veux dormir, ô mon enfant, l'éternel enfant lové au cœur de mon ventre, insondable nœud de la spirale par où mon corps s'échappe de moi-même.

Est-il donc aussi facile de posséder une âme ? Viola a abandonné toute volonté propre, elle n'en a plus d'autre que la mienne. Parfois j'ai l'impression qu'elle tomberait, si elle ne sentait pas que je veux qu'elle reste debout. Je veux dire, elle tomberait par terre, physiquement (psychologiquement, c'est déjà fait). Son cerveau n'étant même plus capable par lui-même de faire tenir droite sa colonne vertébrale.

Maintenant, je suis peut-être aussi esclave qu'elle-même de son esclavage. Je voudrais qu'elle parte, qu'elle s'éloigne de moi. Je ne veux pas être Dieu, ou le Diable, ou je ne sais qui, et qu'elle soit ma créature – même si ça nous fait jouir.

Dieu créa l'homme à son image, dit-on. Or Adam n'était qu'un animal parmi les autres, nu dans le Jardin et ignorant sa nudité. Adam ne devint homme qu'après avoir croqué le fruit de la connaissance, tenté par Ève, elle-même tentée par Lilith le serpent. *Alors ils connurent qu'ils étaient nus.* Qu'est-ce qu'un homme sans conscience ? Une bête comme une autre.

Dieu fit la bête humaine, aussi innocente qu'un tigre ou qu'une araignée, mais c'est le Diable qui créa l'homme, conscient de soi et du monde qui l'entoure, du bien et du mal, l'homme métaphysique capable d'angoisse existentielle, de trahison et de génie, l'homme sachant voir son corps nu, et son obscénité, l'étrangeté à jamais obscène du hasard et de la nécessité qui toute vie dirigent, toute inéluctable, lumineuse et aveuglante vie.

Et je vois dans mon rêve l'humanité tout entière réunie dans un champ, et mes doigts ouvrir et découvrir avec terreur le coffre empli de lacets de satin fixés sur des lanières de cuir qui doivent très prochainement nous exterminer tous. Strangulation. Car nous nous sommes mis en cage comme nous avons emprisonné les animaux dans les réserves et les zoos, et la ceinture du monde, de plus en plus serrée, viendra à bout de notre souffle.

Dieu est-il un animal ? Ou Dieu est-il le Diable ?

Ma grand-mère, morte depuis longtemps, est arrivée, en état de grande faiblesse, au milieu d'un repas de famille. Aussitôt je lui ai fait une place à table, mis un couvert. J'étais heureuse de la revoir, mais elle a refusé de manger, disant : JE N'AI PLUS JAMAIS FAIM, MAINTENANT.

OceanofPDF.com

La grotte

OceanofPDF.com

Crève-cœur

La cathédrale, excavée par les bulldozers encore en place dans sa nef, pointe les vestiges de ses flèches entre eau et ciel. Notre-Dame occupe exactement la surface de l'île en forme d'œil, et semble s'élever directement du fleuve dont les eaux lourdes et grises reflètent le ciel de neige.

Les travaux sont arrêtés depuis huit ans. Les engins se couvrent de rouille, des mauvaises herbes poussent entre les pierres amoncelées dans l'abside, dans les trous, sur le sol en grande partie éventré du chœur et des nefs latérales.

À la proue du vaisseau, vers la mer, une tour semble seule avoir été épargnée par l'entreprise de démolition interrompue. Juste au-dessous le portail, privé de porte, bée sur un trou noir fermé par une lourde grille. Ce trou qui s'est ouvert huit ans plus tôt sous la pelleteuse, signant au grand dam du promoteur Vivat l'arrêt des travaux et, d'année en année, reculant la mise sur le marché du projet Urbi 2000. Depuis, l'immeuble de grand standing qui devait s'élever à la place de Notre-Dame est resté à l'état de virtualité visible sur Internet – où son site est beaucoup moins fréquenté que celui du Museum et de nos fouilles.

Crève-cœur. C'est ainsi que j'ai appelé la grotte dont le bulldozer venait de dégager fortuitement l'entrée. En hommage à Boucher de Crève-cœur, dit Boucher de Perthes, premier paléontologue et, en tant que tel, toute sa vie incompris, raillé, dédaigné, victime des préjugés en cours. Bel esprit scientifique, et beau garçon au demeurant – tel qu'il apparaît sur une peinture de l'époque, milieu du XIX^e siècle.

Après six mois de fouilles, à quelques jours de la date fatidique à laquelle nous allions devoir laisser de nouveau le champ au constructeur, en

compagnie de mon équipe j'ai dégagé trois squelettes vieux de trente mille ans.

Partout dans les familles on torture, en silence ou à grands cris, et personne ne voit rien, n'entend rien. Petit d'homme, première victime de l'amère folie des hommes. Qui la nuit me tire du repos et me jette sous l'ampoule jaune comme pour un interrogatoire.

Trois squelettes côte à côte. Une femme entourée de deux hommes. Couchés sur le dos. L'un à sa gauche – celui qui a le crâne défoncé – lui donne la main. L'autre – celui qui avait un pieu planté dans le bassin – a sa main droite posée sur le pubis de la femme. Tous trois âgés d'une vingtaine d'années. Elle boiteuse. Un os pénien de renne enfoncé dans sa bouche.

Leurs têtes étaient saupoudrées d'ocre, parées de canines de loup et de renard. Sous le bassin et entre les cuisses de la femme, une concentration d'ocre. Des morceaux de bois brûlés indiquaient qu'un feu avait été allumé sur la tombe, lors de l'enterrement. L'ensemble de la sépulture témoignait de rituels plaçant le corps dans une perspective métaphysique – de ces rituels autour de la mort et du corps qui marquèrent aussi les premières préoccupations esthétiques et accompagnèrent la naissance de l'art.

Comment étaient-ils morts ? Pourquoi les avait-on disposés ainsi ? Quelle histoire racontait cet agencement dramatique, tellement spectaculaire, de leurs corps ? Ce à quoi répond d'abord le paléontologue, c'est : quelle date ? Quel *homo* ? *Habilis* ? *Erectus* ? Neandertal ? Trente mille ans. Crâne élevé, arrondi, front vertical, face orthognathe, orbites rectangulaires, pommettes saillantes, menton bien marqué. *Homo sapiens sapiens*. Exactement comme nous.

Un jour un jeune scientifique, qui était venu de loin pour travailler sur le site aussitôt devenu fameux, a dit, tout en peinant pour ouvrir la lourde grille qui protège désormais l'entrée de la grotte :

— Il vaudrait mieux pour les sites n'avoir jamais été découverts. Être découvert, c'est être détruit.

Appuyé contre la pierre froide, il parlait pour lui-même, ou comme si un souffle venu du fond des âges faisait sortir de lui cette parole incontrôlée. C'était une insulte à mon travail, à son travail. Et je l'ai entendue, avec la même implacable et profonde tristesse qui soudain l'avait saisi.

Depuis quelques semaines, les fouilles sont arrêtées. Elles reprendront au printemps, comme chaque année. En huit ans, on a sorti du sol, identifié, répertorié, classé, plus de trois cent mille objets, ossements et pierres taillés. Il y en aura beaucoup d'autres.

L'île en hiver est déserte. L'accès en est protégé par des grilles aux extrémités acérées plantées tout autour d'elle dans le fleuve. En période de décrue, on voit dépasser de l'eau leurs sinistres branches. Et à l'entrée des deux ponts, sur chaque berge, deux gardes et un système électromagnétique réservent le passage à quelques membres du Museum dûment autorisés par mon bureau.

À pied je traverse le Fleuve-Serpent, comme pour aller à la rencontre de moi-même. Une autre moi-même, la Lointaine. Lointaine Lilith.

L'eau boueuse et polluée s'en va aveuglément vers une mer qu'on ne voit jamais. Je respire le vent qui par bouffées porte l'odeur de l'iode lointaine, j'écoute mon instinct. L'instinct qui m'a fait creuser et trouver, il y a huit ans.

À première vue pourtant la grotte était vide. Comment imaginer, d'ailleurs, qu'elle ait pu être habitée ? Sous le fleuve ? Une fois la preuve faite, il a fallu reconstituer l'environnement géologique de l'époque, pour comprendre. Mais aussitôt arrivée sur les lieux, j'avais su. Éclairée à la torche, la grotte était magnifique. Haute, vaste, profonde. Voûtée en cintre sur deux plans comme deux paires de rideaux de théâtre entrouverts par des embrasses, elle ressemblait à une vulve. Et elle sentait l'humain. Trente mille ans après, elle sentait toujours l'humain.

Lilith est seule sur le pont. Il est huit heures, le jour gris vient de se lever. Seule au cœur de la multitude qui s'agite dans Lone. Le ciel de neige, lourd comme un gigantesque lingot, répand sa lumière étrange. Des mouettes crient, survolant nerveusement les eaux sans reflets. Lilith s'arrête au milieu du pont, puis va, claudicante, vers sa grotte.

Je vais vers ma grotte comme vers ma solitude. Le cœur me manque, tout est silence, j'ai l'impression d'aller vers un rendez-vous d'amour. Trente mille ans me rapprochent de moi, et tous les humains sont en moi. Les hommes et les femmes qui vécurent là, se multipliant, génération après génération, et dont je peux sentir la vie battre encore dans mes veines. Les hommes et les femmes de toutes origines qui aujourd'hui vivent dans Lone,

nous tous, ceux de demain, de l'instant présent et du profond passé, issus d'un même peuple originel, nous tous dont je sais la vie dans mes veines, même quand elle s'en va.

À l'heure même où je vais vers ma grotte, mon autre corps, mon corps perdu, erre aux côtés des malheureux, dans les chairs meurtries de Lone, à tout instant parcourue d'élancements.

La douleur n'est pas une fatalité. Refusons-la. C'est un nouveau panneau publicitaire, les lettres géantes s'inscrivent en blanc sur fond noir. Il n'y a aucune autre indication. C'est une affiche énigmatique, Andreï Boulgakov la lit et la relit. Sans doute une de ces pubs à effet de feuilleton. Dans deux ou trois jours, une autre affiche donnera la solution en vantant quelque médicament anxiolytique, ou peut-être une organisation humanitaire – qu'importe, A. B. n'a aucune envie de le savoir.

L'affiche présente seule l'intéresse. Elle n'était pas là hier, il sent qu'aujourd'hui il doit la prendre comme un message personnel. Il entre dans la tour de Verre, au coin de la sixième et de la huitième artère, prend l'ascenseur jusqu'au quarante-cinquième étage, entre dans le studio 105, où il doit animer dans cinq heures son émission quotidienne sur Lone Culture.

Il est huit heures, les autres émissions du programme matinal de la station ont été enregistrées ou se déroulent dans d'autres studios. Au sortir de l'ascenseur, il n'a rencontré qu'une stagiaire, qui est partie de l'autre côté du couloir.

Voilà plus de vingt ans qu'il présente « Le lu et l'écrit », rendez-vous radiophonique d'une portion discrète de la population. À maintes reprises il a rencontré et interrogé tout ce que la cité compte de philosophes, poètes, romanciers, dramaturges, historiens, et aussi des artistes, et parmi les scientifiques ceux qui savent encore penser. Son travail, humble, pertinent, intelligent, est estimé et reconnu.

A. B. entre dans le 105 désert comme s'il le voyait pour la première fois, alors qu'il pourrait y évoluer les yeux fermés. Il s'installe à sa place, devant le micro. La large vitre qui le sépare de la régie, face à lui, est envahie de gigantesques ombres marron, qui se déplacent extrêmement lentement les unes dans les autres, comme un magma immonde. Andreï Boulgakov sort de la poche de son imperméable trempé une petite arme à feu, et se tire une balle dans le cerveau.

Dans la salle à manger d'un appartement standard, au premier étage de la tour 161, sur la première travée, à l'entrée des Favelas, Tommy pousse un cri et se met à pleurer. Du sang coule de sa tempe, il en a sur les doigts. Son petit frère Kevin accourt et l'entoure de ses bras. Puis il se met à pleurer, lui aussi, parce que Tommy a mal et maman hurle. À la télé, les personnages d'un dessin animé crient, tous ces bruits rebondissent, s'entrechoquent et se répercutent entre les murs de l'appartement comme des billes d'acier de toutes les grosseurs.

Tommy essaie d'arrêter de pleurer, pour ne pas mettre maman encore plus en colère. C'est sa faute, il n'aurait pas dû la déranger pendant qu'elle était au téléphone. Maman est presque toujours très énervée quand elle téléphone à son ami Patrick, surtout quand il est huit heures du matin et que Patrick n'a pas passé la nuit à la maison. Maman a repoussé violemment Tommy, et en tombant il s'est cogné la tête au coin de la table. Maintenant maman est absolument furieuse parce qu'à cause de ça elle a dû raccrocher, parce que le sang coule et salit le pull, parce qu'ils vont être encore en retard à l'école.

En hurlant elle tire Tommy par le bras vers la salle de bains. Oh ! si vous saviez comme j'en ai marre de vous ! Toute ma vie gâchée par ces putains de gosses ! Etc., comme d'habitude. Kevin les suit, il s'accroche à son grand frère et pleure toujours. Maman dit à Tommy de tenir sa tête au-dessus du lavabo. Elle fouille dans l'armoire à pharmacie, applique un gros coton imbibé de désinfectant sur la plaie. Elle n'est plus très fâchée, mais elle a l'air inquiète. Tommy ne pleure plus. Il regarde maman, et soudain tout est plus noir qu'en pleine nuit, il est devenu aveugle, le monde n'est plus qu'un brouhaha de plus en plus confus. Il a envie d'appeler maman, mais il ne peut pas, il tombe par terre.

Au service des urgences de l'hôpital de la Pitié, sur la deuxième artère, la salle d'attente est déjà pleine de monde. Accablés par l'impuissance et la fatalité, des vieux, des femmes, des enfants – beaucoup de pauvres – patientent en pistant le mouvement des ombres derrière les vitres opaques où se trament les grandes scènes des consultations et des soins. Toux, gémissements, raclements de pieds, murmures. Chaque fois que s'ouvre la porte et qu'apparaît un interne en blouse blanche, malades et blessés semblent revenir à la vie, comme si la seule perspective d'être bientôt pris

en charge, auscultés et soignés, pouvait en fait suffire à les guérir, ou à donner aux mères la force de guérir elles-mêmes leur enfant.

Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour.

L'hôpital, même débordé, manquant de ressources et finalement peu hospitalier, est une preuve de l'amour des hommes pour les hommes. Comment vivre, et donc guérir, sans amour ? Ignorant tout de l'alchimique biologie de l'amour, médecins et patients la pratiquent sans le savoir, échangeant par les codes secrets des corps leur malheur et leur compassion, s'offrant les uns aux autres en sacrifice, mutuellement, pudiquement, sous le couvert de la souffrance physique, de la science et de la technique.

Et si parmi les plus abandonnés de la cité la mortalité reste élevée, jamais cependant au cours de l'histoire de l'humanité elle ne fut aussi faible. Et jamais non plus le crime ne fut plus habituel, répandu et développé, dans aucune autre société humaine. Comme s'il était exclu que l'amour pût un jour emporter définitivement la partie.

Allongé sur un brancard dans une salle vide, Tommy entend deux infirmières parler d'un vol d'instruments chirurgicaux qui s'est produit cette nuit à l'hôpital. Un sentiment d'inquiétude le traverse. L'interne entre, une jeune femme à peau sombre, souriante comme si elle sortait de la piscine, et s'approche de lui. Déjà, il se sent mieux.

En début de matinée, il n'y a presque personne chez Laurent, le restaurant branché du Hell's Kitchen.

— Bonjour, docteur ! Un café, comme d'habitude ?

L'homme acquiesce et se dirige, tête basse, vers une table au fond du bar. Il est jeune, mince, un peu voûté, fuyant. Il pose sa sacoche sur une chaise, retire son manteau trempé par la neige fondue qui tombe ce matin. Tout en s'asseyant jette un regard furtif sur la salle, où ses petits yeux gris repèrent aussitôt deux jolies brunes. Détourne les yeux vers le tableau où se trouve toujours inscrite la liste des incarnations de l'Antéchrist, qu'il lit lentement et avec sérieux. Déplie son journal, le feuillette.

L'inquiétante montée de la souffrance mentale

Les médecins des entreprises s'inquiètent. Après les cadres, la peur de ne pas être à la hauteur touche les employés. Troubles psychiques, agressivité, suicides, morts subites...

Il s'arrête longuement à la rubrique des faire-part de décès, goûtant chacun d'eux comme une délicate friandise.

En lui apportant son café, le garçon, un jeune bellâtre maniéré, remarque avec un brin d'excitation que la sacoche du médecin est en fait un sac de femme. D'ailleurs, il y range son argent, au lieu de le porter sur lui, comme le font d'habitude les hommes. Quand il l'ouvre pour payer, le garçon aperçoit à l'intérieur tout un rutillement d'instruments chirurgicaux.

Mouloud est nouveau dans le quartier. Depuis que son protecteur a disparu, les autres « petits errants », auxquels il n'avait jamais été vraiment intégré, s'en sont pris à lui. Hier il a atterri à l'hôpital avec un choc à la tête et des côtes fêlées, et quand il en est sorti il lui a bien fallu changer de quartier.

Partout où c'est la merde, c'est à toi, mon fils. Pose ton carton n'importe où, mais enlève les chaussures et mets-les sous la tête. Ton blé, mets-le dans ton cul, roulé, enfoncé, c'est le seul endroit où la solidarité ne viendra pas te le prendre.

Cette nuit il a réussi à se faire enfermer dans le parc de la Joie, réfugié sous un rocher. Il a même dormi, malgré le froid et la douleur dans sa poitrine. Mouloud a l'habitude de vivre et de dormir dans le froid et la douleur, c'est une habitude à laquelle on ne s'habitue pas et qui vous tue, sans cesse vous tue, jusqu'au moment où vous serez absolument mort. Le froid et la douleur le coincent à l'intérieur d'eux comme de monstrueuses pinces d'acier, et ce qu'il faut, c'est éviter de se débattre. Ne plus bouger dans sa tête, fermer tous les circuits. Malheureusement le corps finit toujours par se réveiller, réclamer des trucs.

Voir l'aube, par exemple. Mouloud sort toujours du sommeil un peu avant que le jour se lève, comme si la nuit en personne était venue le secouer pour lui dire : « Hé ! salut, mon vieux, je m'en vais ! » Alors il ouvre les yeux, et la nuit en effet est justement en train de disparaître, et chaque fois c'est la même chose, le jour se met à naître péniblement, toujours toute une affaire, ça vous gèle les veines et ça vous jette dans les rues.

Ma vie est une mort, mais je la vis libre.

La rue, comme une prison sans murs.

Pauvre, ce n'est pas triste, c'est long.

La nuit, les yeux me regardent et les bouches me parlent autrement. Le jour, on nous enqueule, on nous insulte ou, ce qui est pire encore, on nous fait la morale. Les regards se posent sur nous comme des rats, on finit toujours par se voir avec ces yeux-là. La nuit, tous les types sont gentils, ils sont tous bourrés, ils nous regardent comme des vrais enfants. Il y a plein de putes avec des robes en peau de fesse. Elles nous appellent par nos noms. Je sens mon corps qui remonte.

Dans la petite lumière de l'aube, la chair rouge des immeubles de brique, l'odeur de sang, et dans les caniveaux l'eau souillée de caillots noirs et de traces d'hémorragies qui coule à ruisseaux comme parfois entre les jambes des filles. C'est un quartier qui ressemble à l'intérieur d'un corps, et Mouloud a envie d'y rester.

— Bonjour, madame, dit Mouloud avec son plus beau sourire.

La dame est très belle dans son manteau de cuir, elle a des chaussures de princesse et un air très doux.

— Bonjour, dit Lilith en dévisageant le gamin brun aux grands yeux – un enfant errant visiblement idiot, une réincarnation de chien battu luttant pour sa survie humaine par un immense sourire.

On sait bien qu'il n'y a aucune issue, aucune chance pour nous, on n'est pas idiots, mais on décide souvent de l'oublier et de rire. Il porte une veste d'adulte en peau fourrée, qui lui descend jusqu'aux genoux et dont les manches, même retournées, cachent ses mains. Aux pieds des baskets trop grandes aussi, sur lesquelles tombe un jean éclaboussé de boue.

— Tu habites ici ? demande Mouloud, ravi.

Quand Lilith l'interroge à son tour, son regard devient inquiet, fuyant, toute sa petite figure se contracte, il ne veut pas répondre. Partagé entre la peur de se faire attraper, emprisonner, et le désir de ne pas perdre ce contact avec une gentille dame, Mouloud se tient sur la défensive, tout en essayant de faire jouer encore son charme.

— J'habite chez ma grand-mère, finit-il par dire.

Puis à voix basse, très vite, il réclame de l'argent. Lilith lui tend deux dols et poursuit son chemin. Mouloud l'a remerciée d'un baiser sur la joue qu'elle s'est laissé donner, un peu écœurée par le regard humide et le sentimentalisme de l'enfant.

La neige fondue qui tombe d'entre les gratte-ciel s'accroche aux épaules et aux semelles. De brusques rafales de vent menacent de désarçonner les humains qui par les rues chevauchent les bêtes fabuleuses de la liberté sur les ailes desquelles s'est élevée la mythique cité. Pleurez, invisibles chevaux des siècles accumulés ! À chaque instant meurt le vieux monde, excellent cavalier, dressé sur vos étriers, la poitrine effleurant votre crinière, proche à l'embrasser de votre col trempé par le galop ! À bride abattue, pleurez, fiers animaux que plus aucun corps ne guide, en menant nos fantômes à travers nos dédales de singes savants au précipice des âges futurs !

À neuf heures, Lilith trouva enfin un taxi libre et se fit conduire au Museum. Passé la joie de la première neige, on était entré dans la partie morne de novembre, l'hiver semblant vouloir faire marche arrière, sans pour autant renoncer à s'annoncer. En décembre, l'automne donnerait son chant du cygne. Mais pour l'instant il n'était qu'un passage, une sorte de tunnel en béton, sombre et sinistre, seulement orné de graffitis, tags, pochoirs et peintures de la dernière chance, leurs couleurs sales accrochées sur les murs comme des prières vindicatives et désabusées à l'esprit de la cité.

Cependant derrière la vitre du taxi Lilith voit avec reconnaissance défiler Lone vêtue de pluie et de neige mêlées. La ville est parsemée de signes lumineux qui luisent dans la grisaille du jour. Un panneau à dix chiffres, dont le dernier change à toute allure, affiche le décompte de la population mondiale. Un peu plus loin sur un mur un autre alignement de chiffres, tout aussi long, indique le montant de la dette publique de la cité. Fuite en avant, folie, douce folie !

Des millions d'hommes parcourent la ville, à pied, en voiture, en métro, en ascenseur. Des millions d'hommes parmi lesquels désormais elle n'a plus qu'à choisir, prendre, se servir. Et les yeux de Lilith brillent, à cause de son contentement de la nuit dernière, son premier total contentement depuis le début de sa nouvelle vie : ses mâchoires, son palais, sa langue, ses joues, ses lèvres gardent vivace le souvenir des hommes qu'elle a cueillis et pris en bouche, jusqu'à plus soif.

OceanofPDF.com

Cueilleuse

Après l'amour, je posais ma tête contre son dos, et je l'écoutais parler. Sa voix résonnait comme dans une caverne, ses ondes entraient en moi, me parcouraient. C'était mon homme, je l'aimais.

Peut-on aimer un homme si on n'aime pas les hommes ? Les hommes sont tous mes fils, mes frères, mes pères, mes amants, mes anges, mes bêtes. Parce qu'ils me donnent la vie, je leur donne vie, joie, rêve et transcendance. La cité est pleine de prédicateurs qui voient le Diable dans la chair, par haine de la vie. Moi, Lilith, promise du Démon, contre ce triste et lamentable dieu, je veux par l'extase érotique vous faire sortir de vos limites, animer vos chairs accablées de besoins et de contingences.

Voyez ! Ouvrez les yeux ! Chassez les mensonges qui vous harcèlent, vous encerclent en tourbillons, électrisent la cité et gangrènent ses murs ! Ouvrez les bras ! Faites de l'air ! Condamnés à vivre, condamnés à mort, damnés ! Soyez sensibles, étranges, soyez poètes, soyez nobles, soyez jouisseurs !

Aimez-vous vous-même ! Soyez intrigué, terrifié, émerveillé par vous-même ! Soyez ! La cité vous dévisage. La cité regorge d'individus qui presque tous déjà sont sans visage – bientôt il n'y aura plus que des images. Crevez les écrans ! Touchez-vous les uns les autres comme des aveugles pour recouvrer la vue ! Comme des amoureux sortant du sommeil dans la nuit profonde pour se donner la vie...

Avance, Lilith. Il le faut. Guidée par tes cauchemars et tes fantasmes, avance. Guidée par tes hantises. Ton chemin n'a ni fin ni début, mais il faut y aller. Écarter les ronces, manger les mûres, avancer. Pour ne pas mourir sur pied.

Tresses de mots, phrases, livres : génomes humains.

Allons, du sexe maintenant. Encore. Esprits brûlants, brûlons à présent par l'entrejambe ! Voyons comment Lilith, celle qui n'a peur de rien, pénètre plus avant dans sa destinée de femme fatale. Examinons son premier réel contentement depuis qu'elle est devenue cette irrésistible créature : sa première *fellation sauvage*, comme en elle-même spontanément elle la nomma, pressentant qu'elle ne ferait que creuser en elle une inextinguible soif.

Voici, au bord de l'eau, Babylone, la grande prostituée, la mère des fornications et des scandales et de toutes les atrocités sur terre. Tu la verras assise sur une bête de couleur écarlate et qui a sept têtes et dix cornes. Il faut avoir vu cela. Chacun de tes gestes lui fait plaisir. Ivre du sang des saints qu'elle déchiquette. Voici les cornes qui attaquent. Elle sort du gouffre. Elle mène aux enfers. Regarde-les, les perles, la pourpre, les escarboucles, les crocs, les lèvres charnues où le sang a coulé quand elle l'a bu ! Babel ! Putain aux yeux fauves dardant le venin, à la gorge goitreuse. Regarde ! Elle te sourit.

Voyons. Lilith. Créature d'elle-même. Boiteuse à l'étonnante plastique – mais est-ce vraiment ce qui compte ? Les yeux. C'est le regard qui compte. Son regard, qui aspire. Aspire sa proie plutôt que de la fusiller. (Comme je vous aspire. Mais il n'y a ni proie ni chasseresse. La faim, seulement.)

Si je vous enfermais dans une cage avec un lion, préféreriez-vous qu'il fût repu ou affamé ?

Allons-y au scalpel. Ça se passe dans son bureau. Le garçon est très inhibé. C'est Gilles, son assistant. Depuis qu'elle est de retour au Museum, tous la craignent, la regardent sans oser lever franchement les yeux sur elle. C'est un joli garçon, grand, brun, gauche, et qui a peur du sexe. Une proie exquisite. Quand il entre dans son bureau ce soir-là, Lilith sent dans ses dents descendre et crisser le désir. Ne pas le laisser partir.

On considère couramment le corps comme l'instrument du cerveau. Le corps aliène pourtant plus souvent l'esprit qu'il ne le sert. Et parfois le libère. Il y a des gestes que la volonté ne saurait faire accomplir au corps. Et des instants de grâce, comme suspendus dans le temps, où le corps agit de lui-même, mû par une force surhumaine, la force immémoriale de l'instinct de vie.

Assouvir sa faim, en délivrer son âme.

Lilith n'est pas brusque. Elle s'empare du jeune homme avec douceur. Au moment où il va quitter le bureau, le rappelle, se lève, va vers lui. Sa main agit seule : elle prend la main de l'autre. Les yeux percent le regard de l'autre, juste un instant, juste assez pour finir de subjuguier sans terrifier. Les paupières se baissent, et tout s'enchaîne. Déboutonner la chemise, défaire la ceinture, déboutonner le pantalon. Caresses, baisers, douces griffures, tendres morsures, coups de langue. Sur le visage, dans le cou, sur la poitrine, le long du ventre, entre les jambes, dans les fesses, sur les testicules, autour et le long du membre.

Gilles ne bande pas tout de suite, il est trop ému encore. Ce sera bien différent, plus tard, lorsque tel un chien fidèle il se présentera chaque soir devant Lilith pour obtenir sa fellation quotidienne. Pour l'heure il est tétanisé, et Lilith doit le faire asseoir dans son fauteuil de directrice, s'agenouiller devant lui, cueillir son sexe et le sucer très gentiment, très longuement, très langoureusement, pour qu'enfin il gonfle et raidisse dans sa bouche, pour qu'enfin elle sente sous la peau fine de la hampe ce frisson imperceptible, cette tension particulière qui précède la montée du sperme, qu'elle boira dans l'extase, à longs traits, jusqu'à la dernière goutte, ses lèvres à force de succion gonflées et gagnées par l'orgasme, en même temps que son sexe tout entier, qui s'irrigue et se contracte comme s'il était pénétré.

Gilles se rhabille et Lilith se lèche encore les babines, glorieuse, étourdie, rassasiée. Puis elle descend dans la rue. Son visage est radieux, ses yeux étincellent, elle a envie de mordre.

L'homme sort de la bouche de métro et s'engage dans la neuvième artère. Il a les yeux fiévreux, mais pas beaucoup plus que les autres hommes, en cette entrée du Red District. Lilith le croise et le remarque : il

marche à pas vifs, sur son passage la déshabillant d'un regard furtif, intense. Il porte à la main un sac de femme en cuir, semblable à ces vieilles sacoches de médecin.

À cause de ce détail, elle se souvient de l'avoir déjà croisé, un matin, alors qu'il sortait de Chez Laurent. C'était juste avant qu'elle ne rencontre Mouloud. Lilith oublie l'homme au sac et pense à l'enfant, le petit errant, avec un sentiment très vif où se mêlent la compassion et un désir maternel qui lui semble ambigu, presque monstrueux. C'est à cause de la faim, pense-t-elle. J'aurais dû manger avant de venir ici.

Lilith est maintenant en plein cœur du Red District, tout enflammé de lumières rouges. Sex-shops, peep-shows... Le long des trottoirs des rabatteurs s'emploient à attirer et à réveiller des membres de la foule hypnotisée et désunie qui circule lentement devant les vitrines, tel un flux de sang trop épais dans une veine.

Tout autour de la neuvième artère, dans les ruelles, régner et usinent des prostitués de tous sexes. Lilith regrette vaguement d'être venue ici, où le sexe est trop prévisible. L'endroit regorge d'hommes excités, certes. Mais ceux avec lesquels elle échange un regard la prennent presque aussitôt pour une professionnelle et lui demandent son prix. Elle finit par repérer un homme d'une quarantaine d'années, apparemment un habitué, qui salue familièrement le rabatteur avant d'entrer dans un peep-show.

En deux pas elle le rejoint, lui fait part de son souhait, et obtient d'entrer dans la cabine avec lui. Tandis que le type mate la grosse fille qui s'expose et se trémousse derrière la glace sans tain, elle le fait éjaculer dans sa bouche.

Le type en sortant la recommande au rabatteur, lequel lui propose un moment après un autre de ses clients habituels, un mateur de vidéos. Lilith entre avec lui dans la cabine, découvre qu'il a une verge particulièrement longue et grosse.

— C'est à force de me branler, dit-il, quand elle lui en fait compliment.

Cinq fois de suite, Lilith lui extorque son sperme, payant elle-même les vidéos pour l'obliger à rester. Au début abondant et épais, le sperme à la fin ne ressemble plus qu'à un mince filet de blanc d'œuf. Cinq fois elle l'avale, toute sa bouche enflée et tressillante de bonheur.

Elle quitte de Red District comme dans un rêve, flageolante, les mâchoires endolories, remontant la neuvième artère à la recherche d'un taxi

où déposer son corps hébété de joie, emportant dans son ventre le souvenir lourd et chaud de ses extases.

Depuis que je suis devenue une autre, mes cheveux ont pris une vigueur extraordinaire. Noirs, épais, souples, brillants, ils ondulent naturellement, poussent très vite. Doux comme de la soie, solides comme des fouets, ils frôlent déjà mes épaules. Je pourrais tirer un traîneau, avec mes cheveux. À l'heure de la destruction, je ferai monter l'humanité dans un traîneau, et je la tirerai par mes cheveux vers les glaces éternelles. Et le chariot de feu du dieu soleil, je le tirerai par mes cheveux jusqu'au plus profond des ténèbres, de l'autre côté du monde, où je le noierai.

Viola est folle. Elle veut vivre avec moi. Si elle savait combien peu m'importe sa petite personne lisse et hystérique ! Elle me voit jouir avec elle, et sa cervelle vaniteuse en conclut que je suis attachée à elle. Mais je jouirais avec n'importe qui. Elle est de ces petites filles auxquelles on a fait croire aux princes charmants, et son fonctionnement se résume à ça : séduire pour être adoptée – casée.

Plus je la connais, plus elle m'insupporte. Comme je ne veux pas rompre tout de suite avec elle – pas avant qu'elle ne m'ait vraiment servi à quelque chose –, je la maltraite. Et elle aime ça, la cruche. J'ai commencé par des gifles, pour lui remettre la tête en place. Rien à faire, elle sera toujours aussi conne, et même certainement de plus en plus.

J'ai usé de l'insulte, de la violence physique. Je l'ai obligée à ne se déplacer qu'à quatre pattes nue dans l'appartement, pendant des heures. À laper de l'alcool dans une assiette posée par terre pendant que je lui fouettais le cul. Sous le prétexte de l'amour, bien sûr. À descendre dans la rue et à me ramener deux types pour me les offrir.

(D'eux j'ai seulement accepté la sodomie. Je ne m'étais pas déshabillée, j'avais baissé mon pantalon et ma culotte, et ils ont dû me prendre en levrette, tour à tour. Ils étaient jeunes et vigoureux. Je les ai renvoyés avant qu'ils ne jouissent. Je me souviens du regard de haine que l'un d'eux m'a lancé, mais ils sont quand même partis. Aussitôt que j'ai refermé la porte sur eux, j'ai changé d'idée, et je les ai rappelés. Maintenant j'avais envie de m'occuper de Viola, et ça ne me déplaisait pas d'avoir des spectateurs. Je leur ai dit de baisser leur pantalon et de se branler le plus longtemps

possible, en restant toujours côte à côte et dans mon champ de vue. Ensuite je leur ai donné du spectacle. C'est un exquis plaisir mental pour une femme d'enculer une autre femme tout en regardant attentivement deux hommes se branler. Le mouvement de leur main, l'expression de leur visage. Jusqu'au moment où, dociles, ils viennent gicler sur ma langue tirée.)

De temps en temps je fais jouir Viola, ce n'est pas difficile. Comme elle n'a jamais connu ça avec les hommes, j'en fais ce que je veux, après. Parfois même je m'acharne sur elle jusqu'à l'épuiser d'orgasmes. Je lui ordonne de se masturber en pensant à moi, quand nous ne sommes pas ensemble. Je la rends folle de sexe, mais avec moi seulement. Qu'elle sache bien que je suis la seule à pouvoir la faire jouir.

Elle dit que Rudolf la dégoûte de plus en plus. Mais elle ne se refuse pas à lui, de peur d'être quittée. Il lui faut quelqu'un. Tant que je ne la prendrai pas chez moi, elle restera accrochée à sa branche comme une guenon impotente. En attendant fébrilement le moment de me voir, comme la bête adore et attend la main qui la nourrit. Voilà ta maîtresse, ma belle ! Prépare-toi aux orgasmes et aux humiliations ! Car elle ne t'en donne jamais assez, pour toute la force de sa haine.

Les gays

Voilà trois fois au moins que Gilles, assis dans le métro qui l’emmène au Museum, relit la même phrase dans le journal :

Les latinistes de la Fondation vaticane, chargés du Lexicon recentis latinitatis, ont longuement travaillé à traduire des mots comme blue-jeans (bracaelintea caeruleae), hot-dog (pastillum botello fartum), on line (directe collegatus), rock and roll (saltatio : « nuta et volvere »), slip (parvum subligaculum) ou topless (strophio carens), pour servir à l’établissement des textes officiels de l’Église.

Gilles pense à ce soir, il lit et relit la même phrase, les mêmes mots latins, il bande.

Tous les soirs, une fois que l’immeuble s’est vidé, il a droit à sa fellation. Il frappe à la porte, entre dans le bureau, se tient derrière la baie vitrée d’où l’on peut contempler l’immense Lone sombrant dans les ténèbres et les lumières, déboutonne son pantalon et attend. Jamais il ne réclame rien, ni ne tente autre chose que ce que je lui propose. Parfois je lui demande de bien vouloir venir promener ses couilles et sa bite sur mon visage, pendant que je suis encore assise au bureau. Mais j’attends d’avoir remis tous mes dossiers en ordre avant de le sucer.

De temps en temps je le fais se déshabiller. J’aime bien le voir enlever ses vêtements, avec sa maladresse habituelle. Chemise, chaussures, pantalon, chaussettes, slip (*parvum subligaculum*). Le tout sobre, de bonne qualité, sans fantaisie. Il les pose à mesure par terre derrière lui, n’osant encombrer ma table. Il est trop touchant. J’ai envie de le consoler de l’éducation religieuse qui depuis toujours l’a empêché de jouir de son corps. Il approche quand je le demande, humble, fidèle, dévoué. C’est un grand

garçon très mince, qui pourrait être athlétique s'il exerçait ses muscles. Mais j'aime bien cette finesse, elle lui donne quelque chose de féminin. Je pourrais le prendre comme une femme, mais je ne cherche pas à l'humilier. Je veux qu'il sache que je suis gourmande de sa virilité, même s'il doit seulement me la soumettre.

Une fois seulement, c'était au début, j'ai compris qu'il avait envie de me voir nue. J'ai enlevé mon tailleur et, gardant seulement mes escarpins, je lui ai permis de me toucher où il voulait. Puis je me suis couchée sur la table et je lui ai demandé de se branler sur mon visage, en prenant garde à ne pas jeter son sperme ailleurs que dans ma bouche. J'avais mes doigts entre mes jambes, j'ai joui à en perdre la tête. Je l'ai fait asseoir à califourchon sur mon visage, et on a recommencé. Son cul que je griffais sentait bon, ses couilles étaient douces, j'aurais voulu qu'il m'étouffe avec sa bite, je n'en ai jamais assez, jamais assez.

Je suis retournée dans le Red District, où j'ai sucé encore des types. Je suis insatiable. J'ai acheté un godemiché pour me le foutre dans la bouche, le reste de la nuit, en dormant.

Je ne sais pas comment je fais pour me retenir de leur arracher la bite, avec les dents. Pour me calmer, il faudrait que j'avale les bites tout entières. Qu'elles se calent les unes sur les autres du fond de mon ventre jusqu'à ma gorge, jusqu'au bord de mes lèvres. Pour me combler. Quand j'ouvre la bouche, qu'on voie un gland à la place de ma langue.

Les types du Red District sont trop faciles. J'ai changé de quartier et emmené avec moi Viola, qui se plaignait de ne plus me voir. Comme elle se montrait jalouse de ma nouvelle activité sexuelle, il a fallu que je lui démontre que je n'y prendrais pas de plaisir, sans elle. Et que je l'y fasse participer.

À la tombée de la nuit, on s'est mises à rôder autour d'un grand chantier sur la première artère nord. Nous y sommes revenues trois soirs de suite, à l'heure de la débauche, le temps que tous les ouvriers puissent profiter au moins une fois de notre distribution de plaisir.

Au début du premier soir ils se montraient paillards et rigolards, mais quand ils comprirent que nous agissions gratuitement, et pour notre seul

plaisir, ils devinrent graves et disciplinés, attendant leur tour comme ils l'auraient fait à l'église pour recevoir la bénédiction.

Nous avons reproduit l'opération dans le Biz Center, trouvant chaque soir près d'une nouvelle banque une embuscade où il nous était facile d'attirer, parfois par dizaines, les employés qui en sortaient.

Lassées des costumes-cravates, qui se révélaient moins fervents et plus hâtifs que les ouvriers, nous avons essayé un soir le musée d'Art moderne, où nous avons fait une bien maigre récolte.

Une nuit, nous sommes entrées dans un palace, en bordure du parc de la Joie. Pendant que nous nous employions toutes les deux à séduire le veilleur de nuit, je lui ai subtilisé une carte-passe. Et dès que nous eûmes achevé de le mettre hors d'état de nous nuire, nous nous sommes engouffrées dans un ascenseur.

Jusqu'au matin nous avons parcouru les couloirs, ouvert les portes. Dès que nous trouvions dans une chambre un couple endormi, tandis que Viola apeurée et excitée restait devant la porte ouverte, je me glissais vers le lit du côté de l'homme, plongeais doucement ma tête sous le drap, où souvent je trouvais un sexe déjà raide – bandé par les charmes du sommeil paradoxal –, que j'engouffrais délicatement dans ma bouche.

Parfois les hommes gardaient les yeux fermés jusqu'au bout, croyant peut-être poursuivre un rêve, ou plus probablement se trouver la proie d'un désir soudain de leur compagne. Mais d'autres fois ils se réveillaient en sursaut, et la scène prenait alors l'aspect soit d'une tragi-comédie (monsieur embarrassé et madame, à son tour réveillée, furieuse, voire hystérique), soit d'une impromptue partie carrée, Viola se décidant à quitter son encoignure pour se joindre à nous.

C'est ainsi que, ne quittant une chambre que pour passer dans une autre, nous nous sommes offert tout au long de la nuit un festival incomparable de suspense et de théâtre.

On levait aussi des types dans les bars de nuit, rien n'était plus facile. On s'enfermait dans les toilettes avec un ou deux garçons, et Viola, qui par manque de goût et peur des maladies ne voulait pas sucer, était chargée soit de les branler pour moi (jusqu'à ce qu'ils viennent jouir dans ma bouche), soit de me branler pendant que je les suçais – soit de se branler elle-même.

Je lui accordais ce genre de petits rôles pour qu'elle ne se sentît pas inutile, mais je me satisfaisais aussi bien les soirs où je sortais seule.

De retour chez elle, au petit matin, Lilith se sentait plus vive que jamais, comme si le sperme et la veille lui conféraient une énergie surhumaine. Plus elle s'épuisait, plus son corps débordait de vie, et il lui fallait encore, au terme de ces nuits acharnées au plaisir, déverser le bouillonnement de son être en flots de pensées qu'elle déroulait dans sa tête jusqu'au moment où, cédant à la pression des mots qui voulaient sortir de sa peau, elle ne finît par les jeter par phrases entières sur le papier, confondant enfin toutes ses personnalités en une seule, celle de son corps qui écrivait.

Un soir je suis allée au Paradise, un bar gay situé entre les sixième et septième artères. Dans un néodécor de Formica rendu plus anxiogène encore par l'omniprésence de glaces aux murs et aux plafonds et par les rangées de spots qui reflétaient partout leur éclairage de loge de théâtre, des moustachus aux burnes moulées de cuir et aux débardeurs largement échancrés sur des torsos poilus ou épilés allaient et venaient des hauts tabourets du comptoir aux tables de la salle, semblant dans leur quête de sexe effectuer les pas écrits d'avance d'un ballet désordonné, en dysharmonie délibérée avec les hurlements spasmodiques de la techno qui, des haut-parleurs, contribuait à droguer et désinhiber les corps à prendre et les corps en rut.

L'ambiance était violemment sexuelle, plus encore que dans le Red District. J'avais mis moi aussi un pantalon de cuir moulant, et je le sentais brûler entre mes cuisses. J'étais la seule femme dans le bar, et sans doute ne m'auraient-ils pas laissée entrer si je n'avais adopté une allure aussi érotique et ambiguë. Je pouvais avoir l'air d'une transsexuelle ou d'une maîtresse sadique, on ne savait pas très bien. Ma claudication, que je ne cherchais pas à amoindrir, achevait d'exciter la curiosité et la perversité. Mais le plus convaincant était comme toujours mon regard – mon regard affamé.

Les sièges au comptoir étant tous occupés, je commandai un cocktail auquel je ne touchai pas et restai debout, à portée de doigts de deux petits culs auxquels l'habitude de la sodomie avait donné une mollesse langoureuse, en un mélange de musculature virile et d'abandon nerveux qui constituait un appel des plus vibrants au châtiment et à la jouissance.

Dédaignant le visage des garçons auxquels ils appartenaient, j'observai attentivement ces culs et le moindre de leurs mouvements, dans lequel je

déchiffrais un langage. Une main se posa sur l'un d'eux, qui sursauta légèrement lorsque le majeur effleura la raie des fesses. Les deux culs s'éloignèrent, traversèrent le bar en se faufilant entre les tables et disparurent dans l'ombre d'une arrière-salle que je n'avais pas jusque-là remarquée.

Un tabouret se libéra. Assise, accoudée de profil au comptoir, je regardai longuement les allées et venues des gays, notant la façon dont se formaient couples ou petits groupes, la danse codée mais frénétique du désir entre la salle et les backrooms. Je finis par jeter mon dévolu sur deux grands gars, costauds comme des bûcherons.

L'un venait d'arriver et de s'asseoir, seul, à une table au fond de la salle. Son pantalon et son gilet de cuir, distendus, semblaient sur le point de céder, de s'écarteler en lambeaux sur la masse de ses muscles et de sa graisse. Ses couilles et sa queue, écrasées par le tissu, étaient comme aux toreros obscénement dessinées, tout entières plaquées contre une de ses cuisses. Un poil noir, abondant, garnissait son torse, ses épaules et ses bras tatoués, ses mains jusqu'aux deuxièmes phalanges. Ses sourcils proéminents sur deux petits yeux enfoncés, sa moustache mince taillée avec soin autour d'une grande bouche pleine, ne faisaient qu'ajouter à la brutalité de sa chair une pointe de cruauté.

Non loin de moi au comptoir se trouvait un autre homme du même gabarit, quoique d'allure plus poupine, également esseulé. J'éprouvai aussitôt un désir violent de faire se rencontrer ces deux forces de la nature. Le plus simplement du monde, je fis l'intermédiaire. M'approchant de l'homme du comptoir, je lui désignai celui du fond de la salle. Il m'approuva d'un petit mouvement de tête, et nous allâmes nous asseoir à sa table.

Je suis sortie du bar entre mes deux costauds, les tenant par la main. Leur parlant de mon amour des hommes et de l'amour – les mots sortaient de ma bouche comme des chapelets de perles, chatouillant ma langue et mon palais – et les perles déversées par ma gorge roulaient sous nos pieds – les perles formaient un tapis roulant sous la plante de nos pieds et nous emmenaient doucement vers mon appartement. Par les perles de mots, par nos doigts emmêlés, nous étions tous les trois hypnotisés.

— J’aime l’odeur des bites..., disaient les perles de ma bouche. Leur goût, leur forme, leur douceur... leur extraordinaire capacité à changer d’apparence et de consistance... les petites perles translucides qui les humectent quand elles sont excitées... la veine qui gonfle et cogne sous leur peau – messagère du cœur –, leur rigidité, quand on peut s’en frapper le visage ! comme d’un gourdin... ! leur faculté à se glisser partout, jolies habiles couleuvres... à pénétrer, emboutir, envahir... J’ai rêvé d’une lourde et magnifique jument, sortie de l’enclos, qui se roulait longuement dans l’herbe grasse de la prairie... Et comme elle je me roule, dans la jouissance... ! mon amour du membre viril, qu’ils appellent luxure... je le hume, je le flaire, je l’effleure, je l’avale, je l’engloutis... je me régale... !

À la maison, ils se sont enlacés comme deux montagnes dans un tremblement de terre, embrassés à pleine bouche, leurs bites pressées l’une contre l’autre à travers le cuir, leurs grosses mains se labourant le dos, la nuque, les fesses. J’ai aimé quand l’un s’est agenouillé devant l’autre. J’ai aimé comment ils se sont débarrassés de leurs vêtements, comment ils sont allés l’un vers l’autre et se sont attrapés – dans un mouvement si violent, si tendu, que j’ai cru qu’ils allaient se battre.

J’ai aimé quand ils sont redevenus doux et tendres, emboîtés sur mon lit en 69, la bite de l’un dans la gueule de l’autre, deux ours en rut et en amour. Et plus que tout j’ai aimé quand ils m’ont laissée me coucher entre eux, et me mélanger avec eux jusqu’à l’aube... Étant à la fois avec eux une femme et un homme, un troisième pédé, fou des hommes.

La plupart des hommes se satisfont d’un seul orgasme, écrivis-je en regardant mes très vaillants amis qui avaient fini par s’endormir, nus, couchés sur le dos côte à côte dans mon lit, jambes et bras écartés, pénis rapetissés reposant gentiment sur les poils pubiens, corps imposants, affalés, achevés par l’amour.

Les femmes aussi généralement se contentent d’un seul orgasme clitoridien. Quoique, comme les hommes, elles soient très capables, avec un peu d’excitation, d’en éprouver plusieurs à la suite. Mais pour qui pratique l’orgasme vaginal depuis assez longtemps, celui-ci semble pouvoir se répéter de manière absolument illimitée... Mes amis, c’est ce caractère vertigineusement insatiable de l’organe féminin intérieur qui fascine et

terrifie. Et le plaisir oral est de même nature : touchant à l'infini jusqu'à la grâce.

Tant de siècles employés par les hommes, et les femmes, à étouffer l'aptitude des femmes aux plaisirs infinis ! À les rendre, à se rendre frigides ! Et aujourd'hui encore, entrant dans le troisième millénaire : la transformation quotidienne des femmes en objets fragiles, impuissants, perpétuelles victimes potentielles de la virilité agressive, triomphante et hautement redoutable des hommes...

Ce qui est érectile – clitoris, pénis – donne un plaisir vif et cataclysmique, mais bref et compté. Alors que les trous – vagin, anus, bouche – sont insatiables. Le mâle homosexuel inquiète autant que la femme, non à cause de sa puissance phallique, mais par sa capacité à jouir de ses trous.

Trous organiques, aussi ogresques que les trous astrophysiques... Ma bouche est aussi bien mon vagin... mon anus... Qu'importe le trou, pourvu que j'aie l'ivresse... !

L'ange noir

Si souvent les femmes ont cette ruse de se poser en victimes. Pleureuses, profil bas – sempiternel masochisme qui n'est qu'un piège pour se faire assaillir, saillir, et pendant la saillie tenter de dévorer leur imbécile proie.

Lilith donne et prend, dans le refus de cette immémoriale et réciproque mutilation, dans le mépris des rapports de forces en tout genre qui tant obsèdent les humains.

J'ai besoin d'avoir une vie sexuelle approfondie, pour la comprendre. Chaque jour je creuse, mineur solitaire, je creuse dans mon corps à l'aide du corps de l'homme.

Ouvrez les yeux, femmes ! Ouvrez les cuisses ! Cessez d'être hypocrites, masochistes, apeurées, étouffantes !

Ne sentez-vous pas votre pouvoir ? Prenez-le au grand jour, calmement, royalement, et non dans l'hystérie de l'ombre et des coulisses où vous vous êtes toujours maintenues !

Tuez votre mère !

Piétinez sans pitié tout ce qui demeure en elle de la femelle soumise, effarouchée, castratrice ! Une fois ce massacre achevé, alors vous pourrez l'aimer.

Tuez votre père !

Lui qui vous donna son nom, et de quel droit ? Jetez son nom aux orties, jetez aux orties le nom de tous les hommes qui voudront vous donner leur nom !

Quand vous n'aurez plus de nom, quand vous n'aurez plus ni père ni mère, alors seulement vous pourrez aimer.

Coupez tous les cordons !

Cessez d'être les sangsues de vos fils et de vos filles ! Cessez d'élever vos filles dans l'attente du prince charmant !

Cessez de leur jeter ce funeste charme qui paralyse les femmes !

Au moins ai-je ce rite. Chaque soir, ce rendez-vous avec Gilles. La longue et profonde fellation. J'ignore la qualité des hommes que je trouverai pour la suite de la soirée, mais au moins ai-je la certitude de m'abreuver paisiblement à son sexe, à chaque tombée de la nuit.

Cette fellation rituelle, comme une lumière allumée pour pouvoir traverser les ténèbres.

Depuis que nous l'avons instaurée, je me lève chaque matin d'un pied léger – quel qu'ait été le reste de la nuit.

L'homme au pouvoir, la femme dans le décor.

Combien de temps encore ? Je ne me battraï pas contre les hommes. Je les aime. Je me battraï pour eux, pour moi, contre moi-même. Pour qu'ils me rentrent dedans.

En sortant du travail, à la nuit tombée, la bouche encore pleine de l'empreinte de Gilles, j'ai suivi un jeune homme, un long garçon très brun dont j'avais croisé le regard noir au pied de la tour. Il a tout de suite su, je pense, que je le voulais.

Il s'est mis à traverser le Jardin à grands pas, en empruntant des allées de plus en plus sombres. Il me fallut courir pour ne pas le perdre, courir en claudiquant. De temps en temps il se retournait vers moi – je ne voyais que ses yeux brûlants de défi dans l'obscurité –, sans ralentir, m'obligeant à le poursuivre.

Vers la fin, alors que retentissaient les sifflets des gardiens, car le Jardin fermait, et alors qu'il ne restait plus personne entre les arbres, que nous, il se mit à accélérer – et l'on n'entendit plus que nos deux respirations puissantes, essoufflées, le bruit de ses pas qui frappaient le sol vite et fort, le son boiteux de ma course, l'air qui remontait dans ma trachée, avec des râles d'agonie.

Il quitta l'allée, s'enfonça entre les arbres, s'arrêta debout au pied d'un grand pin. Épuisée, je me laissai tomber à genoux devant lui, tout en posant mes mains à plat sur son ventre, pour le plaquer dos contre l'écorce.

L'air était froid, mais nos deux corps suants dégageaient de la vapeur. Il n'y avait ni lune ni étoiles, nulle lumière ne filtrait de la voûte du pin, et je le voyais à peine, sinon grâce aux vagues lueurs renvoyées par quelques plaques de neige.

Je trouvai son sexe à travers son pantalon – il était raide –, posai la joue dessus, et me mis à lui parler.

— Nous sommes les vieux. Les humains anciens, animaux pourvus d'un corps qui leur sert à se reproduire et à s'entre-tuer. Voyant venir l'âge nouveau où nous ne serons plus ce que nous sommes.

— Les hommes, dit la voix grave au-dessus de moi. Acharnés à faire mal. Mais le mal n'existe pas davantage que le bien. Seuls existent la souffrance et le plaisir. Eux-mêmes simples effets de la volonté ou de la non-volonté. Toute sensation voulue s'exhale en plaisir ; toute sensation imposée marque les chairs au fer rouge de la douleur. C'est pourquoi tant de souffrances sont des plaisirs qui s'ignorent. Les hommes sont tellement acharnés à se faire mal.

— Nous ne saurions être victimes d'autre chose que du mal que les autres aiment s'infliger à eux-mêmes. Qui torture autrui cherche à se torturer soi-même, dis-je en défaisant chaque bouton de sa braguette.

Je pris le lourd instrument en bouche, puis le posai un instant sur le bord de mes lèvres, pour ajouter :

— Je cherche à dire vrai.

Nous ne prononçâmes plus un mot, jusqu'au moment où il me dit :

— Souviens-toi de moi ! Je suis Sammaël !

Aussitôt il éjacula en riant.

Je gardai tout, puis l'avalai, et recommençai.

Cette faim de la chair de l'autre... À la fin, comme toujours à la fin, le sperme jaillit dans ma bouche et son rire jaillit de sa gorge, comme de notre cœur le sang jaillit dans nos artères.

Nos corps étaient froids, maintenant. Le garçon arrêta de rire, m'aïda à me relever et me serra contre lui, pour nous réchauffer. Je voyais à peine

son visage à cause de l'obscurité, et parce que j'étais fascinée par l'éclat diabolique de ses yeux. Je me sentis soudain extrêmement intimidée.

— Je t'aime, Sammaël, dis-je en moi-même – sachant qu'il m'entendait.

Et je partis, pleine de honte à cause de ma claudication, pleine de plaisir et d'angoisse à cause de mon amour.

Cette nuit-là, je ne cherchai pas d'autre homme. Je marchai près d'une heure pour rentrer chez moi. Je souriais, je ne sentais plus la douleur dans ma hanche.

J'essayais de me souvenir des traits de Sammaël, mais je l'avais si peu vu ! Son allure, sa silhouette rappelaient celles de Giovanni, mais la grande différence c'étaient ses yeux, ses yeux qui trouaient la nuit, étincelaient comme jamais je n'avais vu étinceler des yeux humains.

Je me couchai et m'endormis dans l'odeur de mes amours avec les deux gros gays, qui imprégnait encore mon lit. Au milieu de la nuit, je fus réveillée par une voix grave, venant de la rue, qui prononçait des sons incompréhensibles, inquiétants. Je me levai, ouvris la fenêtre et les volets. Mais la voix s'était tue, et la rue était absolument déserte.

J'allai dans la cuisine, et écrivis :

L'épée des hommes va et vient dans la chair à aiguïser des femmes, et beaucoup sans le savoir appellent cela fouiller leur plaie.

Le sexe des hommes fend les femmes comme la lumière fend la nuit, en ajoutant de la beauté à la beauté, et beaucoup sans le savoir appellent cela crier dans le silence.

Lone la grande cité à tout instant frémit des fornications perpétrées dans ses forêts de murs, et la chaîne sans fin des fornications à tout instant remplit Lone d'étincelles, de jets et de cris entrecroisés, chaotique réseau de vies tout innervées de petites morts. Lone est un cœur, une chair, une peau hypersensible, hérissée d'orgasmes et de convulsions, un corps de putain sans cesse magnifié et souillé par les douleurs et les désirs humains.

Au début du pacte sans nom entre Gilles et moi, je n'avais pas toujours envie de m'y conformer, l'heure venue. La journée avait été fatigante, j'avais du souci, du travail encore en attente... Seulement il restait là, immobile, sans rien demander, appuyé à la fenêtre. Juste déboutonné, prêt.

Cette sorte de supplique muette, qui était aussi un ordre, me révoltait parfois. Qui es-tu, toi, pour me vouloir ainsi liée ? Je serrais les mâchoires, prise d'envie de le tuer. Je le faisais attendre, le temps de retrouver mon intégrité, redevenir maîtresse de moi-même, souveraine, détachée.

Et peu à peu, alors même que je croyais ne plus y penser, être préoccupée par autre chose, le désir s'ancrait dans mon corps, s'y installait et s'y développait comme un alien muet, incontrôlable, jusqu'à prendre toute la place et me contraindre à appeler l'homme ou à aller le rejoindre, pour me remplir la bouche. Et plus les jours passaient, plus le besoin de ce sexe disponible me devenait impérieux et urgent.

Ensuite, je devenais comme les alcooliques et les drogués : ayant commencé à boire, il fallait que je continue – il me fallait ma dose. En quête de bites à sucer, j'écumais les bars de Baby. Avec de plus en plus d'efficacité, et de plus en plus loin dans la nuit.

Je n'avais plus du tout besoin de dîner, et de moins en moins besoin de dormir. Je me faisais l'effet d'une ultra-vivante dans un monde de comateux que j'essayais de réveiller, ramener quelques instants à la vie par un orgasme inattendu et surprenant. Mais bien sûr Baby aussitôt me reprenait mes conquêtes, les avalant bien plus profondément et durablement que je n'aurais pu le faire.

Lone, putain déloyale, je te ferai la peau.

Ainsi donc j'étais un trou, une soif, une glotte. J'étais ma propre grotte, au fond de laquelle dormait ma sépulture, que j'arrosais de sperme. Abritant mes os, mes restes, mon *corps*. Qui un jour sortirait de moi, pour me baiser.

Le zoo

OceanofPDF.com

Le moine

La rumeur gigantesque de la ville s'estompe à mesure que Lilith pénètre dans le Jardin. Une lumière étrange tombe du ciel inaccessible, entre les tours et les grands arbres rouges. L'automne dans un dernier sursaut a retrouvé sa douceur, échevelée de rafales brusques et désordonnées.

Une queue dans la bouche, tout mon être tendu pour ne pas la mordre et la bouffer.

L'être civilisé de Lilith avance dans les allées du Jardin, et les feuilles des arbres sous les doigts du vent se penchent les unes sur les autres, forêt dense, les unes sur les autres dans un bruit de rivière, la lumière s'accroche au revers de chaque feuille, les branches lentement vont et viennent sous les poussées du vent, de ses myriades de soupirs sans fin.

L'amour travaille mon corps, le sexe des hommes qui s'y enfonce, s'en retire et s'y enfonce, travaille mon corps comme une pâte humaine.

Un loup aux yeux rouges, quelque chose dans la gueule, glisse entre les arbres.

Mon corps amputé des marques du temps, mon corps panique, schizophrène, statufié, mon corps reprend, malaxé par le sexe des hommes, âme humaine.

De même qu'elle a abandonné le Red District, Lilith a renoncé à draguer dans les bars. Trop facile, trop vulgaire. Désormais elle préfère la rue, plus vibrante, plus sauvage.

Croisé sur un trottoir de la troisième artère, un moine en robe, grand, fin, jeune, dégageant un léger parfum de sperme confit, en une vision

soudaine et précise lui apparut nu, de dos, un peu penché – tandis que ses mains à elle, ses mains aux longs ongles, enserraient sa nuque.

Elle se retourna et se mit à le suivre, le corps brûlant, hanté par sa vision. Marchant à quelques mètres de lui, sans la moindre peur de le perdre, malgré la foule qui encombraient encore les trottoirs et les feux rouges aux croisements ; mais au contraire entièrement rassurée sur l'issue de sa poursuite par la sensation d'être reliée à lui par un fil de chair élastique, incassable.

Il se retourna sur elle au moment où il allait disparaître derrière la porte cochère d'un vieux monastère de pierre blanche, coincé entre deux immeuble noirs. Ils échangèrent un regard suffisamment long pour lui laisser le temps de le rejoindre.

Une galerie à colonnes courait tout autour de la cour intérieure du cloître. Ils s'enfoncèrent dans son ombre, et elle fit remonter sa main sous la robe de l'homme. Sa bite était déjà gonflée, humide.

— Il y a longtemps que tu n'as pas fait l'amour ? demanda-t-elle.

— Vingt-deux ans, répondit-il sans hésitation.

— Vingt-deux ans ? Tu veux dire que tu ne l'as jamais fait ? Ou bien, quel âge as-tu donc ?

— Quarante-cinq.

— Mon Dieu... Tu en parais vingt de moins.

— C'est la vie de moine. Une non-vie, qui n'use pas.

— Si tu es conscient de ça, pourquoi restes-tu ici, alors ?

— Parce que c'est justement ce que je recherche. Le monde est trop terrifiant.

— Et moi ? Pourquoi m'as-tu laissée entrer ? Tu n'as pas peur de moi ?

— Si. Tu es le Démon, je le sais. Mais Satan lui-même est moins terrifiant et moins mauvais que le monde.

— Laisse-moi te donner du plaisir, mon ange... Mets-toi à quatre pattes, tu veux bien ?

Sans discuter, le vieux jeune homme se mit à quatre pattes sur le pavé. Elle releva son ample robe haut sur ses reins, lui retira son slip de coton blanc et, s'agenouillant derrière lui, se mit à traire son sexe qui pendait. Lui griffant la nuque pour qu'il se cambre mieux, enserrant son torse, le labourant, couvrant ses reins et ses fesses de morsures et de baisers, des doigts et de la langue visitant son anus, dégustant ses parties génitales, puis,

se couchant sous lui, engloutissant dans sa bouche sa longue et grosse verge raide, par interruptions faisant durer le jeu, avant de l'amener, déjà ivre de plaisir, à se branler lentement, longuement contre ses lèvres entrouvertes, enflées de passion, éperdues, soumises à la seule quête du plaisir.

À quatre pattes sur mon visage, il frotte lentement sa queue sur ma bouche, lèvres écartées sur un petit bout de langue dardant, lèvres et langue presque immobiles, à peine animées de contractions de méduse au fond des eaux, il la frotte puissamment, longuement, en sorte que sa peau ne bouge pas, que sa chair soit simplement saisie et irradiée par ce frottement langoureux de pulpe à pulpe, et que le bonheur monte de l'intérieur, intense, long, long, long...

Depuis que nos chairs se frottent, lui et moi sommes deux organismes vivants en train de fusionner dans un éternel présent : ce que veut et sent ma bouche se communique à sa queue, et ce que sent sa queue, je le sens dans ma bouche. Le sperme envahit lentement sa bite que l'afflux de sang rend énorme, prête à accoucher de son orgasme. Il commence à sortir doucement, lourdement, sur mes lèvres et ma langue gonflées, avant de partir en giclées formidables, les unes après les autres décomposant le temps, recouvrant de leur baume brillant mon visage, mes cheveux, mes paupières fermées pour mieux m'immerger dans cette succession d'infinis, goûter la joie de vivre qui ruisselle, prolongée, par, sur et dans ma chair.

Plus tard l'homme lui dit, tandis qu'ils se caressaient mutuellement le visage : *Comme la vie sera terrible, sans ça !* Et il voulut lui faire jurer de revenir. Pour toute réponse, en lui maintenant la tête fourrée dans sa poitrine, Lilith pleura. Le monastère se mit à bruire, l'heure de la première prière était venue.

— Comme j'aimerais vivre ici, moi aussi ! dit Lilith.

Assis en tailleur l'un dans l'autre sur le pavé froid, ils jouirent encore, et se séparèrent à jamais.

L'automne s'attarde dans le Jardin, et dans les jambes de Lilith qui cisailent en boitillant l'allée crissante de feuilles mortes qu'un jardinier muni d'un éventail de longues griffes en fer oublie de ratisser, le geste suspendu par le passage des mollets fins et galbés sous la transparence des

bas. Lilith marche, et ses pas les uns après les autres tracent les phrases de sa rêverie et de sa pensée.

À travers Lone de grands primates policés par millions se croisent et se désirent, enfermant leur désir derrière des murs et des vêtements, l'évacuant dans l'art, la folie ou la mort – mais bien plus nombreux sont les fous et les morts, même vivants. Car le singe nommé homme est un génie, et un dégénéré.

Lilith, te souviens-tu de moi ? Toi, belle boiteuse, qu'avec tes deux compagnons j'exhumai de la grotte où depuis trente mille ans vous reposiez, te reconnais-tu en moi ? Vois, le temps n'a plus de sens. Foulant la terre du Jardin que sans doute tes pieds foulèrent aussi, comme tu partis à la cueillette je me rends au travail, claudicante, dans ce Museum où tes os demeurent désormais.

Toi et moi formons une boucle. Toi, la femme d'avant les Ève qu'on fit proliférer sur cette terre. Et moi, la femme d'après. Toi et moi faisant tomber cette Ève de son piédestal d'esclave, irréductible bobonne, objet préfabriqué pour servir l'homme et sa société, méprisable appendice, tout juste baisable comme chair à fouet.

Lilith, femme originelle, sauvage, libre, c'est maintenant dans mes os que je cherche tes os. Mon corps est ta tombe, tu demeures en moi, éternité dans la mémoire de mon corps dont je veux t'exhumer. Née de la terre, cherchant à renaître du terreau de mes chairs que j'enrichis de sperme pour mieux te donner vie. Mon corps est le champ que je laboure, creuse et retourne, nuit et jour sans repos, je suis l'écricultrice de mon corps, maniant la grammaire pour fouiller la double hélice de mes gènes, le sang qui abreuve mes veines, et puis, fébrile, à mains nues, plonger dans mon cerveau, à la recherche de quelque trésor enfoui et oublié.

Les nuits où je rentre et m'endors avant l'aube, je suis réveillée par la voix, dans la rue. La même voix grave qui pousse des cris désarticulés et s'évanouit aussitôt que j'ouvre ma fenêtre.

Je pense à Sammaël – on dirait la voix de Sammaël.

Dans mes chasses nocturnes je pense à Sammaël – et j'entraîne dans l'ombre des portes cochères, des squares, des escaliers, des cours, des passerelles, des couloirs éteints, tous les hommes qui d'une façon ou d'une autre me rappellent Sammaël.

Lone la nuit n'est plus pour moi qu'un réseau de recoins, de lieux détournés où jouir et faire jouir en cachette. Lone la nuit est un dédale onirique où errent des hommes et des femmes en proie au désir, chaque coin de rue est un croisement de désirs, chaque bar, chaque cinéma, chaque salle de jeu ou de spectacle un abri anti-désir, chaque passant, chaque passante une bombe de désir qui ne peut se désamorcer qu'en se réfugiant dans un lieu public.

Et désormais je ne chasse plus que dans les rues, où le désir peut éclater dans toute sa force explosive. La rue est ma jungle, que je hante et parcours, signalant ma présence de prédatrice du son inégal de mes talons aiguilles, qui résonne, syncopé, et monte entre les murs, traquant la voix et sans relâche abattant le désir.

La voix ne se fait entendre que lorsque je suis endormie, repue. Alors je me lève, sachant qu'elle va disparaître. C'est une voix d'épouvante, et il me faut écrire pour tenir la folie à distance de mon corps.

Industrie, propriété, politique, gestion des hommes : Ève.

Nomadisme, arts, réseaux : Lilith.

Lui présentant la pomme, Ève enseigna l'agriculture à l'homme, et le chassa du Jardin sauvage. Alors l'Homme devint l'outil de lui-même, commençant à se spécialiser, se spécialisant à outrance jusqu'au moment où il devint interchangeable avec un robot, une intelligence artificielle.

Bientôt peut-être nous ne serons plus ces hommes du néolithique piégés par Ève et son organisation industrielle du monde. Viendras-tu, Lilith, de ton paléolithique magique, nous libérer ?

Il y a trente mille ans, du temps de Lilith, les humains, animaux parmi les autres animaux, vivaient par petits groupes, campant à l'entrée des cavités rocheuses, se déplaçant au gré des saisons, se nourrissant des produits de la chasse et de la cueillette. Et pratiquant l'art. Les grottes profondes qu'ils fréquentèrent sont ornées de magnifiques gravures, sculptures et peintures d'animaux, signes et empreintes de mains.

C'est loin du jour, dans l'isolement, que les artistes s'en allaient donner corps à leurs visions. Et comme eux je me retire aujourd'hui dans le secret de mon sang, pour donner corps à Lilith.

Le sang court dans mes veines, et c'est la mort. La mort qui m'appelle, et à laquelle mon sang résiste, rouge et brillant.

— C'est merveilleux, merveilleux, m'a dit l'homme après l'amour.

Sa voix était si douce, tout à coup. Vaincue, comblée. Il a pris ma bouche avec sa bouche, mes dents ont pris ses lèvres, et le goût de son sang s'est infiltré sur mes papilles.

À travers le grand corps de Baby partout des fêtes pétillent, des gens énervés rient trop fort, dansent, désespérément s'amusent, s'étourdissent, leur peau suintant l'angoisse, l'angoisse de la mort à abolir. Comme le mien, comme le mien. Comme le mien, qui ne joue jamais assez. Comme le mien, retranché dans sa vie intérieure, pour donner vie à Lone.

C'est la mort de l'atroce et merveilleuse espèce humaine tout entière que par mes veines j'appelle et je repousse.

En déambulant dans la nuit j'ai suivi un moment une petite troupe de fêtards qui sortaient d'un bar en faisant beaucoup de bruit. Une dizaine de garçons, et une fille. Ils avançaient sur les trottoirs comme un vol d'étourneaux indécis, faisant masse ici, puis là, mus par leur nausée et leur inconscience collectives, poussant des cris, lâchant des rires, se désarticulant puis aussitôt refaisant groupe, pénétrant par à-coups dans un quartier aux rues de plus en plus sombres et désertes. Ils s'arrêtèrent enfin à un croisement, et la bagarre éclata. Dans le silence, ou presque.

Tendus dans une attitude de défi, les garçons s'interpellaient à voix basse.

— Enculé !

— Enculé !

L'insulte chuchotée de bouche en bouche pour ne pas attirer l'attention du voisinage, donc de la police, prenait une véhémence extraordinaire. Les yeux brillaient. Quand les lames sortirent des blousons, la fille se mit à hurler.

— Arrêtez ! Arrêtez !

Sa voix aiguë montait entre les immeubles comme un chant excitant. Un des garçons la bouscula violemment. La sirène des flics mugit et on vit leur voiture, gyrophare en transe, débouler de la cinquième artère et foncer vers le groupe, qui se défit aussitôt. Tous se dispersèrent en un instant. La bagnole en coinça deux qui couraient droit devant eux. Quatre flics en uniforme en jaillirent, arme au poing, et firent coucher les types par terre, d'un pied leur maintenant la tête vissée au trottoir.

La fille et les deux garçons s'étaient réfugiés dans le renfoncement d'une porte monumentale, un peu plus haut dans la rue. De l'autre trottoir, je les avais suivis. Je la vis composer le code d'entrée puis s'aider de l'épaule pour pousser le lourd panneau de bois. Ils disparurent ensemble à l'intérieur. Je traversai, en deux essais recomposai le code.

Mes yeux durent s'accommoder à l'obscurité. Je sentais bosseler sous mes talons aiguilles les mêmes pavés du XIX^e siècle que je voyais luire au bout de l'allée intérieure, dans la cour baignée par le dernier quartier de la lune. Au fond, sous des frondaisons d'arbres, on devinait un long pan de hautes et étroites vitres, qui pouvaient constituer la façade d'un entrepôt, d'une serre ou d'un atelier. En même temps que la porte se referma sur moi une odeur de pierre et d'humidité, comme à l'intérieur d'un vagin.

J'avancai lentement dans l'allée sombre. Il me semblait percevoir un souffle, comme si on m'appelait, là-bas. Parvenue à l'entrée de la cour je vis d'abord, sur la gauche, le garçon qui se branlait. Excepté dans le fond, délimité par les arbres et le grand hangar vitré, la cour était entourée de vieux immeubles hauts de six étages. Toutes les fenêtres étaient noires.

Il se tenait de trois quarts dos à moi, il avait juste ouvert sa braguette, et je ne voyais pas son membre – seulement le mouvement cadencé, reconnaissable entre tous, de son avant-bras. Il me fallut quelques secondes pour voir ce vers quoi il était tourné : le couple. Les fesses de la fille faisaient une tache claire dans les ténèbres – on eût presque dit qu'elles y lévitaient, deux rondeurs accrochant la lumière. Appuyée des avant-bras contre le mur, elle avait baissé sa minijupe sur ses genoux, comme on le fait d'un pantalon, au lieu de la relever sur ses reins. Cambrée, déhanchée, contorsionnée pour offrir au maximum son cul, elle se faisait enfilier en silence par l'autre garçon.

Mais à part les fesses tendues de la fille et le mouvement des reins du type debout derrière elle, je ne distinguais rien du détail de la scène. Soudain celui qui se caressait, comme s'il avait senti ma présence, se retourna vers moi, et je vis parfaitement sa bite, longue et raide. Ce fut un instant fabuleux, merveilleux, comme si j'assistais à une apparition surnaturelle. Je m'en allai avant qu'il n'eût rejoint les autres, pour ne garder en moi que cette joie qui sous le ciel invisible de Lone se diffusait dans mon ventre en spirales cosmiques, comme si la galaxie entière, telle une

météorite, était brusquement tombée dans mon corps et y tournait, affolée, cherchant l'issue et me faisant jouir au long des rues sombres, par jets répétés, des laits d'étoiles.

OceanofPDF.com

Le pont

Par hasard, je tombai sur une lettre oubliée depuis plusieurs mois dans un tiroir de mon bureau. Une « admiratrice respectueuse » de mes travaux sollicitait une entrevue afin d'évoquer avec moi la signification du nom de Lilith, que j'avais donné au squelette féminin trouvé dans la grotte. J'avais négligé de lui répondre mais, prise d'une soudaine inspiration, je demandai à Gilles de l'appeler et de lui fixer un rendez-vous aussitôt que possible.

Leïla, qui devait avoir tout juste vingt ans, arriva le jour même, en fin d'après-midi. Avec sa jupe aux genoux, son pull bleu informe, sa chaîne en argent autour du cou et ses longs cheveux châtons attachés dans le dos, elle avait un air de vierge désuète qui me troubla d'emblée. Elle était un peu ronde et, de toute évidence, cherchait à dissimuler ses formes très féminines, qui devaient, en excitant les hommes, lui faire peur.

Dès que Gilles eut refermé la porte elle s'avança vers moi, le regard franc, audacieux. Assise face à moi, elle m'annonça qu'elle avait fait des recherches sur l'étymologie du nom de Lilith.

— Êtes-vous une scientifique ? lui demandai-je.

— Plutôt une littéraire, dit-elle. Mais je m'intéresse à l'archéologie, aux mythes, et aussi à la linguistique.

— C'est bien... L'activité scientifique est un puissant anesthésique contre l'insoutenable saleté de la vie. Ce que la science voudrait éliminer, c'est la saleté de la vie. Ce qui correspond exactement à la grande tendance de notre époque. La vie, et spécialement la vie humaine, est sale à bien des points de vue. La littérature, elle, ne fait que remuer toute cette saleté. C'est pourquoi on ne l'aime pas : elle est contraire à la *tendance* ! Vous ne croyez pas ?

— Si. Mais je crois que vous aussi, avec votre science, vous faites de la littérature. Sinon, pourquoi auriez-vous appelé Lilith ce squelette du paléolithique ?

— En effet... Ce mythe, qui a ses origines dans la vieille Babylonie, où les anciens Sémites avaient adopté les croyances des Sumériens, se rattache aux grands mythes de la création. Dans un culte très ancien, on honorait une Grande Déesse, nommée aussi le Grand Serpent, ou Dragon, qui représentait la puissance cosmique de l'éternel féminin, adorée sous le nom d'Astarté, Istar ou Ishtar, Mylitta, Innini ou Innana.

— La Grande Déesse Mère, ou Prostituée sacrée... Donc, vous avez voulu donner une existence littéraire à ces ossements...

— Je ne crois pas qu'il y ait d'autre existence possible pour un humain... J'entends littéraire au sens large, évidemment...

— Et moi j'ai cherché un sens à Lilith dans un champ littéraire étroit, celui de l'étymologie. À l'origine, j'ai trouvé le mot sumérien *lil*, qui signifie « vent », « air », « tempête ». C'est ce vent brûlant qui, selon la croyance populaire, donnait la fièvre aux femmes accouchées, les tuant ainsi avec leurs enfants.

Une parenté existe aussi entre Lilith et les mots sumériens *lulti* (lascivité) et *lulu* (libertinage) ; la connexion entre le mot hébreu *lail* (nuit) et le nom de Lilith est aussi souvent faite, quoique improbable.

On peut encore faire le rapprochement de son nom avec la racine indo-européenne *la* (crier, chanter) d'une part, et du mot grec *λαω* d'autre part. De *la* dérive le sanskrit *lik* (lécher) ainsi qu'un grand nombre de mots ayant un rapport à la langue et aux lèvres : *Lippe* (allemand), « lippe » (français), *labium* (latin). Le mot *λαω* en rapport aussi avec les mots *lux* (latin), *luz* (espagnol), *light* (anglais), *Licht* (allemand) donne l'idée de lumière ; ou plus précisément celle de « voir la nuit », « s'affranchir de l'obscurité ».

— Très intéressant, dis-je. Lécher, crier, voir... Lilith, celle qui voit...

Gilles est entré sans rien dire, c'était son heure. La conversation m'avait donné soif, j'ai congédié la fille, fermé la porte, ouvert la braguette de mon tendre ami.

Quand je suis sortie du Museum, Leïla était là, dans l'ombre et le froid.

— Je voulais vous dire quelque chose, articula-t-elle. Je vous aime.

Elle me fixait de ses grands yeux fervents. J'ai pensé un instant que je pourrais l'emmener, l'enfermer chez moi, pour en faire mon esclave, avec son consentement. Et aussitôt cet amour prêt à se laisser mettre en cage m'a fait horreur. Je lui ai dit que j'allais rentrer chez moi à pied, et qu'on pourrait faire un bout de chemin ensemble, si elle voulait. J'avais envie de rejoindre le Hell's Kitchen par les quais, en longeant le Fleuve-Serpent.

Nous avons remonté la troisième artère en silence, puis sommes descendues par les vieux escaliers de pierre jusqu'au bord de l'eau noire, profonde et noire, rendue plus noire encore par les mille scintillements qui flottaient sur ses lourdes rides comme des poussières engluées à la surface d'une gigantesque masse de gel.

— Est-ce que vous pensez parfois aux montagnes où il prend sa source ? finit par dire Leïla, tandis que nous nous remettions en marche vers l'ouest. J'ai l'impression qu'elles n'existent pas. Y a-t-il quelque chose en dehors de Lone ? On dirait que nous sommes enfermés dans notre monde, comme dans le présent. Qu'il n'y a pas d'issue... Pas même le fleuve... Ce fleuve a l'air immobile. Coincé dans une courbure de l'espace-temps... Comme nous tous. Est-ce que vous croyez que nous sommes foutus ? Je veux dire, l'espèce humaine ?

— Cette nuit, j'ai fait un rêve. Lilith et moi étions au sommet d'une montagne, d'où nous décollions en parapente. Après nous être élevées très haut dans le ciel très bleu, nous descendions vers la terre, délicieusement portées par les airs. D'en haut, j'eus la vision d'un magnifique château taillé dans la roche, où Lilith vécut en reine au paléolithique. Ce château ressemblait en fait à la grotte où je l'ai trouvée, une grotte somptueuse comme la plupart des grottes investies par les hommes au paléolithique.

— Alors qu'aujourd'hui nous vivons la plupart du temps dans la laideur. Et que nous ne la voyons peut-être pas plus qu'ils ne voyaient la beauté de leur environnement...

— Voilà une remarque typique de la réticence qu'éprouve l'humain moderne à reconnaître que l'humain préhistorique pouvait être aussi un grand esthète, et un grand artiste... Nous sommes face à nos lointains ancêtres comme des enfants qui ont du mal à admettre que leurs parents ont aussi une sexualité. Pour en revenir à votre question : sommes-nous foutus ? Je n'en sais rien. Mais sans doute ne pourrons-nous retarder le moment de notre disparition qu'en comprenant et en acceptant non seulement notre

nature de singe, mais aussi que notre nature d'humain – versée dans les arts, la science, la pensée, la spiritualité – fait partie intégrante de notre nature d'animal...

Nous marchions tout près de l'eau, dans la partie éclairée des quais. De l'autre côté, dans l'ombre des murs, des rencontres se nouaient, se concrétisaient selon un principe associant plusieurs mâles à une seule femelle, ou inversement. Quand Leïla se rendit compte de ce qui se passait à quelques pas de nous, je sentis son souffle raccourcir, et elle ne dit plus un mot.

Nous nous apprêtions à remonter vers le Hell's Kitchen quand nous tombâmes, sous le pont du Change, sur un groupe d'errants qui célébraient la nuit à grand renfort de bouteilles, cris et verre brisé. Une peur panique s'empara de Leïla, qui se mit à pleurer, dans le seul but de se brouiller l'ouïe et la vue. Je la maintenais par la taille, la forçant à avancer. Une silhouette se détacha du groupe, et une voix que je connaissais prononça :

— Bonjour, madame ! Tu vas bien ?

Il s'approcha encore, plaça son visage dans la lumière, et me gratifia de son sourire démesuré, idiot. C'était Mouloud.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu ne rentres pas chez ta grand-mère ?

— Quelle grand-mère ? reprit-il, avec un sourire de plus en plus idiot.

— Il y a certainement des endroits dans cette ville où tu serais mieux qu'ici.

— Oui. Chez toi, madame.

— Viens avec nous, lui dis-je.

Aussitôt il me prit la main. Quand ils nous virent repartir avec lui, deux autres errants se détachèrent du groupe en criant au vol. Je sortis de mon sac tout l'argent qui s'y trouvait, pour leur racheter l'enfant. Dès que je leur eus donné les billets, Mouloud me reprit par la main et m'entraîna en courant vers la sortie du pont et l'escalier qui remontait vers la deuxième artère.

La course avait mis fin aux pleurs de Leïla. Ensemble nous accompagnâmes Mouloud jusqu'à un petit hôtel, à quelques rues de chez moi, où je lui payai une chambre pour la semaine.

— Je reviendrai demain ou dans quelques jours, lui dis-je. Si tu te trouves bien ici, tu pourras y rester. Mais ne retourne pas sous le pont.

Il boudait, mécontent que je ne l'emmène pas chez moi.

— Tu pourras manger ici, aussi. Tout est payé pour sept jours. Ensuite, nous verrons. Leïla et moi, nous voulons te remercier parce que tu nous as aidées à nous échapper de sous le pont.

— Courir, ça c'était la bonne idée ! dit Leïla en riant, espérant le faire rire aussi.

Obstinément, il arborait son regard de chien battu.

— Écoute, Mouloud, lui dit-elle encore, ne fais pas l'idiot. Moi, je ne me plaisais pas du tout sous ce pont. Tu t'y plaisais, toi ? Non ? Alors vas-y, profite d'un bon lit, et arrête de tirer la tronche... On reviendra, d'accord ?

Finalement il se fendit de son sourire exaspérant, et nous le quittâmes. Avant d'arriver chez moi, je laissai Leïla dans un taxi, et nous rentrâmes, chacune de notre côté.

Le lendemain, à la nuit tombée, elle était de nouveau à la porte de mon bureau, sous le simple prétexte qu'elle désirait encore me parler. Gilles était là, et je le priai de rester. Cette fois, je sentais que nous ne pourrions pas nous contenter de mots.

— Je voulais vous demander, commença-t-elle, pourquoi votre Lilith avait un os pénien dans la bouche ?

— C'est la meilleure question possible. Peut-on déduire de cette mise en scène mortuaire qu'elle aimait prendre le sexe de l'homme dans sa bouche ? Je pense que oui. Pourquoi n'aurait-elle pas eu cet appétit typiquement humain ? Sans doute était-elle capable de jouir du monde et de l'interroger par des voies détournées de la contrainte biologique, *naturelle*. Contrairement à celle que j'appellerai Ève, la femme dite moderne, doublement enchaînée – à la nature, et à sa culture. Et pourtant, d'un point de vue mythologique, Ève est le premier humain non naturel : une bouture, le produit d'une sorte de manipulation génétique. Ève, c'est le clone – à un chromosome près – d'Adam.

— Est-ce qu'on ne peut pas interpréter ça comme un signe de fraternité entre l'homme et la femme ? Une façon de dire qu'ils sont de la même essence, que rien ne les différencie, en dehors de leur sexe ?

— En effet. Et c'est bien ce à quoi tend notre société, et le courant féministe en général : l'indifférenciation de l'homme et de la femme, la confusion des sexes... C'est sans doute une première étape pour libérer la femme de son esclavage immémorial. Mais il faudra aller plus loin... Ne

pas perdre de vue que ce clone féminisé d'Adam a été fabriqué spécialement pour le service de l'original. Alors que Lilith comme Adam sont nés de la terre : des plantes sauvages.

— Si Lilith, comme il est dit dans la Kabbale, était la première femme, de quand dateriez-vous l'apparition d'Ève ?

— À coup sûr, Ève est apparue au néolithique, il y a dix mille ans, à l'ère de l'invention de l'agriculture, de la sédentarisation des hommes et de l'embourgeoisement de leurs sociétés. C'est à ce moment où l'humain se lança dans sa grande entreprise de domination de la nature qu'il eut besoin de remplacer Lilith, la femme sauvage, par Ève, la femme docile, capable d'assurer l'ordre et de rassurer le pouvoir de la nouvelle organisation humaine, vendue au confort. Jusqu'à ce troisième millénaire...

— Pourquoi troisième ? intervint Gilles, qui était resté jusque-là silencieux – mais je connaissais son aversion pour une religion qui l'avait bafoué dans sa chair, et qu'il rejetait désormais violemment. Pourquoi dater notre histoire d'après Jésus-Christ ? N'avons-nous pas tout inventé avant ? L'écriture, les mathématiques, la philosophie, les arts, l'astronomie, l'histoire, la géographie, la démocratie, la religion, la médecine, le théâtre, la littérature, etc. ? Que s'est-il passé d'aussi remarquable dans les mille ans qui ont suivi la naissance du Christ ?

— Rien, en effet. Deux mille ans après cet insignifiant Jésus-Christ donc, neuf mille ans après l'invention de l'agriculture, sept mille après celle de l'écriture, notre planète devenant un seul territoire parcouru de réseaux informatiques ressemblera à ce qu'elle fut au paléolithique : un univers foisonnant qu'il s'agira de parcourir en tous sens et où l'homme, contraint d'abandonner l'égocentrisme d'espèce et l'orgueil monstrueux qu'il acquit et développa tout au long du néolithique (lequel jusqu'à nos jours perdure), contraint d'abandonner la vanité insensée qui le poussa jusqu'à l'anéantissement programmé de l'humain (comment oublier qu'on s'écria dans le ghetto de Varsovie : *Dieu, ôte-moi le nom d'homme !*), dominé désormais par un univers technologique comme pendant des centaines de milliers d'années il fut dominé par le milieu naturel, l'homme retrouvera les voies mentales de son ancêtre du paléolithique, impuissant mais libre dans une société délestée du poids du travail, du pouvoir politique et des systèmes de classes, l'homme, animal virtuel dans un univers virtuel, tel le chasseur des temps les plus reculés, vivra de signes et d'empreintes, et

percevra le monde comme une entité merveilleuse (fantastique), magique, incontrôlable, au sein de laquelle, minuscule être vivant, il trouvera sa grandeur en s'adonnant à l'art et à la spiritualité, en dehors de toute ambition de suprématie. Et, de même, dépendant des technologies comme il le fut de la toute-puissante nature, le corps humain ne sera plus qu'un instrument démuni, face à la jungle médicale comme jadis face aux grands fauves sauvages...

« Ce millénaire sera celui du temps du rêve, où l'esprit humain et le monde ne feront plus qu'un même et vaste espace mental, peuplé de rêves et de visions...

— Ou bien celui du temps de la guerre..., dit Leïla.

— La guerre généralisée..., reprit Gilles. Nous y sommes presque, d'ailleurs...

— À commencer par la guerre à nos propres corps... Que nous tyrannisons un peu plus chaque jour... Je comprends dans ma chair ce qui nous arrive.

Mon corps, né dans l'ancien monde, résiste encore et tente de démontrer son appétit et sa puissance. Mais déjà l'autre monde l'emploie, et mes errances nocturnes à travers Lone, semblables à des chasses mystiques, des repérages extralucides, prennent le pas sur mes fonctions de la journée dans une société hiérarchisée. La nuit tous les hommes sont égaux, pourvu qu'ils veuillent bien me confier leur sexe.

« Et je vois les faits et gestes des habitants de Lone qui se débattent avec leurs corps d'animaux dénaturés dans leurs nœuds de souffrances et de désirs.

« Et je sais que rien désormais ne m'évitera d'éprouver dans mes propres chairs les fulgurances et les folies de tous les autres êtres de mon espèce, qui elle-même transporte dans son sang les sensations et les états de toutes les autres espèces vivantes. Rien de ce qui est humain, animal ou végétal ne m'étant étranger... Aimez-vous les hommes, Leïla ?

— Non, je ne crois pas.

— Aimez-vous votre corps ?

— Je ne sais pas... J'ai essayé de coucher avec des garçons, mais mon corps est resté fermé. Ils n'ont pas pu me pénétrer. Ma mère dit que ça passera, quand je n'aurai plus peur. Mais je n'ai plus envie d'essayer. Peut-être que j'aime les femmes. Je voudrais être vous.

— Si vous étiez moi, vous aimeriez les hommes...

— Peut-être que je les aime... J'y pense beaucoup... Et j'ai peur de ce à quoi je pense.

— Essayez la bouche, alors. Si vous ne voulez pas qu'ils vous prennent, prenez-les, vous. Bouffez-les. Et bouffez votre peur avec.

La petite me regardait fixement, comme si elle voyait autre chose à travers moi – une bite, sans doute.

— Voulez-vous que je vous montre ? ai-je dit.

Je me suis levée pour aller m'agenouiller devant Gilles assis à côté d'elle, contre mon bureau, et j'ai commencé la démonstration. Avant d'oublier notre élève et spectatrice, j'ai sorti la bite ronde et dure de ma bouche, pour lui dire :

— Venez, si vous voulez.

Et je me suis remise à sucer sans plus m'occuper d'elle, toute au plaisir de mes muscles, de ma peau, de mes papilles, de mes dents.

Un moment après, elle était là, debout auprès de nous. J'ai déposé la bite dans sa paume, pour la mettre en confiance. Elle m'a regardée, s'est agenouillée, a regardé Gilles. Elle s'est passé la langue sur les lèvres, ses joues étaient rouges, ses narines frémissaient tandis qu'elle s'approchait du membre.

— Ça va ? ai-je demandé doucement.

D'un élan elle m'a baisé la bouche, passionnément.

— C'est bien, c'est très bien... Fais ce que tu as envie de faire... Juste ce que tu as envie de faire... N'est-ce pas, Gilles ? Avec lui, avec moi, c'est comme tu veux...

— J'ai chaud, a-t-elle dit en retirant son pull.

Sa poitrine était enfermée dans un grand soutien-gorge en dentelle blanche. Sans le dégrafer, elle en a fait glisser les bretelles, sortir deux jeunes seins aux aréoles roses.

Le sexe de Gilles, toujours tendu, commençait à perler.

— J'aimerais que vous m'embrassiez les seins, a-t-elle dit, pendant que moi je suce ça. C'est ça que je veux essayer. La bouche.

Nous avons commencé ainsi, agenouillées devant Gilles, moi derrière elle, lui massant les seins tandis qu'elle s'appliquait à sucer. Puis nous l'avons engagée à se coucher sur ma table, la tête en arrière, pendant dans le vide. Gilles, debout, s'est placé au-dessus d'elle, ses parties génitales sur

son visage. Debout aussi, je me suis penchée sur sa poitrine, que j'ai commencé à sucer et malaxer.

Elle a englouti la bite et s'est mise à la dévorer en cadence, à grands coups de tête. Quand Gilles l'a prévenue qu'il allait jouir, elle s'est enfin détendue, a enfoncé l'engin plus profondément encore dans sa gorge et s'est immobilisée, un instant suspendue par la grâce.

Gilles a râlé avec force, le sperme s'est écoulé dans la bouche de notre apprentie et j'ai senti, en posant ma main sur son bas-ventre agité de saccades, qu'elle jouissait. Ardemment j'ai aspiré son sein, frustrée cependant de n'en rien faire sortir. J'ai fini par partager avec elle les dernières gouttes sur la queue de Gilles.

Ensuite, sans l'avoir reculotté, nous l'avons fait asseoir dans mon fauteuil, en lui recommandant de se reposer et de ne s'occuper de rien. Nous nous sommes déshabillées pour faire l'amour tranquillement toutes les deux, et quand nous nous sommes aperçues qu'il avait récupéré toute sa vigueur, nous nous sommes empressées autour de lui, le traitant comme un roi, maniant son corps aux petits soins, comme s'il s'agissait de démonter un moteur puis de le remonter, avec application, amour et reconnaissance.

— Te souviens-tu de ton cours sur Lilith la voyante ? lui ai-je demandé au moment de nous quitter. Est-ce que tu vois mieux, maintenant ?

— Je sens le sperme comme une lanterne dans mon bas-ventre. Je sens mon sexe entre mes jambes qui prend beaucoup de place. Je le sens largement fendu, sensible, lourd et globuleux comme un gros œil grand ouvert.

La cage

J'aime les murs qui nous entassent et nous séparent. Instaurant entre nous la plus obscène promiscuité et la plus sûre distance. À tout instant dans Lone le sperme coule et des corps tressaillent, à l'abri des murs.

Je sens les animaux de la ville : les chats, filant entre les tombes des cimetières désuets ; les corbeaux qui criaillent au-dessus de leurs têtes ; le couple de chouettes effraies dans le clocher en ruine qui surmonte ma grotte ; les rats tapis dans les sous-sols ; les mésanges, les moineaux, les merles ; les araignées ; les grenouilles ; les poissons ; les serpents.

Je sens les plantes, les arbres, les herbes.

Je sens la vie et la mort.

Je sens les morts sous les immeubles et sous les rues où autrefois s'étendaient des cimetières – dans la vieille ville le cimetière des Innocents, aujourd'hui disparu, où l'on entassa tant de cadavres qu'ils débordèrent dans les caves des maisons avoisinantes...

Je sens le temps qui s'écoule dans la fatigue des murs... Dans le tremblement imperceptible des murs derrière lesquels on tremble...

Dans une salle de jeu sur la septième artère nord, tout un alignement d'hommes, debout devant autant de petits cochons vêtus de maillots de bain rayés bleu-blanc et penchés en avant comme à l'instant de plonger, s'apprêtent à leur tirer à l'arc dans le derrière.

Le soir venu, mon corps commence à dégager tant de chaleur que, malgré le froid piquant de ce début décembre, je sors nue maintenant sous mon manteau de cuir. Ma technique de chasse en a été simplifiée : un regard, une cuisse tendue hors de la fente du manteau déboutonné jusqu'au pubis... Et un hall d'immeuble ou un renforcement de porte font l'affaire,

pour l'homme et moi dont les chairs quelques minutes sont étroitement liées.

Par les rues de Lone enténébrée je cherche Sammaël, même sachant que l'heure n'est pas encore venue.

Un matin Giovanni m'attendait dans mon bureau. D'abord, j'ai confondu sa silhouette avec celle de Sammaël. Je lui ai tourné le dos, présenté mon cul pour qu'il le prenne. Il m'a baisée deux fois, et j'ai été obligée de le chasser pour pouvoir me mettre à travailler. Mais j'ai compris que j'avais toujours autant de goût pour son corps.

J'ai commencé à me lasser de mon pacte avec Gilles. J'ai l'impression parfois de ne le sucer plus que par pitié, ou par routine. Mais son insistance muette, ses airs de supplicié quand je l'oublie à son attente de plus en plus m'agacent.

J'étais plus que lasse de Viola, aussi. Dans le dédale de mon appartement de Hell's Kitchen, j'ai fait aménager une salle de bains sommaire dans la dernière chambre au bout du couloir, et j'y ai fait poser une porte blindée, agrémentée d'un judas. Les ouvriers sont arrivés un matin, au moment où je m'apprêtais à partir. Je leur ai montré les lieux et confirmé les ordres passés plus tôt à l'entreprise. Ils me déshabillaient du regard, mais une curiosité inquiète se lisait sur leurs visages.

— Je m'occupe du Museum d'histoire naturelle, leur dis-je, et je dois prendre deux singes du zoo en pension pour quelques jours, le temps d'une étude personnelle.

Mon explication les déstabilisa davantage encore, mais je conservai une sévérité hautaine, et ils n'osèrent pas manifester leur étonnement. Je demandai à l'un d'eux de me raccompagner dans l'entrée, où je lui remettrais un jeu de clés. En guise d'au revoir, je lui empoignai les couilles à travers le jean, et de la paume massai sa bite en le regardant droit dans les yeux. Dès qu'il fut en état de congestion, je filai. À cette heure, je n'avais pas encore vraiment faim.

Quand la porte fut posée, je téléphonai du bureau à Rudolf pour lui révéler que depuis des semaines je baisais sa femme. Il raccrocha mais je rappelai aussitôt et laissai un message à son assistante, lui donnant rendez-vous pour *le constat* le soir même, dans mon appartement.

C'est ainsi que Rudolf nous trouva toutes les deux dans la chambre du fond. Je l'avais attachée aux barreaux du lit et j'étais assise sur son visage,

de sorte qu'elle ne le vit pas entrer. Le fixant du regard, je lui fis signe d'approcher en silence.

Il était tétanisé. D'une main j'excitais le clitoris de sa femme et ses hanches ondulaient, se soulevaient au gré de mes pressions, tandis qu'elle râlait, gémissait et bafouillait sans la moindre retenue, le nez dans mon cul. En silence il s'approcha de nous, leva sa main comme une épée de Damoclès, et je me retirai juste à temps du visage de Viola pour qu'une gifle retentissante s'abatte sur sa joue, plutôt que sur mon cul.

— Salope ! cracha Rudolf, les traits déformés par la haine.

Cette fois elle l'avait, son insulte, et sincère !

Les abandonnant à leurs hurlements, je sortis de la chambre et verrouillai la porte derrière moi. Ils ne se rendirent pas tout de suite compte qu'ils étaient prisonniers.

En cage. Lilith a enfermé Rudolf et Viola pour descendre jusqu'au fond de sa propre solitude. Le coup n'était pas vraiment prémédité. L'aménagement de la chambre, la pose de la porte blindée, Lilith les a commandés comme si elle ne faisait que retransmettre des ordres venus d'ailleurs et dont elle ignorait le but. À force de vie nocturne, Lilith ne dort presque plus. Et c'est pourquoi sans doute de plus en plus son inconscient la gouverne.

J'ai mon propre zoo au cœur de mon appartement. Terrifiant, comme celui du Museum, avec ses singes, ses fauves et ses serpents en cage. Et ma première réaction est de le fuir. Me jeter dans Lone pour l'oublier.

Je suis Lilith. Je fouille mon ventre. J'ai peur. J'ai la nausée. Je suis Lilith. Je veux savoir.

Et je sais que devant ma volonté de savoir ne s'ouvriront que des puits de néant.

Et je sais que je ne résisterai pas à ma volonté de savoir. Qu'elle m'entraînera où, peut-être, je ne voudrais pas aller.

Je suis Lilith l'errante, la maudite, celle qui s'est elle-même chassée du paradis terrestre. Celle qui hante le désert.

J'ai mis le désert dans mon ventre, le désert est mon corps.

J'erre dans Lone, la faim au ventre, sans appétit pour aucun homme. J'ai faim de disparaître aux yeux des hommes. J'ai faim de disparaître et

soudain, d'une seule bouchée, je me nourris d'une nostalgie tellement immense que l'enveloppe de mon corps ne suffit pas à la contenir.

J'ai froid. J'ai envie de m'occuper d'un feu. D'allaiter un nouveau-né.
Je vis une autre vie. Je vis ma vie, et puis une autre, et une autre...
Et je suis seule, pour toutes ces vies.

Je marche dans Lone, j'ai froid.

Heureusement je suis près de ma grotte, du ventre de ma mère. Après la première salle, celle où je trouvais Lilith avec son os pénien dans la bouche et ses deux compagnons à ses côtés, s'ouvre une deuxième salle, puis une troisième, et une quatrième. C'est là qu'ils ont laissé les empreintes de leurs mains, des signes et des gravures d'animaux. Là est le ventre de ma mère, ventre multiple pour un multiple moi.

Je n'ai rien d'autre à faire qu'errer dans Lone, marquer de mes pas la trace de mon parcours dans la ville. Mes pieds sont mes mains, mes mains qui veulent s'occuper d'un feu, bercer un enfant, apposer leur empreinte sur les parois du monde – non pour y demeurer mais pour se voir, se savoir exister.

Des centaines d'empreintes de mains sur les parois de la grotte, comme autant de points d'interrogation – posés par eux, posés par moi.

Dites-moi : où sommes-nous, quand nous ne faisons qu'aller d'un point à un autre ? Quand nous arrêterons-nous de marcher ? Souhaitez-vous vraiment continuer, même après votre vie actuelle ? Moi je voudrais que tout s'arrête. Les joies, comme les tourments.

Où alors, donnez-moi des enfants à tenir dans mes bras.

Maintenant, j'ai faim.

Lilith la nuit durant se gave de sperme. Enfermée dans une chambre d'hôtel avec huit hommes qu'elle a levés tour à tour, pour leur donner rendez-vous tous ensemble à la même heure et au même endroit. Leur nombre multiplie leur rage de se répandre sur elle, en elle. Elle se laisse faire, offerte, soumise. N'exprimant qu'une volonté farouche : récupérer le sperme, aller le chercher, l'avaler, où qu'il ait giclé.

Pourquoi l'ont-ils enterrée avec un os pénien, peut-être même un pénis frais de renne planté dans la bouche ? Un pénis d'homme, dépourvu d'os,

n'aurait pas laissé de trace. Or, sans doute pour l'honorer, ils tenaient à ce que l'on sût, même trente mille ans plus tard, que Lilith aimait avoir ça dans la bouche.

Je les avais choisis jeunes, pour qu'ils puissent recommencer et recommencer jusqu'au bout de la nuit. Il y en a un qui s'est mis à m'appeler *chienne* et ensuite tous l'ont imité. Je me sentais très bien en chienne. Présentant mon cul en chaleur à qui en voulait, et bouffant ce que je pouvais bouffer. Pendant que trois d'entre eux me bouchaient les trous en m'insultant, les autres en attendant leur tour se branlaient en gémissant d'excitation, serrés autour de mon corps, parfois queue contre queue.

Pendant des heures ils restèrent ivres de fureur sexuelle, comme moi. J'avais la chatte, le cul et la bouche en sang, les cheveux collés par le foudre, des traces de merde à l'intérieur des cuisses. L'un d'eux m'enfonça sa bite si profondément dans le gosier que j'eus un haut-le-cœur et vomis. Rien cependant ne pouvait me décourager de me redresser ou de ramper pour aller recueillir et bouffer le foudre perdu sur ma chair, sur le drap, sur leur gland ou sur leurs doigts. Ça les fait rire, des rires gras, puis de plus en plus énervés. *Chienne ! Chienne !*

Mouloud, l'enfant errant, de ses grands yeux de chien battu, me demande de l'argent. Du sang coule de ses narines, deux épais filets noirs qui traversent ses lèvres, son menton, descendent dans son cou, le long de ses vêtements trop grands, tracent deux lignes rouges au milieu de ses baskets et continuent leur chemin sur le trottoir. Pour ne pas marcher dedans, je me mets à sauter d'un pied sur l'autre, entamant une sorte de danse. Mais je suis maladroite, je finis toujours par plonger un pied dedans, éclaboussant partout, m'enfonçant dedans jusqu'aux chevilles. C'EST LE SANG DU MALHEUR, répète une voix, tandis que Mouloud espère toujours un peu d'argent, une protection.

Vers la fin de la nuit, mon ventre se tord, et je sais de quoi il s'agit : l'arrivée de mes règles. *Chienne ! Chienne !* Je m'en vais par terre à quatre pattes, entraînant avec moi celui qui m'encule. Soudé à moi, il me suit à travers la chambre, avançant à genoux, agrippé à mes hanches. Les autres rient, jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que mon sang dégoutte lourdement et tache leurs fringues abandonnées sur la moquette. Alors ils se mettent à gueuler, ça aboie de toutes parts, ça ramasse ses nippes sales et ça s'en va. Seul celui qui est accroché à moi reste encore, il attend pour se

décoller d'avoir fini, râle un bon coup et se retire. Je me retourne et m'endors instantanément, dos contre le sol, cuisses grandes ouvertes, en rêvant d'un gros os à ronger.

Toute la journée Lilith dort sur la moquette de la chambre d'hôtel. Le soir venu elle se réveille, ouvre la fenêtre, nettoie de son mieux le sol que son sang a taché, enlève les draps du lit, se douche. Sa bouche est enflée, ses lèvres bleues d'hématomes. Son sexe et son cul, brasiers de douleur. Son corps courbaturé, contusionné. Propre et sereine, Lilith se couche sur le matelas, enroulée dans un édredon trouvé dans le placard, et se rendort, pour toute la nuit.

À l'aube Stefan se réveille, encore une fois. Il s'est endormi très tard, mais depuis la mort d'Ania il ne peut pas garder le sommeil plus de deux ou trois heures. Son corps est gelé des pieds à la tête et souffre comme une mécanique rouillée à mesure qu'il s'extirpe du lit. Une fois debout, un vertige le prend. Des dizaines d'étoiles se mettent à tomber lentement autour de lui, où qu'il pose les yeux. D'une main il s'accroche au montant du lit, baisse la tête et attend sans bouger qu'elles disparaissent.

La boîte de sucre est encore à moitié pleine, mais il n'y a presque plus de café. Voilà deux jours qu'il ne se nourrit plus que de café sucré.

Stefan sort de chez lui et s'engouffre dans le premier métro. Il n'a pas de ticket et, comme il n'a plus l'âge de sauter par-dessus les barrières, il se débrouille à repérer une très belle femme à l'air généreux, qui accepte de lui donner un ticket. Il marche à ses côtés dans les couloirs, et c'est assez difficile de la suivre, même si elle boite un peu. Debout dans le métro bondé, il continue à lui parler. La femme ne dit rien, mais il voit qu'elle a les lèvres enflées, elle a dû être battue, et il pense qu'une présence humaine ne peut pas lui faire de mal.

— Ça va finir par péter, c'est sûr, lui dit-il. Comment voulez-vous que les gens tiennent encore longtemps, dans ces conditions ? Un jour ça va péter, c'est forcé. Et les riches ce jour-là, où ils iront se cacher ? Y a plus d'endroit pour se cacher, maintenant que le monde est partout pareil. Je sais pas comment vous voyez l'avenir, mais moi je le vois pas. Je devrais pas le dire, mais il paraît qu'il y a de plus en plus de suicides. Qu'est-ce qu'on fait sur cette terre ? Si on sert à rien ? Des fois, c'est à se poser des questions...

Avant de descendre du métro, Lilith dit au revoir à Stefan en lui serrant la main. Elle a l'air triste, et Stefan se dit qu'il n'aurait peut-être pas dû lui raconter tout ça.

Une place vient de se libérer, il la prend, puisque de toute façon il ne sait pas à quelle station il descendra.

OceanofPDF.com

La chienne

Des visages blêmes et des yeux rougis par les lumières électriques peu à peu descendent dans les couloirs et se répandent sur les quais, où les corps s'arrêtent et ne bougent plus, blocs de chair téléguidés par la nécessité. L'odeur de fer des entrailles de la ville entre dans les cerveaux. Dans la fosse, des souris trottaient sur le ballast, grises sur fond gris, disparaissant entre les rails. Du fond du boyau noir monte le grondement du premier métro.

La grosse chenille illuminée s'arrête, ouvre ses portes où les corps aussitôt s'engouffrent, et les emporte. Dans la deuxième voiture, où chacun a trouvé une place assise, seul un homme a préféré rester debout contre une barre métallique à laquelle il se tient de la main droite. Sur le bras gauche il porte, à la manière d'une femme, un gros sac à main semblable à une vieille sacoche de médecin. Il ne s'en rend pas compte mais goutte à goutte, lentement, du sang tombe du fond de son sac à ses pieds, où il laisse sur le sol jaune de belles taches rouges.

Mais qui le voit ? Qui supporte de voir le sang du malheur ?

Le visage de l'homme n'exprime rien, rien d'autre que l'absence de soi lisible sur tous les autres visages emportés par le métro. Seuls dans la sacoche deux seins et un pubis de femme, fraîchement et parfaitement découpés, seront tout à l'heure capables de rendre la vie et le plaisir à l'homme qui les emporte.

Le père lève la main au-dessus du petit garçon et crie : « Fumier ! fumier ! » La mère pleure, le supplie de ne pas dire ce mot-là à un si jeune enfant. Son bébé, son corps. L'enfant se recroqueville, hurle de peur et de

refus. Il est si désarmé entre leurs mains. Son corps n'est bon qu'à engraisser la terre. Il ne s'appartient pas. Il est mort, pour la vie.

Il fait jour quand Lilith rentre chez elle. Le répondeur affiche de nombreux messages, qu'elle n'écoute pas. Elle soigne ses blessures, se change et repart. Apparemment dans la cage ils n'ont rien entendu. Sans doute sont-ils épuisés et dorment-ils profondément. Quoi qu'il en soit, elle ne veut pas le savoir, pour l'instant.

Il semble qu'au Museum on se soit beaucoup inquiété de son absence, la veille. Gilles se lève brusquement à son arrivée, regarde sa bouche tuméfiée. Elle lui fait signe de se calmer et lui demande de la rejoindre dans son bureau, pour faire le point. Cet homme ne lui inspire plus aucun désir, et c'est tant mieux. Elle n'a plus qu'une envie : se remettre au travail.

De la raie des fesses au pubis ses chairs mâchées, irritées, lui rendent pénible la position assise. Sa mâchoire est encore endolorie, particulièrement à l'articulation droite. Elle reste aussi laconique que possible, parce que parler peu suffit, et parce qu'elle préfère éviter d'ouvrir la bouche.

Ce qui bouleverse tant Gilles, c'est bien moins les lèvres tuméfiées de Lilith que le fait qu'elle a raté la veille un rendez-vous avec le maire. À cause de ça, il semble que le monde soit tout près de s'écrouler.

Le mal que je peux ressentir dans ma chair me fait horreur. Je hais la douleur, mais la ville entière me harcèle et me harponne, plantant partout dans mes chairs les crochets de la douleur des hommes.

— Si l'Homme était enfermé, j'irais le voir, dit-elle, comme on va voir les autres animaux en cage.

Et elle partit le voir. Car l'Homme était bel et bien enfermé.

À travers les murs de la ville, je vois : la solitude et la misère. Et l'enragée activité sexuelle des humains. J'aime cette époque, car elle est enragée de sexe comme d'un rêve à jamais perdu.

Je vois tomber la neige dans une forêt profonde, et les corbeaux en croassant tracer de noires lignes entre les sapins.

Je vois la grande Nature dont nous nous sommes bannis.

Je vois la nuit se coucher sur cette forêt, la pénétrer, je sens les arbres et le ciel échanger leurs vastes et délicates caresses, et je m'en vais, chouette effraie, veiller de mes yeux ronds sur le cœur de la vie.

Je vois les tours de toute leur vigueur s'enfoncer dans le ciel. *Fuck the sky.*

Je vois à l'intérieur des tours la fourmilière humaine démangée de pulsions et abrutie d'oubli. *Scrape the sky*, grande fornicatrice.

L'absence creuse mon corps à la petite cuillère. La nuit tombe sur la forêt perdue, mentalement je suis les pas dans la neige d'un homme et de deux enfants. L'Homme est partout dans la ville comme une métastase, mais je n'ai nul homme, nul enfant à appuyer contre mon ventre.

L'homme, terre de souffrances, est l'animal qui a voulu refuser la souffrance. Or, une fois seul au monde, l'homme fut aspiré par le trou noir de la souffrance. Une fois seuls au monde, il ne nous reste que le vertige de la descente en spirale au fond du maelström. L'Homme est mort.

En fin d'après-midi, l'assistante de Rudolf a téléphoné. Voilà deux jours qu'il a disparu et elle sait qu'il avait rendez-vous avec moi, la dernière fois qu'elle l'a vu. Je lui dis qu'il n'est pas venu. Je raccroche et je vais aux toilettes, vomir.

Si l'Homme n'est plus qu'un animal de zoo, comme la Vipère, le Chimpanzé ou l'Axolotl, alors je dois, en tant que scientifique, conserver et étudier les deux spécimens de cette espèce que j'ai mis en cage avec la même rigueur, le même intérêt et le même détachement que sont étudiés tous les exemplaires des mondes minéral, végétal et animal conservés au Museum.

J'ai employé une bonne partie de la nuit à errer à la recherche de Mouloud. J'avais laissé passer six jours sans retourner le voir, et j'apparis qu'il avait quitté l'hôtel le quatrième jour, sans laisser de message. Je suis retournée sous le pont du Change, où il n'y avait personne, ni rien d'autre qu'une puissante odeur de pisse. Je suis allée voir sous les ponts voisins, en vain.

J'étais inquiète, je me sentais coupable, je ne voulais pas qu'il dorme dehors. J'ai donné de l'argent à un jeune couple d'errants, l'un et l'autre

criblés de piercings, en leur disant de se payer un hôtel. Mais ils ne pouvaient pas à cause de leur chien, un berger allemand qui partageait leur vie. Brusquement il m'est revenu en mémoire un épisode de mon enfance, à Kalem.

J'avais quatre ans. Nous avions un chien de la même race que celui de ces errants, ou à peu près – les races n'existent pas naturellement, ce ne sont que des fabrications, tout comme Ève. Cette chienne grise, on l'avait appelée Louve, à cause de sa ressemblance avec son ancêtre sauvage. C'était ma meilleure compagne. On se comprenait. Une nuit où ma mère et mon père se disputaient violemment dans la maison, je me suis enfuie avec elle. Toutes les deux nous avons déambulé dans les ruelles de la médina, jusqu'à nous retrouver loin de la maison, dans une partie sombre de la ville, où je n'étais jamais allée.

J'ai repris conscience au fond d'un trou, à cause des aboiements. J'étais couchée sur le dos dans un puits noir et étroit, j'avais mal au bras et je voyais là-haut la silhouette de Louve penchée au-dessus de moi, sautillant et aboyant d'inquiétude. J'ai appelé *maman*, et elle a sauté. J'ai dormi toute la nuit au fond du trou, étroitement enlacée à la chienne. À l'aube elle s'est mise à hurler à la mort, le museau dressé vers le jour qui pointait, et j'ai hurlé avec elle, comme elle, comme si j'étais une petite louve, moi aussi. On est venu nous chercher, à l'aide d'une longue échelle.

Louve est morte un matin, onze ans plus tard. J'aurais voulu l'enterrer, mais il n'y avait aucun endroit pour cela. Nous avons dû l'abandonner au vétérinaire. L'après-midi je me suis rendue à mon club hippique, au sud de Kalem. J'ai demandé qu'on me laisse partir dans le bois seule avec ma jument préférée, Fidji, une belle alezane douce et fantaisiste, et j'ai galopé, en pleurant, jusqu'à la tombée de la nuit.

Je n'avais pas pu enterrer ma mère-chienne, je chevauchais dans un espace réservé – et je me rendais compte que le monde animal et naturel, dont instinctivement, depuis toujours, je me sentais si proche, avait été assassiné par une seule de ces espèces : l'Homme, qui menaçait de se faire aussi disparaître lui-même.

Je n'ai pas trouvé Mouloud. J'ai donné l'argent qui me restait à une autre errante, une femme vraisemblablement moins âgée qu'elle n'en avait l'air, toujours dans l'idée fixe de lui payer l'hôtel. Elle a aussitôt abandonné le carton destiné à lui servir de couche et s'est emparée de l'argent avec

plaisir, et même avidité, mais sans me remercier, ce qui m'a plu. Ensuite je suis rentrée chez moi, décidée à aller voir où en étaient Rudolf et Viola.

Je me demande où dort Mouloud. Et le petit couple, avec le chien. J'espère que la femme est maintenant dans une bonne chambre d'hôtel. J'imagine son plaisir à retrouver son corps dans un bain chaud, entre des draps propres... Se regarder nue dans la glace... Le plaisir de la nudité, qu'on n'a plus lorsqu'on est dehors... Enfant, je voulais toujours me déshabiller. Ou du moins enlever ma culotte. Une pulsion, irrésistible. Comme si j'avais soudain trop chaud. Le besoin d'être nue. Sentir la liberté crue de mon corps. J'étais encore une petite Lilith, que les adultes rhabillaient et dans le corps de laquelle patiemment, obstinément, ils façonnaient une Ève policée.

Je suis rentrée sans bruit. Pieds nus, j'ai avancé doucement dans le couloir jusqu'à la chambre du fond. Par le judas, j'ai regardé. J'avais fait fixer au plafond une lampe qu'ils ne pouvaient pas éteindre. Avec une ampoule de photographe, de celles qu'on utilise dans les labos pendant le développement des films. La chambre baignait dans une faible lumière rouge.

Ils dormaient tous les deux, apparemment nus et couchés en chien de fusil. Rudolf sur le lit, son manteau de cachemire en guise de couverture, d'où dépassaient ses jambes, ses épaules et l'un de ses bras. Viola par terre, mal enroulée dans la couette, qui laissait voir ses fesses et l'un de ses bras, où s'étendait un gros hématome.

Visiblement ils s'étaient bagarrés, et toujours pas réconciliés. Des canettes, un paquet de biscuits traînaient par terre. (J'avais laissé dans l'armoire une provision de gâteaux, conserves et bière.) Ils avaient dû beaucoup crier, m'appeler et enrager, ces deux derniers jours. Sans doute aurais-je mieux fait d'être là, pour observer leurs réactions. Mais il eût fallu que je fusse sûre de ne pas finir par les prendre en pitié ou, pis encore, par trouver du plaisir à leur désarroi. Maintenant j'étais prête à un peu plus d'objectivité scientifique.

Au bout d'un long moment, comme si dans son sommeil il avait fini par détecter ma présence, Rudolf s'éveilla en sursaut. Il s'assit brusquement sur le lit, se tourna vers la porte, regarda autour de lui, rejeta son manteau. Il bandait légèrement. Il vit le cul découvert de Viola, mais ne s'y attarda pas. Il se leva, alla pisser dans le lavabo, fit couler de l'eau. Tout en secouant sa

queue, il se retourna pour observer le cul de Viola. Rougeâtre sous la lampe, jaillissant de la couette tel un objet indépendant, il était splendide, fascinant. Je sentis dans mon propre corps monter son désir. (Ainsi en est-il de la soi-disant objectivité scientifique : un désir empathique.)

Tout en avançant lentement vers ce cul offert, il se passait la main sur les couilles, malaxait un peu sa bite qui gonflait. Il se coucha à plat ventre derrière Viola, approcha son visage des deux masses de chair et se mit à lui lécher le cul. Elle s'éveilla dans un profond soupir et, sans ouvrir les yeux, commença à bouger son derrière pour mieux le faire laper. Elle poussait d'authentiques gémissements de plaisir et son corps ondulait, comme avec moi.

Ils restèrent longtemps dans cette position langoureuse, puis Rudolf remonta vers elle, dégagea son corps nu de la couette et la pénétra avec force. La salope prenait son pied comme elle ne l'avait jamais fait avec un homme. Elle agitait le cul, se cambrait, se mettait à quatre pattes et pour mieux se faire embrocher levait une patte comme un chien qui pisse, en gueulant tout son soûl.

J'étais sidérée. Ainsi donc, loin de les pousser à s'entre-déchirer, comme j'avais cru qu'ils le feraient, ma prison leur apprenait à jouir ensemble ! Encore une fois, je sentis toute la puissance sexuelle enfermée derrière les murs de la ville. En ce moment même, comme à tout moment, Lone était pleine de râles inaudibles, des milliers de femmes avaient la bouche, la chatte ou le cul rempli d'une bite ou d'une langue, des hommes se faisaient sucer ou enculer par d'autres hommes, des hommes et des femmes solitaires se branlaient avec passion, tenant à faire rendre à leur corps son jus, son énergie, sa joie – entre les murs, même entre les murs. Lone tout entière n'étant que sexe, foutre et mouillure. Jouissons ! ζωω, je vis.

Le goût du sang

OceanofPDF.com

Mangeuse

À l'aube, le Hell's Kitchen est toujours aussi étrange. Imbibé de lueurs rouges comme ma chambre-zoo, là-haut dans mon appartement. L'odeur puissante et fade du sang des bêtes dégorgé transporte l'esprit comme une drogue. Des eaux rougeâtres courent dans les caniveaux, les murs de brique eux-mêmes semblent palpiter comme de vastes parts de chairs vives tranchées au couteau. Des bouchers corpulents, enveloppés de tabliers constellés de sang, finissent de décharger des camions entiers de carcasses de bœufs.

Dans sa cuisine, les murs sont couleur brique, aussi. Au deuxième étage au-dessus d'un bistrot, une mère de famille que la naissance du jour empêche de rester plus longtemps couchée enjambe son compagnon endormi pour sortir du lit, enfiler un peignoir, nouer la ceinture sous sa poitrine, va vérifier que les deux petits sont bien couverts dans leur lit, passe sans bruit devant la chambre des deux grands, dans l'obscurité remonte le couloir jusqu'aux toilettes, allume la lumière, pisse, se lave les mains, revient dans le noir vers la cuisine où elle gratte une allumette pour enflammer les mèches de deux bougies rouges à moitié consumées, leur cire fondue et refroidie dégoulinant sur les bougeoirs dorés. Grâce à quoi elle a l'impression de continuer à faire silence, à l'écoute de la petite pluie fine qui tombe dans la cour intérieure, à l'écoute de l'aube que la lumière électrique, trop assourdissante, l'empêcherait de voir.

Pendant que l'eau dégoutte avec fracas dans la cafetière et que le parfum du café se répand, Anna regarde, fascinée comme un papillon, briller l'ampoule du voisin, au troisième étage de l'autre côté de la cour, en rêvant vaguement de se trouver soudainement transportée là-bas, dans cette autre vie. Dans son ventre, dans l'univers chaud et sombre de son ventre

plein d’eaux et de sang, les bébés se réveillent, remuent, donnent des coups de pied. Elle pose ses mains autour de son nombril, caresse les jumeaux en souriant, grimace un peu parce qu’ils sont déjà très pesants. Au début de cet été, très bientôt, dans si longtemps encore, son corps à nouveau ne sera qu’un, et ils seront là, dans ses bras, accrochés à ses seins.

Bien que la rue soit derrière, des bruits de camions et de déchargements, des voix d’hommes qui s’interpellent résonnent confusément le long des murs de la cour. Assise à la table familiale, Anna tout en buvant son premier café feuillette un livre de cuisine qu’elle a pris parmi quatre ou cinq autres sur l’étagère à côté d’elle, juste en tendant le bras. Deux fois de suite, elle relit cette recette qu’elle connaît déjà et qu’elle n’essaiera jamais de réaliser :

DAUBE DE QUEUES

Ingrédients

(pour six personnes)

Deux queues de bœuf, deux pieds de veau, un demi-pis de vache, une poignée de ces organes indispensables à la reproduction des agneaux et que l’on nomme joliment les animelles, saindoux, poitrine fumée et quelques couennes de lard fumé, vin blanc, cognac, sel, poivre, bouquet garni, l’écorce séchée d’une orange, deux gros oignons, trois ou quatre carottes.

Préparation

Faites cuire le pis de vache dans du bouillon. Débitez les queues de bœuf en morceaux, faites-les revenir dans une grande cocotte avec du saindoux et la poitrine coupée en tranches fines.

Ajoutez ensuite le pis, détaillé en cubes, ainsi que les pieds de veau et les couennes. Recouvrez la viande avec autant d’eau que de vin blanc, agrémentez de sel, poivre, avec l’écorce d’orange, le bouquet garni et un petit verre de cognac. Couvrez et laissez cuire à feu doux pendant trois heures.

Mettez vos oignons et carottes en rondelles, glissez-les dans la cocotte et comptez encore au moins une heure et demie de cuisson avant de

dégraissier et de servir, avec des nouilles au beurre.

Encore une fois elle lit la liste des ingrédients, puis les instructions pour la préparation, allant jusqu'à compter sur ses doigts : indiscutablement l'auteur a oublié dans la deuxième partie les *animelles* de bélier. Où sont-elles passées ? À moins qu'il ne s'agisse d'une coquille, et qu'il ne faille lire, à la place de la dernière phrase : *servir avec des couilles au beurre*. Les mains sur son gros ventre, elle rit toute seule puis pense à celles de José, et se dit qu'il faudrait, avant de les faire cuire, en éliminer les poils à la flamme, comme on le faisait autrefois pour les poulets.

Lilith comme toujours rentre chez elle à la fin de la nuit. Désormais elle voit Giovanni chez lui, dans sa chambre d'étudiant, ou dans des chambres d'hôtel qu'elle paie – palaces ou hôtels borgnes, selon leur fantasme de la nuit –, jamais chez elle, à cause de ses prisonniers. Chaque soir il l'attend fébrilement, amoureuxment. Elle lui fait l'amour comme une reine, en échange de quoi il accepte de se plier à toutes ses exigences.

Souvent elle l'habille en fille, avec escarpins à talons hauts, soutien-gorge, petite culotte, bas et porte-jarretelles ou guêpière. Elle n'a aucun mal à s'équiper en accessoires pour lui, dans ce quartier fréquenté par les transsexuels. C'est un beau jeune homme brun et fin, dont les yeux noirs brillent comme deux diamants quand elle l'excite.

Parfois elle se déguise elle-même en garçon, et elle le suce, le pénètre ou se fait sodomiser par lui comme s'ils étaient deux pédés. Quand il s'étonne de la nouvelle puissance de succion de sa bouche, elle lui dit son entraînement, tous les hommes qu'elle a pris entre ses lèvres.

— En faisant l'amour par la bouche, je ne suis pas celle qui se fait prendre, mais celle qui prend. Qui s'offre, mais qui prend, et jouit pleinement de ce qu'elle reçoit. Qu'importe qu'on m'aime ou non, que je plaise ou non : je me sers, je prends à la vie ce dont j'ai envie, je fais ce que je veux faire, maîtresse de moi-même, toute-puissante, méprisant les rapports de forces, n'ayant besoin de dominer personne, ni d'être dominée par quiconque.

Il veut tout savoir, les détails, les circonstances. Chaque nuit, elle raconte, et, pendant ce temps, sa queue gonfle. Elle lui demande de la prendre dans sa paume et de la caresser, cette belle queue, pendant qu'elle

parle. Ou bien elle la caresse elle-même, ou s'en fait pénétrer, pendant qu'elle parle.

Elle n'en finit pas de l'exciter de toutes sortes de façons, et de l'empêcher de jouir. Il n'a droit qu'à deux ou trois orgasmes espacés, car il faut qu'il tienne toute la nuit, et toutes les nuits. Elle l'attache, le détache, le tourne et le retourne, le sodomise, trait sa queue comme un pis, se l'enfonce dans tous les trous, le bouffe, le griffe, le mord, le lèche, s'habille elle-même en pute, en bourgeoise, en gamine, en tout ce qu'il veut, marche au-dessus de son visage, se masturbe sous ses yeux, l'appelle *ma jolie femme* en lui tenant la queue et en lui massant les seins, le berce et lui caresse le front en lui enfonçant délicatement un objet dans l'anus, se traîne à genoux pour le supplier de se venger et de la prendre sans ménagement, lui murmure et lui gueule son désir, s'assoit sur son visage, le fait asseoir sur ses yeux, jouit de lui de toutes les façons, en longues suites d'orgasmes. Il est sa brute, son taureau, sa poupée ; elle est sa pute, sa femme et son homme ; ils jouent, ils s'adorent.

Ils passent la nuit de Noël à tourner dans Lone en taxi, nus sur la banquette arrière et baisant sans répit, dans toutes les positions possibles, sous les regards émerveillés, dans le rétroviseur, du chauffeur qui n'en revient pas d'être tombé sur un tel cadeau en cette nuit sacrée. (Au bout d'une heure, n'en pouvant plus, il s'arrête sur une place déserte, sous la guirlande électrique, et sans couper le moteur se retourne vers eux, ouvre sa braguette et se masturbe. Dehors, un homme surgissant de la partie sombre de la place s'approche de la voiture, regarde à l'intérieur, ouvre sa braguette et se masturbe contre la vitre arrière. De l'intérieur, on ne voit pas son visage, seulement une grosse bite secouée par une main solide. Le foutre jaillit des glands. On repart.)

Je dévore Giovanni à la place des hommes de la rue, mais déjà je pressens le moment où mon appétit pour lui va s'amoindrir.

Est-ce parce que je suis devenue tellement belle qu'il a cessé de me traiter avec légèreté ? S'il m'aime, c'est plutôt parce que je sais qu'il m'aime – alors que je passais mon temps à en douter, avant. S'il m'aime, c'est parce que de tout mon corps, de toute mon âme, avec une insatiable faim, je lui demande tout ce que son corps peut me donner.

Chacun a besoin de pouvoir s'anéantir dans l'amour. Pas seulement les femmes, avec leur romantisme, leur masochisme et leurs grands soupirs. Les hommes aussi, avec leurs pulsions et leurs désarrois.

Assise en tailleur sur les marches d'une église, une femme fait la manche. À côté d'elle, une grosse tirelire rose, en forme de cœur. Aussitôt que quelqu'un glisse une pièce dans la fente, elle écarte les cuisses, relève sa jupe, montre son sexe ouvert. Puis la rabat, jusqu'au prochain don.

Je vois Lone, ses artères, ses rues, ses places, ses squares, ses ponts, ses carrefours, son Jardin, son parc de la Joie, ses caves, ses immeubles,

j'entends le grincement de l'acier, du verre et du béton, le vent qui siffle entre les tours et se disperse sur les zones, le vrombissement énorme et diffus de la circulation, les phrases inachevées jetées sur les trottoirs par des millions de voix, tout le vacarme sans cesse murmuré par la ville comme un secret de polichinelle, un secret sans fin désespérément et impudemment bafouillé à une oreille morte, car le Ciel au-dessus de la ville est mort depuis longtemps, même si prolifèrent les illuminés de toutes sortes criant à la gloire de Dieu (quand Dieu ne fut jamais qu'une plaisanterie crapuleuse dans la bouche des hommes),

j'entends le silence précis des cimetières morts où l'on n'a plus la place d'enterrer les morts,

je vois Lone voguer, toutes amarres rompues, vers d'inquiétantes tempêtes et d'enivrantes aubes,

je vois Lone encerclée de solitude, et le cerceau d'argent qui isole aussi chacun de ses millions d'habitants,

je vois le ballet scintillant de ces millions de solitudes qui s'entrechoquent en crissant,

j'entends la ville haleter sous les coups de boutoir de son propre désir,

je reviens et je vois

au ras du sol les trottoirs, les bouches d'égout et les pas des passants empressés de rejoindre les bars où l'on se perd, les appartements où l'on s'éteint, les bras où l'on s'étreint,

je vois les gestes,

j'entends les souffles,

je sens les contractions des ventres et des gorges, ce qui advient et ce qui n'advient pas...

Lone habite mon corps comme j'habite Lone et je suis, Lilith, la Compatissante et l'Exécutrice, celle qui marche dans la ville comme vous qui me lisez marchez dans mes veines, piétinez mon corps qui s'écoule par ma Veine. Vous pour qui j'ouvre le coffre au trésor de mon sexe.

La femme se lève dans la nuit, parce que son enfant pleure. Quand elle revient se coucher entre les draps, presque endormie encore, l'homme se redresse sur le lit. Elle sent l'odeur de son désir, son torse nu, mince et puissant qui forme au-dessus de sa tête une immense silhouette pâle dans l'obscurité de la chambre, tandis que son sexe chaud cherche l'entrée de sa bouche. Comme dans un rêve, la femme tend les mains vers le buste ferme, écarte les lèvres et tire la langue, vacillante de bonheur.

La nuit de mes ongles je trace sur le corps de Giovanni les lignes du corps de ma pensée. Il est couché sur moi : des deux mains j'enserme son visage, ses oreilles dans mes paumes, mes pouces et mes index redessinant ses traits avant de laisser redescendre mes griffes le long de sa nuque, longuement, et de les faire suivre la pente naturelle de ses épaules. Sachant alors que je tente, la nuit, de puiser en lui et en moi jusqu'à épuisement comme je m'emploie, le jour, à dresser l'inventaire des richesses du monde naturel, faisant obstinément ce même pari perdu d'avance de pouvoir un jour boucler la recherche, ayant trouvé le fin mot de l'histoire qui est en nous, l'histoire qu'est le monde dans son entier.

... Ce même pari heureusement perdu d'avance, car sinon, l'histoire ayant pris fin, le temps s'arrêterait aussi et la vie ne serait plus qu'un vaste espace de représentation incluant l'ensemble des collections, induisant l'ensemble des possibles, et rendu par l'informatique à la fois expansible et rétractable jusqu'à l'état de trou noir...

C'est moi qui le chevauche : mes mains, mes doigts, mes ongles explorent son buste. Je sens les pectoraux, je sens les biceps, je sens les clavicules, les côtes, les mamelons qui se durcissent, je sens les abdominaux, le nombril, la peau qui devient moite, les poils, je sens les veines au creux des avant-bras et des poignets, je sens le cœur qui bat, le sang, le sang chargé de messages, qui court pour moi et garde son secret...

Qu'est-ce que l'Homme ? Un Vertébré, un Mammifère, un Primate. Mais encore ? L'Homme est-il apparu un jour sur la Terre comme le racontent les textes religieux ? Évidemment non. Il y a quelques millions d'années, on parle de Préhominidés. Puis d'Hominidés. Mais où commence l'Homme ?

— Écarte les cuisses, Giovanni...

Agenouillée entre ses jambes ouvertes et repliées, je commence par caresser ses pieds, ses chevilles...

— L'Homme, Giovanni, est-il ce Singe qui pour la première fois se mit debout ? Ou celui qui entreprit de tailler des outils en série ? Celui qui maîtrisa sa peur pour s'emparer du feu ? Ou bien celui qui acquit le langage à double articulation, c'est-à-dire doté d'une grammaire ? Celui qui eut l'étrange idée d'enterrer ses morts ? Ou encore celui qui grava et peignit son interprétation du monde au fond des grottes ?

Mes mains remontent le long de ses mollets, s'aventurent à l'intérieur des cuisses.

— Celui qui inventa la guerre ? L'écriture ? La dictature ? La torture ? Les droits de l'homme ? La *solution finale* ? L'intelligence artificielle ? Les manipulations génétiques ?

Mes ongles griffent délicatement son bas-ventre, ses testicules pleinement exposés, retardant le moment de se poser sur son membre.

— En tous ces actes, l'Homme se différencie de son plus proche parent, le Chimpanzé (qui lui-même n'a pas de plus proche parent que l'Homme). Mais tous ces actes correspondent à des stades différents de son évolution, souvent éloignés de plusieurs dizaines de milliers d'années. Alors, à quel stade doit-on estimer que l'Homme est devenu un Homme ? Et qu'était-il donc, au stade précédent ? Un Singe. Le Singe qu'il est resté, tout en devenant savant.

Sa queue maintenant est au creux de ma main, et je la branle doucement.

— C'est au moment où nous nous éloignons à grands pas de notre nature, dit Giovanni, au moment où l'homme de culture est sur le point de supplanter l'homme de nature, que nous devons réaliser et admettre notre nature.

Son gland est humide, merveilleusement doux, odorant.

— C'est ça, dis-je. L'Homme, distinct de l'Animal, est un mythe. Tel est le sens du retour de Lilith. L'Homme est mort. Retrouvons la modestie du

Singe. Ne suis-je pas moi-même une femelle en chaleur ?
Et ma bouche avide s'empare de mon amant.

OceanofPDF.com

Le maire

Quand Stefan arrive au bureau d'aide sociale, une caméra de la télévision est là. En attendant son tour dans la queue, il entend la femme assise derrière la table déclarer au micro tendu vers elle :

— C'est important de bien les accueillir. Pour qu'ils comprennent qu'il faut s'accrocher à la vie, ne pas perdre le désir de vivre.

— Chère amie, comment allez-vous ?

Grand et puissant dans son costume sombre, cheveux gris parfaitement peignés, il avance vers moi d'un pas ferme, bras tendus, sourire et langue de bois, comme si je m'apprêtais à glisser un bulletin dans l'urne. La tête un peu penchée, l'œil brillant, il me serre la main, longuement.

Gilles, je présume, a trouvé quelque explication propre à me faire pardonner d'avoir manqué mon dernier rendez-vous. Monsieur le maire est évidemment surchargé de travail, mais il a tout de même trouvé le temps de m'accorder un nouvel entretien. Je l'en remercie. Malgré son masque de vernis protocolaire, je vois qu'en Joseph Raspaille l'homme veille et regarde avec intérêt la femme qui se dissimule à peine derrière madame la directrice du Museum. Parfait, parfait.

C'est lui le grand chef du clan, il en a la prestance et le maintien, il est habitué à séduire par son seul statut. Les primates sont-ils tous aussi sensibles au prestige du pouvoir ? J'ai moi-même une fonction qui n'est pas sans me donner quelque ascendant sur beaucoup. Cependant les hommes dont le pouvoir est par trop manifeste (jusque sous son masque d'affabilité) ne m'inspirent que de l'aversion.

Encore une fois, mon entretien avec J. R. est une véritable épreuve de force. Le budget du Museum diminue d'année en année. Notre activité n'a

aucune valeur marchande – et le travail de recherche, de mémoire et de vérité que nous accomplissons est bien peu compatible avec, de manière générale comme de manière particulière, les intérêts financiers et politiques des grands *décideurs*.

In dol we trust. La consommation est le cancer de notre société, et le nouvel opium du peuple. On a dressé le peuple à consommer plutôt qu'à penser, s'interroger, se battre, se réjouir. Une rigidité cadavérique marque les lieux destinés à la fête et aux réjouissances : boîtes de nuit, boîtes échangistes, clubs à touristes, bars branchés, restaurants... Où est la joie dans ces ghettos, où ne se trouve à consommer que du plaisir prêt-à-l'emploi ?

Lone n'est plus qu'une triste et fragile juxtaposition de ghettos rongés par la violence, violence suicidaire des gamins auxquels ne restent que la haine et la provocation en guise de demande d'amour, violence de l'argent qui manque et de celui qui se vole et s'accumule en toute obscénité, violence administrative, violence dans les rues, violence pire encore à l'intérieur des murs...

Dans un univers où le souci essentiel de l'Homme est de se faire violence à lui-même, qui peut vouloir sauvegarder une entreprise aussi paisible et humaniste que celle du Museum ? Quel politique, quel marchand ne saurait être tenté de récupérer nos collections et de les exposer dans un nouveau cadre, propice au trafic et à la spéculation ? Tout doit être spectacle, représentation – et le monde n'est plus gouverné que par des représentants de commerce.

Voici ton abyssale vanité, Lone, et voici ta fin.

De retour au bureau, en fin de journée, Gilles m'a prévenue que « monsieur le maire » souhaitait me parler. J'ai pris la communication, sans surprise. Son ton était ferme, courtois.

— Chère amie, j'espère que vous aurez été rassurée par notre conversation. Mais ce n'est pas, vous vous en doutez, l'objet de mon appel. Puis-je vous inviter à une grande fête, à laquelle je suis moi-même convié, la semaine prochaine ? Ce sera, je crois, une fête, comment dire ?... à caractère très privé, malgré le grand nombre d'invités... Tous triés sur le volet, cela va de soi... Votre beauté honorerait nos hôtes autant que moi-même... Et ne déparerait pas avec la splendeur des lieux... Je me suis

permis de vous faire envoyer un carton d'invitation. Venez, je vous en prie... Vous admettez comme moi que nous avons tout intérêt à nous connaître mieux... Ce sera l'occasion... À très bientôt, chère amie...

Janvier finissait. Une petite neige dure tombait derrière la vitre. J'ai ouvert le journal – je n'avais pas encore eu le temps de le regarder.

Lone a doublé en cinq ans le nombre de ses mineurs envoyés en prison, parfois dès l'âge de douze ans et dans des conditions « effroyables », selon plusieurs associations. Ce bilan est le résultat d'une politique incitant les tribunaux à alourdir les peines de mineurs et à livrer publiquement leurs noms, jusqu'ici protégés, pour qu'ils ressentent le poids de la honte.

La nuit dernière, quatre membres d'une unité d'élite chargée de la lutte contre la criminalité urbaine recherchaient un serial killer qui a déjà fait douze victimes, des jeunes femmes qu'on a retrouvées mutilées de leurs parties génitales et de leurs seins. Pris en chasse par les quatre policiers, Ahmed Diallo, 22 ans et dont le signalement ne correspondait en rien à celui du suspect, s'est retrouvé avec 19 balles dans le corps.

Viktor Kalachnikov, marié, père de deux enfants – dont l'un est marchand d'armes –, fils de Michael, inventeur du célèbre fusil d'assaut, faisait présenter jeudi dernier au Salon de l'armement, par des hôtes blondes très déshabillées, le pistolet-mitrailleur Bizon-2, son modèle le plus récent.

Gilles est entré dans le bureau. Il sait que je me suis désintéressée de lui sexuellement, il n'attend plus rien, mais une sorte de fidélité le pousse à venir me voir chaque jour avant de quitter le travail. Je soupire et lui demande :

— Est-ce que tu es déjà allé à une partouze ?

— Non.

— Moi non plus. Est-ce que ça te plairait ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Je crois bien que le maire vient de m'inviter à une partouze. Tu crois que je dois y aller ? Il dit qu'il y aura beaucoup de monde...

— ...

— Sois gentil, branle-toi pour moi, tu veux bien ? Juste pour me détendre... J'ai eu une journée si difficile...

Il s'approche de ma table de travail, ouvre sa braguette, dégage ses parties et son membre, le prend dans sa main, commence le va-et-vient. J'ouvre mon chemisier et pose mes seins sur la table, non loin de son sexe, pour l'encourager. Les yeux fixés sur ma poitrine, il se masturbe avec de plus en plus de conviction. Mon ventre se tord, mon souffle raccourcit.

Exposée : une bite, le plus bel objet du monde ! Pouvoir les découper sur les hommes, avec les couilles... les collectionner... en avoir toujours plusieurs sur soi, dans les poches de son manteau, dans le sac à main... le soutien-gorge... la culotte... les tiroirs du bureau, entre les dossiers... branlables et prêtes à fourrer à merci...

Celle de Gilles est raide à mourir, maintenant. Il ouvre la bouche comme un poisson hors de l'eau... et gicle, à trois reprises. Tout mon bas-ventre, auquel je n'ai pas même porté la main, explose de plaisir, mes seins tressautent doucement contre la table. Je me lève pour lécher consciencieusement le sperme sur le bois, puis sur ses doigts, puis sur son gland.

Il semble épuisé, mais il m'a donné faim. Je ne résiste pas à l'envie de le sucer. Longuement, puisqu'il le faut. Je bois tout et puis j'essaie de recommencer encore une fois, mais il me supplie d'abandonner.

J'appelle Giovanni, pour lui dire de venir me chercher au plus vite. Je vais lui faire, et lui prendre, tout ce que je peux. La faim rallume ma passion déjà déclinante pour lui.

Seulement je sais que cela ne pourra pas durer. Il va me falloir autre chose. Mais quoi ? Qui ?

Je suis affamée.

À la lumière des phares du taxi, j'ai vu Sammaël dans une vieille rue souterraine de Lone – la dernière, elle va être détruite. Sur les murs noirs remplis de tags il peignait de grandes formes blanches, ailées.

Il s'est retourné au moment où la voiture passait, m'a transpercée de son regard.

En rentrant chez moi, après ma nuit avec Giovanni, j'ai entendu la voix, dans la rue. J'ai peur. Mon corps jour après jour se révolte contre la chirurgie qu'il a subie. Je boite, mes muscles sont raides, ma peau est froide, les traits de mon visage de plus en plus tirés, étranges, étrangers à moi-même. J'ai peur de ce corps qui m'est étranger, et de ce qu'il va me demander.

Depuis mon retour de la clinique on me regarde différemment, au Museum. Au début j'étais trop préoccupée par moi-même, mon propre changement, pour me soucier du sentiment des autres. De toute façon, même *avant*, je n'avais pas que des amis. Une femme à la direction d'une telle institution, c'était inédit. Dans un milieu encore machiste – comme le reste de la société – ça ne pouvait pas plaire à tout le monde.

Certains se seraient bien vus à ma place. Mais *avant*, j'étais relativement discrète, et je faisais de mon mieux pour faire oublier mon sexe. Certes, j'étais divorcée et j'entretenais une liaison avec l'un de mes étudiants, mais sauf à être vraiment puritain, il n'y avait tout de même pas là de quoi fouetter un chat.

Alors qu'aujourd'hui je suis très bandante, et très étrange. On ne me le pardonnera pas. Les rumeurs courent. Même si personne n'a pu assister à la fellation quotidienne que pendant des semaines j'ai accordée à Gilles, cette dépendance réciproque s'est inscrite dans nos chairs. Nos gestes, nos attitudes, nos regards se sont mis à trahir quelque chose de profondément sexuel. L'un près de l'autre, nous devions avoir l'air de deux écorchés, deux morceaux de chair avides de se ressouder, comme deux lèvres d'une même bouche. En présence l'un de l'autre, nous n'étions plus que deux sexes humides et géants. Nos corps, nos yeux étaient imbibés d'un désir lancinant. Le parfum de l'orgasme imprégnait mon bureau, et nul ne pouvait ne pas le remarquer.

Évidemment mon corps continue à trahir ma sexualité. Peut-être un ou plusieurs des hommes que j'ai sucés dans la rue, la nuit, m'ont-ils reconnue. Et répétant leur aventure, donné naissance à la rumeur. Ou bien tout simplement le désir qu'ils ont tous de moi les rend-il suffisamment enragés pour colporter les pires insultes à mon égard. J. R. lui-même, que je connais très peu, ne m'a-t-il pas sans vergogne invitée à sa fête *très privée* ? Pour

tous, je suis devenue la Salope intégrale. Les plus intelligents en sourient. Les autres veulent ma peau – une vraie cabale.

Des flics sont encore venus m'interroger à propos de la disparition de Rudolf. Je leur ai répété qu'il n'était pas venu à notre dernier rendez-vous, que je ne m'en étais pas inquiétée alors, et que je ne savais rien de plus.

Ils m'ont dit que le dossier allait être transmis à la juge Vénus Génie. Celle-là même qui poursuit J. R., dans des affaires de financements occultes, trafic d'influence, fraude électorale, abus de biens sociaux et autres activités politiques... Malgré toutes ces casseroles, personne n'ose demander franchement sa démission, de peur de pousser au pouvoir les mouvements fascistes.

Plus le temps passe, plus il me semble difficile de libérer Rudolf et Viola. Je n'avais pas pensé les garder aussi longtemps. À vrai dire, je n'avais rien prévu du tout. Mais je me suis en quelque sorte enfermée en même temps qu'eux. Je ne vois pas d'issue.

Parfois je passe plusieurs jours sans aller les voir, tant j'ai envie de les oublier. Mais souvent à l'aube, en rentrant, je reste de longs moments à les observer.

Ils se montrent toujours extrêmement tendres et attentionnés l'un envers l'autre. Je crois que les provisions commencent à s'épuiser, ils ont maigri. Ou peut-être ont-ils perdu l'appétit. Ils sont devenus très pâles, aussi – eux qui veillaient à être éternellement bronzés. La chambre est sans fenêtre, ils ne voient jamais le jour. Chaque matin je me dis qu'il va falloir que je les libère, avant que leur santé ne se dégrade trop. Ils m'aideraient à prendre une décision en se révoltant un peu, mais tout ce qu'ils trouvent de mieux à faire est de baiser sous mes yeux.

Ils vivent nus depuis longtemps, ayant renoncé à porter leurs vêtements sales et à les laver. Quand j'arrive, ils sont toujours endormis sous cette lumière rouge qui rend leur corps si étrange, si charnel, comme s'ils étaient eux-mêmes à l'intérieur d'un corps. On dirait qu'ils dorment encore lorsqu'ils commencent à se rapprocher l'un de l'autre. Ils font l'amour de plus en plus lentement. Leurs soupirs et leurs gémissements s'étirent en longueur, aussi. Ils ont l'air de ramper l'un sur l'autre. On dirait des escargots, des larves.

Ils se lèchent énormément, partout. Ils sont affaiblis mais toute leur raison de vivre semble s'être résumée à ça, au plaisir qu'ils se donnent. Même avec moi, je n'ai jamais vu Viola se laisser emporter par de tels orgasmes, aussi prolongés et aussi fréquents. Parfois elle en perd connaissance et Rudolf, tout en restant fiché en elle, la gifle doucement pour la faire revenir à elle.

Je les envie presque.

Je croyais mettre à nu leurs mensonges, faire éclater la fausseté de leur relation, en les enfermant seul à seule. Leurs masques sont tombés, en effet. Mais comme si l'homme et la femme, hors de tout contexte social, n'avaient d'autre choix que de s'aimer, ils ont fait de leur prison une chambre d'amour total. Aurai-je le cœur de les en chasser ?

J'en viens à croire que, si j'avais enfermé ensemble deux parfaits inconnus, ils auraient fini par s'aimer tout autant. Isolée sur une île déserte, j'aimerais sans doute l'homme qui s'y trouve, quel qu'il soit.

C'est pourquoi j'aime à peu près tous les hommes. Parce que je vois nos solitudes et la nécessité de nous unir pour nous sauver.

Mouloud dans la neige scintillante

Rudolf et Viola, qui plus que quiconque vivaient en perpétuelle représentation, s'offrent encore le plaisir de se donner en spectacle pour moi. Mais sont-ils vraiment conscients de ma présence ? Je crains qu'ils ne m'aient oubliée, et que par un mouvement d'humeur, à cause de ça, je ne finisse par leur ouvrir la porte, en guise de vengeance. N'est-ce pas ainsi que se conduisit Dieu envers les premiers humains ?

Ils rampent l'un sur l'autre et se chevauchent, et j'ai un plaisir intense à les regarder. C'est le mystère même de la vie. Mon Dieu, serai-je jamais lasse du spectacle des sexes ? Serai-je jamais lasse de jouir ? Plus je m'épuise en fureur sexuelle, plus il semble que le puits de mon corps soit sans fond. C'est comme une rage, une colère qui ne s'apaiserait jamais. Que m'a-t-on fait pour me mettre dans une telle colère ?

Ils rampent l'un sur l'autre et l'on dirait deux vers de terre sans queue ni tête, deux blocs de glaise qui sous quelque influence extérieure se collent et se décolent avec des bruits de succion. Il se plante en elle et la laboure, changeant régulièrement d'orifice comme s'il était vital de s'occuper de chacun d'eux. Allongés côte à côte, ils gardent si longtemps leurs bouches ventousées à leurs parties génitales qu'ils finissent par sembler s'endormir dans cette position. L'un à l'autre, ils s'enfoncent la langue et les doigts dans tous les trous. On dirait que leur seul but dans la vie est de s'entre-pénétrer de toutes les façons et par tous les moyens possibles.

Parfois avec Giovanni j'essaie de m'inspirer de leurs amours de magma en fusion. J'aimerais que nous soyons l'un contre l'autre comme un gant sur la main. J'aimerais être un gant sur son corps tout entier, moulée au plus près et simultanément sur toutes les parties de son corps, l'épousant dans le moindre repli. Et j'aimerais que de la même façon il soit un gant sur mon

corps, serré de toute son âme sur mes formes comme ses mains qui enserrèrent mes seins. Mais nous sommes rapidement trop excités pour ça. Nos parties génitales nous attirent irrémédiablement, et nous n'en avons pratiquement plus que pour elles. Putain, j'en raffole tant que je voudrais les lui bouffer ! Par toutes mes bouches, je voudrais la lui bouffer !

Elle marche dans les rues et, frôlant les hommes qu'elle croise, leur souffle au passage : « Viens, mon ange, je vais te la bouffer. » La plupart s'arrêtent, interdits, se retournant pour la regarder continuer son chemin. Elle sent leurs yeux sur son dos bien droit, sur ses fesses qui ondulent, sur ses jambes haut perchées, et les petits plis que font ses bas très fins aux chevilles. Ils n'osent rien faire, ils se contenteront d'y repenser fébrilement à la maison, tout seuls enfermés dans les toilettes, comme des adolescents. D'autres la suivent, plus ou moins longtemps avant de se décider à l'aborder, lui demander de répéter sa promesse et de la tenir. Elle les entraîne dans un hall d'immeuble, les sous-sols d'un bar ou quelque autre recoin sombre, les fait se déculotter, saisit leurs parties génitales et les tord violemment. Elle s'en va tandis qu'ils hurlent, ignorant qu'elle vient de leur épargner une castration par morsure.

Comme toujours après que la voix m'a sortie du lit, je vais dans la cuisine, et j'écris :

Chaque homme est pour moi le seul homme au monde. Chacun me fait jouir comme la seule femme au monde, et je m'applique à tirer de chacun des jets de sperme uniques au monde.

Si j'étais moins goulue, je conserverais le sperme de mes amants pour m'y baigner.

Le sperme est doux, tiède, odorant, long en bouche, délicatement parfumé aux épices corporelles chaque fois différentes. Plus ou moins liquide, plus ou moins nacré ou transparent, plus ou moins visqueux, pouvant former sous les doigts de tendres grumeaux.

Le sperme peut porter la vie et peut porter la mort, comme le sang. À cause du sida, j'ai trop longtemps été privée de sperme.

Des créationnistes m'attaquent, moi et mon institution, dans la revue *Science et conscience*, m'accusant de bafouer « l'histoire de la création divine telle qu'elle est enseignée dans la Bible ». *Old same story...* Ces deux scientifiques déploient tout leur fatras habituel de contre-vérités et d'arguments spécieux pour démontrer le scandale de la « science officielle » et rétablir une vision de l'univers – qu'ils appellent la « Création » – conforme à celle des textes religieux.

À coup sûr il y aura encore des petites têtes d'autruche ravies de pouvoir se fourrer dans ce trou d'obscurantisme. Mais à qui profite le mensonge ? Pourquoi sommes-nous toujours attirés vers les ténèbres de l'ignorance et de l'irresponsabilité comme vers la boue dont nous n'aurions jamais dû sortir ?

Je suis celle qui veut voir. Mon sexe est ma lampe, que je porte au front de mon cerveau comme le témoin de ma lucidité.

Ce matin on a retrouvé Mouloud mort de froid dans le parc de la Joie.

Enfermée à clé dans mon bureau, je tiens mes yeux fermés dans mes mains. Ils me font toujours aussi mal, bien que je me sois méthodiquement, longuement et fortement tapé la tête contre le mur, pour en chasser la douleur.

J'irai à la fête de J. R.

Si mes orbites sont toujours à leur place.

Et j'aimerais autant qu'elles n'y soient plus.

Je suis plantée dans le trottoir jusqu'aux côtes pour arrêter le temps. Mais le temps passe sans me voir.

Il y a quelque part une page dans un livre où est indiqué l'échange. Mais je n'ai rien à échanger.

Les corbeaux rôdent autour de moi et becquettent ma chair entre mes côtes. Mouloud erre dans la neige scintillante mais sans me voir.

Ils auront à se détruire jusqu'au dernier, s'ils veulent s'oublier.

Ces salauds d'hommes avec leurs couilles dans le crâne.

Ces salopes de femmes qui engendrent pour blesser. Poignarder l'âme des enfants.

Ils s'y prennent à deux, le père et la mère. Et puis tous les adultes s'y mettent, à la grande curée. On ouvre le corps des petits, et on leur bouffe les organes : maintenant, allez et tuez, vous aussi ! Allez et répandez la mort comme vos parents vous l'ont donnée.

Je ne veux pas de ce monde. JE-LE-REFUSE ! Les mots m'enchaînent et m'empêchent de briser mes chaînes. Sans mots je serais morte. Sans mots je serais vive, parce que la mort n'existerait pas. La mort violente, surtout.

Voilà encore le mal qui creuse dans mon ventre. Deux enfants partent dans la neige. La nuit tombe sur la forêt, je meurs de solitude.

Mon ventre se creuse et je rêve de vomir jusqu'à vider mon corps de tout ce qui l'emplit. Les nourritures, les larmes, les chairs sanguinolentes. Gorge nouée, membres douloureux, je voudrais me vomir de moi jusqu'à ce que mes bras tombent de mon corps, mes bras en peine d'embrasser.

Deux enfants s'éloignent dans la neige. La brume tombe avec la nuit. Ils sont si petits entre les arbres ! Je voudrais être la neige sous leurs pas.

Je vis ma vie, et puis le rêve de celle qui vit en moi et me dévore. Et m'arrache à l'amour. C'est Lilith le serpent, dressé dans ma gorge et qui me fait vomir.

Je vacille et je boite, en m'accrochant à la rampe de plus en plus fragile du quotidien pour ne pas sombrer tout entière dans son rêve. La ville est une structure métallique vertigineuse d'où je risque à tout moment de tomber.

Qu'est-ce que *je*, sinon la vie ? Il n'y a plus de *je*, dans la mort. Il y a d'étranges *je* dans mon corps. Il faut que je vomisse encore et encore de l'encre pour chasser de mon sang certains *je* qui me donnent la nausée.

Je n'ai pas toujours envie de voir ce que tes yeux voient, Lilith. Et j'ai mal aux jambes, à force de t'emporter.

La ville est pleine de crimes, et je saigne.

Arrêtons le massacre ! Lilith, que signifie le pieu planté dans le bassin de l'homme enterré avec toi ? Et le crâne défoncé de l'autre ? Quand avons-nous commencé la tuerie ?

En sortant du Museum, j'ai eu envie de marcher un peu. Giovanni m'attendait mais je n'étais pas pressée de le rejoindre. Quelque chose me serrait la gorge, il fallait que je la dénoue. La nuit était froide et claire. La

brume s'était levée, et peut-être y avait-il là-haut derrière une tour une grosse lune.

J'ai commencé à traverser la ville en direction du Hell's Kitchen. Il me faudrait une bonne heure pour l'atteindre, à pied. Je voulais ne penser à rien mais plusieurs fois je dus me retourner, persuadée d'être suivie par une petite silhouette sombre. C'était Mouloud, j'en étais sûre. Mais dès que je m'apprêtais à lui prendre la main, à la fois angoissée et heureuse de l'avoir retrouvé, il disparaissait.

J'aurais dû m'obstiner à ne plus y croire, mais il revenait avec une telle insistance, et chaque fois de façon si fugitive et si saisissante que je ne pouvais qu'être chaque fois emportée par l'émotion et une impression de vérité tenace, que même ses disparitions systématiques ne parvenaient pas à dissiper.

Essayant de me changer les idées, je consultai machinalement les petites annonces sauvages accrochées aux poteaux des réverbères et des feux rouges. Parmi les habituelles offres de services divers, je remarquai un peu partout d'étranges avertissements, du style : ATTENTION À LA SALOPE QUI TUE AVEC SA BOUCHE ! Ou bien : LA PUTE SUCEUSE RÔDE ET TUE. Je me souvins du visage extasié des hommes que j'avais fait jouir. Était-ce là le scandale ? Le visage de l'extase est par trop grimaçant.

Je laissai l'ombre de Mouloud me suivre, sans me retourner, pour ne pas l'obliger à disparaître.

Il y a cette forêt sombre qui ne me quitte pas. Peut-être la grande forêt qui s'éleva à la place de Lone, pendant des centaines de milliers d'années.

Je transporte toute l'histoire humaine et préhumaine dans mes gènes, et je suis comme l'accidenté, le traumatisé qui cherche à rouvrir les portes scellées de sa mémoire. En tout être vivant sur cette terre je peux me reconnaître. Comment pouvons-nous oublier, humains, de nous reconnaître les uns dans les autres ? Comment pouvons-nous laisser souffrir sous l'œil des caméras, et sous nos propres yeux, ceux qui sont nos semblables ? Quel aveuglement nous emporte ?

Toute vie en ce monde est plongée dans les ténèbres. Et celui qui veut se faire voyant, cet aveugle parmi les autres qu'on appelle être humain, celui-là, ouvrant les yeux, ne voit que folie. Folie, malheur et jouissance.

J'ai voulu prendre et donner du plaisir, c'est pourquoi ils se liguent contre moi. Trois anges viendront te chercher pour t'emmener hors du monde des humains.

Si lourde que tu sois parfois, reste en moi, Lilith. Je ne les laisserai pas t'assassiner.

Ce soir Lone me donne des haut-le-cœur.

Qui a créé le déchet humain, sinon une société humaine ?

Ce soir j'ai la haine de Lone.

OceanofPDF.com

La fête

En sortant de chez moi pour me rendre à la fête, j'ai revu Sammaël. Immobile debout sur le trottoir de l'autre côté de la rue, comme s'il m'attendait. Nous nous sommes longuement regardés l'un l'autre, avec des yeux à se manger le visage. C'est un ange. J'ai absorbé sa lumière, et il est parti.

L'Homme est mort. Si nous voulons, avant de plonger dans la noire fournaise du futur, savoir qui nous sommes, étudions les caractères humains de ce Singe nommé homme.

Je ne crois pas en l'Homme, je crois en l'humain, qui qualifie à la fois l'animal que nous sommes et celui que nous estimerions digne d'être. Contrairement à ce qui est toujours dit, ce n'est pas la bête que nous devons combattre en nous mais l'inhumain, c'est-à-dire tous les aspects négatifs de l'humain qui s'éloigne de l'animalité. Nul animal autre que l'humain n'a inventé le génocide, l'exclusion systématique et massive de ses semblables, l'exploitation de l'espèce par l'espèce. Savoir combattre notre ennemi en nous, c'est savoir le désigner. L'animal en nous n'est pas notre ennemi. Il est.

Notre corps, notre sexe, nos sens sont l'animal en nous. L'animal est notre essence. L'humain et l'inhumain, eux, participent de notre vision et de notre volonté.

Au bout de plus d'une heure de route, la voiture envoyée par J. R. m'a déposée au cœur de ce qui semblait être, dans la nuit, une campagne déserte. De part et d'autre d'un haut portail blindé, des murs élevés, hérissés de tessons de bouteille, s'enfonçaient dans les ténèbres. L'un des huissiers

m'accompagna le long d'une allée modestement éclairée jusqu'au manoir qui peu à peu apparaissait entre les arbres, toutes fenêtres éclairées.

Je retirai mon manteau de cuir. Moulée dans une longue robe en voile rouge qui laissait voir par transparence tous les détails de mon corps nu, je me sentais plus rayonnante que jamais, encore tout habitée par la lumière de l'ange de la rue. La jeune fille du vestiaire me contempla, interdite, et finit par prononcer :

— Vous avez de beaux cheveux.

J'en avais fait une longue tresse noire, qui me frôlait les fesses. On m'annonça, et les maîtres des lieux vinrent m'accueillir. Deux grands bourgeois d'une cinquantaine d'années – lui quelconque, elle belle. Eux aussi pâlirent en me voyant et restèrent un instant muets. Puis leur éducation reprit rapidement le dessus, et tout en me tenant des discours que je n'écoutais pas, ils me firent pénétrer dans un vaste salon maintenu dans une semi-obscurité par différentes sources d'éclairage savamment calculées pour nimber les nombreux divans et profonds tapis.

Sans me présenter à personne, ils m'accompagnèrent entre les petits groupes d'hommes et de femmes en tenue de soirée qui buvaient du champagne dans un murmure de conversations chuchotées. Sur mon passage tous s'arrêtaient un instant de parler et de boire. J'avais, parfaitement sûre, altière. Je ne boitais plus, me sachant extraordinairement belle et rayonnante.

Dès qu'il m'aperçut, du fond de la pièce, J. R. vint à ma rencontre. Pour la première fois je le voyais intimidé. Pâle et défait, il me salua d'un baisemain.

Sans doute n'attendait-on plus que moi, car les portes du salon se refermèrent, et une légère tension, nettement perceptible, s'empara des corps. Dans les lueurs chaudes et discrètes qui préservaient l'atmosphère très intime de l'immense salon, on distinguait beaucoup de très belles femmes et quelques jeunes et jolis garçons, probablement invités pour leur seul physique, qui égayait un peu le tout-venant d'un ramassis de riches en mal d'émotions. L'argent se lisait sur leurs visages comme la misère se lit sur d'autres.

— Il y avait un enfant errant dans ma rue, dis-je à voix haute à J. R. (Ce qui fit son effet, car personne ne parlait qu'à voix basse.) Il est mort de froid.

J. R. me tendit une coupe de champagne, sans répondre. Puis, brusquement inspiré, il dit, levant sa propre coupe :

— À votre petit errant !

Je ne bus pas.

— Trouvez-vous naturel de laisser mourir de froid des gens qui vivent parmi nous ? repris je.

— En tant que maire de Lone, je peux vous dire qu'on a déjà fait beaucoup pour eux, dit J. R., ne cachant pas son profond agacement. Le SUE, Service Urgence Errants, fonctionne tout l'hiver. On ne peut pas faire plus, vous le savez comme moi.

— Je ne sais rien, sinon qu'ils n'ont pas de toit, qu'ils sont exclus de notre bien-être, qu'on les laisse mourir dans la misère, et que c'est inhumain.

— Mais, ma chère, s'exclama-t-il en riant, une société sans misère, ça n'existe pas ! Vous voudriez retrouver le paradis perdu ! Vous devriez sortir un peu plus souvent de vos grottes préhistoriques et fréquenter davantage les salons civilisés, comme celui-ci... Croyez que tout le monde en serait ravi...

Des rires polis et des applaudissements feutrés saluèrent sa réplique et mirent fin à notre discussion. Je posai mon verre, m'approchai de J. R. et l'embrassai longuement sur la bouche. Plaquée contre lui, je le sentis rapidement bander.

Ce fut comme le signal du départ. Hommes et femmes se rapprochèrent, par couples ou par trios. Les vêtements commencèrent à tomber, tandis que partout on s'affalait sur les divans. Depuis le début, la maison était plongée dans un tel silence qu'on entendait maintenant tous les souffles, soupirs, gémissements et bruits de langues qui envahissaient le salon d'un bout à l'autre et se répercutaient de corps en corps. Je continuais à embrasser J. R., tout en lui massant la bite et les couilles à travers le pantalon.

Quand je le poussai sur un divan, à côté d'un autre couple déjà très déshabillé, et descendis son pantalon sur ses chevilles, il était déjà extrêmement raide, prêt à éjaculer.

Enivrée par l'odeur du sperme qui montait, je le pompai ardemment. En quelques secondes, il gicla au fond de ma gorge en râlant, comme sous le coup d'un effort violent. Puis il se mit à rire, comme beaucoup le font après un orgasme particulièrement satisfaisant.

Quand il voulut se retirer de ma bouche, je l'en empêchai fermement. D'abord surpris, il décida finalement de se laisser faire, et s'étendit pour cela un peu plus confortablement sur le divan. Son visage se retrouva juste sous le torse de la femme qui maintenant se faisait prendre à côté de nous, à genoux sur le bord du canapé, et appuyée des deux mains au dossier. En soutien-gorge, bas et porte-jarretelles, elle enfouissait sa tête dans un coussin tandis que son partenaire, mince et âgé, debout derrière elle, allait et venait entre ses chairs déjà molles mais agrémentées de soie luxueuse.

Sans doute la proximité de cette lourde poitrine pendant au-dessus de son visage contribua-t-elle à rendre à J. R. quelque vigueur. Soudain il leva les bras, sortit les seins du soutien-gorge et garda dans ses mains tendues ces deux grosses masses ballottantes. Sa bite déjà gonflée se raidit dans ma bouche, moins que la première fois mais encore honorablement, et je la suçai de plus belle.

Au bout d'un moment, le couple qui officiait à nos côtés se défit. L'homme n'avait pas encore joui. La femme le fit agenouiller au niveau du visage de J. R... se plaça derrière lui et, prenant sa queue en main, se mit à le branler vigoureusement, en l'amenant à approcher de plus en plus son gland des lèvres de J. R., qui haletait en marmonnant des grossièretés. Enfin le vieil homme gicla sur le menton, la bouche et le costume du maire, qui aussitôt jouit à nouveau dans ma bouche.

Le couple se sépara et s'éloigna, en quête de nouvelles aventures. J. R., épuisé et souillé, gisait sur le divan, les yeux fermés. Sans bouger, je gardai sa petite chose au chaud dans ma bouche.

Il allait s'endormir quand je recommençai à la sucer. Il tenta de se relever et de me chasser, d'abord gentiment, puis fermement. Mais je ne le lâchai pas. Aussitôt qu'il faisait mine de vouloir protester, je laissai mes dents s'enfoncer doucement mais sans équivoque dans sa bite molle – et ma main qui enserrait ses couilles n'était pas moins menaçante. Il se laissa retomber sur le divan et s'abandonna, en me traitant de sacrée putain de salope.

J'y mis alors toute mon énergie, tout mon instinct. De la bouche pompant, du bout de la langue agaçant le gland, d'une main enserrant la base de la bite pour faciliter la congestion, de l'autre griffant les couilles, puis pénétrant le cul pour le masser de l'intérieur. Je l'entendais maintenant gémir et haleter comme une jeune fille qu'on lèche et qu'on tourmente. Il

finit par cracher sur mon palais un jus liquide et peu abondant, qui s'écoula aussi lentement que son orgasme.

Il ne réagit même plus quand je continuai à le sucer, avec une fureur décuplée. Avant que son membre n'eût le temps de ramollir, je l'aspirai à grands coups, de toutes mes forces. Je ne m'étais jamais sentie aussi lumineuse, aussi puissante. En quelques minutes, un liquide jaillit de nouveau dans ma bouche, d'abord doucement, puis à flots continus. À grandes goulées je bus son sang, à n'en plus finir, jusqu'à la dernière goutte.

Ivre de joie, je me relevai et lui fermai les yeux. Il était plus blanc que blanc, pâle et tiré comme le sperme séché sur son visage. Je léchai mes lèvres pour en effacer toute trace de sang, et me retournai vers les autres.

Partout sur les tapis et les divans on baisait, à deux, à trois, à plusieurs, entre hommes et femmes, entre hommes, entre femmes. Une odeur de rut et de mouillures imprégnait le salon où l'on n'entendait que plaintes, geignements, mots orduriers, ahanements et cris. Les hommes étaient presque tous nus, les femmes pour la plupart avaient gardé leurs chaussures, leurs bijoux, et d'affriolants dessous.

En me promenant au milieu des groupes, je vis que quelques hommes cependant portaient des accessoires en cuir, des slips fendus ou même des dessous féminins. Beaucoup me faisaient signe de me joindre à eux, mais je pris le temps pour choisir ma prochaine victime. Il fallait que nous fussions seule à seul, et que mon partenaire ne fût pas trop jeune. Je craignais qu'un jeune, pourvu de réserves plus importantes, ne me retînt trop longtemps avec son sperme avant de me donner son sang. Et je préférais sacrifier un de ces vieux cons qui leur vie durant s'étaient enrichis sur le dos des autres.

Le sang de J. R. remplissait encore agréablement mon estomac et commençait à peser sur mon bas-ventre. Relevant ma robe sur mes hanches, j'écartai les jambes et, debout, me mis à pisser sur le tapis, près d'un amas informe de corps qui tentaient de prendre leur plaisir les uns avec les autres, ce qui par cause de surencombrement donnait en fait lieu à beaucoup de branlettes. Dans cette confuse assemblée, où se donnait en spectacle un nombre assez écœurant de culs relâchés ou boutonneux, je distinguai Jim Pig, le roi de l'informatique, multimilliardaire surpuissant et redouté pour avoir, par des pratiques déloyales, éliminé la concurrence et phagocyté tout

le marché. Ce grand échalas très moyennement pourvu s'intéressait mollement à l'action, mais mon jet de pisse attira son attention. Je me sentis très excitée d'avoir repéré une pareille proie. Son corps dégingandé devait contenir une belle quantité de sang. Laissant ma robe relevée sur mes hanches, je m'éloignai du groupe.

Je savais qu'il ne m'avait pas quittée des yeux. Je me retournai et, d'un regard, l'invitai à me suivre. Au fond de la pièce, des tentures fermaient l'entrée d'un petit boudoir attenant au salon. J'écartai un rideau : il était vide. Personne ici ne recherchant l'intimité, nul n'avait pensé à l'investir. Engagée dans l'embrasement, j'attendis mon homme, qui me rejoignait, les bras ballants, mi-intrigué, mi-inquiet. Nous pénétrâmes ensemble derrière les tentures.

Comme il ne semblait pas très dégourdi, je le pris en charge. Je voyais très bien ce qui lui plairait. Je le fis coucher par terre et, m'accroupissant au-dessus de son visage, pissai sur lui. Il se mit à pousser des « oh, oh ! » émerveillés comme un enfant devant un sapin de Noël, et sa bite palpita et gonfla. Sans plus de cérémonie je me couchai sur lui et, tout en me frottant sur sa langue et son nez, le suçai. Très rapidement il m'envoya une grosse quantité de sperme au fond de la gorge. Redoublant aussitôt d'ardeur je sentis sous mes efforts céder l'artère pénienne. Il me fallut un temps infini pour le vider de tout son sang, moins parfumé que celui du maire, lequel était vraisemblablement habitué à une meilleure chère. Et tout en le buvant je continuai à me frotter sur son visage sans réaction, qui tout aussi bien que vivant me procurait orgasme sur orgasme.

Comme nous étions tranquilles, je mis un peu de temps à le quitter. Je lui fermai la bouche et les yeux, car il avait l'air beaucoup plus idiot que de son vivant. Son sexe était bien endommagé, le pauvre. Je croisai ses mains dessus, pour dissimuler les dégâts. Puis, toute debout, je pissai encore une fois sur lui, pensant lui faire un dernier plaisir, au cas où son âme flotterait au-dessus de son corps et pourrait assister à la scène. Jim Pig avait toujours été tellement gourmand ! N'avait-il pas bouffé tout le monde ? J'étais sûre qu'il pouvait très bien comprendre ma gloutonnerie.

J'avais parfaitement joui, et je décidai de partir. Je me faufilai parmi les corps sans répondre à aucune invite, rejoignis le vestiaire et récupérai mon manteau. Je sortis sans le mettre, car tout le sang que j'avais avalé m'avait considérablement réchauffée. Arrivée près du portail, je m'arrêtai pour

pisser encore. En se libérant, le liquide qui pesait sur ma vessie propageait un long et profond plaisir dans mon bas-ventre. Accroupie jambes écartées, je laissai l'air froid de la nuit caresser mes chaudes parties intimes.

J'étais en train de me relever quand j'entendis arriver une voiture. Le portail s'ouvrit sur une silhouette sombre. L'homme indiqua à l'huissier qu'il connaissait les lieux et n'avait pas besoin d'être accompagné. Puis il marcha sur moi. Intriguée, j'allai à sa rencontre. Enveloppé dans un manteau noir, il était grand et athlétique. Son visage était dissimulé par une épaisse barbe et un chapeau enfoncé bas sur son front. Il s'arrêta en me voyant, nue et lumineuse sous ma robe rouge. Il hésita un moment, puis me salua d'un petit mouvement de tête et continua son chemin.

Je décelais en lui quelque chose d'anormal qui excitait ma curiosité. Pourquoi arrivait-il si tard, et pourquoi se montrait-il si discret ? En deux pas je le rejoignis et lui proposai de l'accompagner jusqu'à l'entrée. Encore une fois il hésita, puis je vis son regard descendre le long de mon corps et revenir, chaviré, vers mon visage. Le scrutant dans la pénombre, je ressentais une étrange impression de familiarité. D'un ton faussement précieux, il m'adressa un compliment ordinaire. Une soudaine envie de sang me monta jusqu'aux dents. Je voulus l'entraîner sur la pelouse, mais il s'y refusa.

— Je veux vous voir avec un autre, dit-il. Je suis venu seulement pour voir.

Il finit par accepter de me voir d'abord seule. Puisqu'il aimait regarder, je me branlerais pour lui. Je relevai ma robe, m'assis par terre contre un arbre, sous la lumière d'un lampadaire, et, cuisses grandes ouvertes, commençai à me masturber de tout mon cœur, ne voulant surtout pas le laisser tiède. Au bout d'un moment, il se laissa tomber à genoux entre mes jambes. Sortit sa verge du pantalon et se mit à la travailler consciencieusement, sans se départir du sérieux et de la dignité qui le pénétraient tout entier, et sans doute lui suffisaient comme partenaires. Je ne voyais que le bout de ce bout de chair qui dépassait du manteau, et la perspective de le prendre bientôt dans ma bouche m'entraîna dans un orgasme irrésistible. Quand je revins à moi, il était en train de finir de se faire jouir, son sperme tombant lourdement dans l'herbe comme de jolies

gouttes de lune. Avant qu'il eût le temps de reprendre ses esprits, je me jetai sur sa bite et l'engloutis.

— Lâchez-moi, dit-il en essayant de me chasser.

Sa bite désenflait, et je m'appliquais à serrer suffisamment les dents pour ne pas risquer de la laisser s'échapper. Ma résistance le mit dans une rage folle. Il se débattait, préférant se laisser mordre plutôt que de me la prêter. Je ne voulais pas trop la lui abîmer, aussi commençai-je lentement mais fermement à lui tordre les couilles. Il finit par renoncer et, se laissant tomber par terre sur le dos, pleurnicha pendant que je le suçais qu'il n'était venu que pour voir.

Ce connard aurait eu en effet de quoi mater et se branler encore toute la nuit. Je dus lui prendre cinq rations de foutre en supportant ses protestations, ses grossièretés et ses injures, avant de parvenir à faire éclater l'artère pénienne. Sa bite était courte mais large, et je sentais avec un désir redoublé cette grosse veine contre ma langue, qui semblait me narguer. Quand de toutes mes forces je donnai l'assaut final, contrairement aux deux autres qui s'étaient laissé emporter, il se débattit horriblement. Dans la bagarre je lui arrachai sa barbe, qui était fausse. Je ne m'en rendis pas compte sur le coup mais j'en ris beaucoup, après. Quand tout fut fini, son visage enfin immobile, son postiche arraché et son chapeau tombé, je reconnus T. T., Thomas Tuvu, un ami de Rudolf, et le plus célèbre présentateur du journal télévisé.

Avant que j'eusse atteint le bout de l'allée, tout le sang absorbé remonta vers ma gorge et sortit par jets monstrueux de ma bouche ouverte, comme d'une gargouille par pluie diluvienne. Je me laissai emporter par le reflux, qui dura longtemps et resta indolore. Puis je rejoignis la voiture qui m'attendait. J'étais légère dans la nuit comme une baleine dans l'océan file, après avoir fini de souffler.

Le désert

OceanofPDF.com

Après l'orgie

On apprit dans les journaux télévisés du lendemain soir les morts *suspectes* du maire, de Jim Pig et de T. T., intervenues toutes trois au cours d'un *dîner* où ils avaient été conviés, aux confins de la zone 6, parmi de nombreux autres invités.

La nouvelle de l'assassinat simultané de trois personnages aussi importants fit l'effet d'une bombe. La propriété des Sand, où avait eu lieu le prétendu dîner, fut aussitôt cernée par la presse, survolée d'hélicoptères et hantée de paparazzi jusqu'au moment où elle fut énergiquement évacuée, mise sous séquestre, et nuit et jour étroitement surveillée par la police.

Les témoins, à savoir les soixante-trois autres invités des Sand, la police puis la juge Vénus Génie, également chargée de cette affaire, furent poursuivis et harcelés par les médias. Les autorités n'ayant pas dévoilé la cause des décès, dans l'attente d'un rapport d'autopsie qui n'arrivait jamais, les rumeurs s'amplifièrent, plongeant la ville dans une atmosphère de folie, comme si plus personne ne pouvait contrôler le réel, comme si le réel, usé à force d'avoir trop servi, avait soudainement déserté la ville, incapable de s'accrocher plus longtemps à ses murs, incapable de s'offrir plus longtemps aux regards fuyants d'une population qui ne l'aimait ni ne le désirait plus.

Cependant on n'avait plus de maire, et le visage de T. T. chaque soir à la télévision manquait, et chacun devant son ordinateur se sentait, sans Jim Pig, comme un prisonnier libéré qui n'aurait plus la force de s'en aller.

Très vite on sut que le soi-disant dîner était en fait une grande partouze, et les noms de célébrités présentes circulèrent de plus belle, auréolées de leur parfum de scandale. Les langues se délièrent et on apprit qu'avant l'arrivée sur les lieux de la police, qui après avoir pris des photos et effectué

des prélèvements s'était arrangée pour dissimuler toutes les traces du drame, aussi bien les domestiques que les invités avaient remarqué, en partant, une large flaque de sang près de l'entrée de la propriété, au milieu de l'allée. Le sang avait pénétré dans le sol et teinté le gravier sur un périmètre d'environ deux mètres – sans parler des éclaboussures, qui se lisaient sur les cailloux jusqu'à plusieurs mètres de distance.

Les hôtes de cette soirée qu'on n'appela plus bientôt que *l'orgie de la mort* ne s'étaient rendu compte de la mort de J. R. que le lendemain matin, en s'éveillant – alors que la plupart d'entre eux, ne s'étant pas endormis sur place, avaient quitté la maison aux premières lueurs de l'aube (et remarqué, sans réagir, cette inexplicable flaque de sang au milieu de l'allée).

Une heure au moins et quelques larmes s'écoulèrent entre le moment où l'on s'aperçut que J. R. ne dormait pas et celui où monsieur Sand appela la police. La situation était si délicate qu'il fallut tout ce temps aux quinze personnes présentes pour débattre de ce qu'il convenait de faire et, une fois qu'on eut décidé que le mieux était encore d'appeler la police, de ce qu'il conviendrait de dire. Après discussion, on essaya de rhabiller J. R., mais la rigidité du cadavre interdisait toute manœuvre en ce sens. On pouvait à peine poser les yeux sur lui tant il était pâle, *plus pâle qu'un mort*.

C'est la police qui, en fouillant la maison et le parc, trouva rapidement les deux autres corps. Celui de Jim Pig dans le boudoir, aussi nu et pâle que celui de J. R., mais affichant un air de contentement qui le faisait, pour la première fois de sa vie si l'on ose dire, ressembler à un idiot du village.

La dernière image de ce visage, qui fut diffusée plus tard dans la presse, contribua beaucoup au désarroi des habitants de Lone après ce triple meurtre : si Jim Pig lui-même, le milliardaire tout-puissant qu'on n'osait pas même envier, était mort si bêtement, et en affichant une telle tête d'imbécile heureux, quel pouvait bien être alors le sens de la vie ? N'y avait-il pas là de quoi remettre en question même la sacro-sainte devise de la cité : *In dol we trust* ?

Mais le comble de la confusion mentale des téléspectateurs fut atteint lorsqu'on apprit de source sûre que T. T., l'homme-tronc dont on avait trouvé le corps entier tout habillé, quoique déculotté, derrière un arbre, avait finalement immortalisé son visage crispé dans une expression de rage atroce, telle que jamais, au grand jamais, il n'en avait montré devant les caméras, et que, de plus, ses joues et son menton toujours parfaitement

rasés, que tant de femmes et même d'hommes avaient mille fois embrassés en rêve, portaient encore les traces d'une colle à postiche – postiche qui sur la photo volée qui fit aussi le tour des médias gisait ridiculement dans l'herbe, tout près du visage exsangue et aux traits horriblement tordus de l'anciennement beau T. T.

L'énigme la plus troublante cependant restait celle de leur mort. Les autorités s'obstinaient à refuser de donner les résultats des autopsies, prétextant toujours que des analyses complémentaires s'avéraient nécessaires. Chaque fois que le sujet revenait au journal télévisé (en premier titre tous les jours pendant cinq semaines), présenté par un remplaçant du regretté T. T., le reportage montrait des images de laborantins armés de tubes et d'éprouvettes remplis de sang et passant de frigos en congélateurs, et de congélos en microscopes, ceci dans le but d'illustrer le fait que lire dans le sang des décédés la cause de leur décès n'était décidément pas chose aisée, que les manip, quoique intenses et nombreuses, n'avaient pas encore rempli leur office, par suite de quoi le suspense demeurait entier jusqu'à la prochaine édition.

Pendant ce temps la presse se faisait l'écho, voire l'instigatrice, de rumeurs délirantes dans lesquelles *l'orgie de la mort* se trouvait servir de façade à tel ou tel démoniaque complot, ou bien n'était que la cérémonie mystique de quelque secte. Toute divagation, appréciation ou réaction sur l'affaire paraissait des plus pertinentes et des plus précieuses.

C'est pourquoi partout, sur tous supports et dans tous organes, on interrogeait voyantes et voyants, astrologues, marabouts, bouts de ficelle et selles de cheval, pronostiqueurs hippiques, grands boursicoteurs en direct de la Bourse, psychologues, catalogues, avocats et dircoms, ménagères de moins de cinquante ans, sportifs repentis du dopage, jeunes diplômés, philosophes en vogue, politiciens en prison, stars en herbe, chômeurs en colère et retraités en voyage organisé, artistes de variétés, chauffeurs de bus, musiciens de rue, marchands de canons, mineurs de quinze ans, fauteurs de troubles, médecins de nuit, gardiennes d'immeubles, maîtres de conférences, poseurs de bombes, actrices de porno, chiens d'aveugles et instituts de sondage, sans-logis, sans-papiers, sans-emploi et sans-souci, sans foi ni loi et dans le plus grand désordre, mal-nourris, malentendants et bien-pensants, petites frappes, forces de frappe et grands frappés, tarés,

métastasés, atterrés, déterrés, assermentés, hommes-troncs, poltrons, patrons, chefs d'entreprise, de file, de produit, irradiés, jeunes mariés, divorcés, rappeurs, rockers, dockers, dealers, alcooliques, catholiques, juifs, protestants, musulmans, scientologues, idéologues, freudiens, lacaniens, pompiers, cyclistes, prostituées, publicitaires, pions, espions, morpions et tartempions, qui tous avaient leur opinion sur la question.

Jusqu'au jour où la vérité éclata : le maire, Jim Pig et T. T. avaient été vidés de tout leur sang, et ceci au moyen d'une aspiration pratiquée sur leur membre viril.

Comme chacun des autres participants à la soirée, Lilith fut longuement et à plusieurs reprises interrogée par la juge Vénus Génie. Un matin elle reçut chez elle la visite de la police, venue, afin de pouvoir procéder à des analyses génétiques d'éventuelles traces de sang ou de sperme, perquisitionner les vêtements qu'elle avait portés lors de la soirée chez les Sand. Mais elle avait jeté la robe.

Ils vérifièrent sa garde-robe, emportèrent le manteau de cuir et les chaussures en serpent, et partirent. Aucun bruit n'était venu de la chambre du fond, et quelque chose d'inexplicable leur ôta l'envie de visiter tout l'appartement.

La photo de Lilith parut dans la presse, et de nombreuses lettres anonymes parvinrent au bureau de la juge, lettres par lesquelles maints jeunes et moins jeunes hommes dénonçaient cette femme impudique qui, une nuit, leur avait offert une fellation absolument gratuite et inoubliable, ce qui, le temps passant, et à bien et beaucoup y repenser, n'avait fait que leur paraître de plus en plus louche.

C'était la raison pour laquelle, tout en souhaitant, pour des motifs bien compréhensibles, garder l'anonymat, ils étaient soulagés de pouvoir aujourd'hui témoigner afin d'aider la justice dans sa quête du coupable, à laquelle chaque citoyen de Lone ne pouvait que vouloir participer.

Bien qu'aucune preuve ne pût être retenue contre elle, Lilith fut bientôt désignée dans les médias comme *la vampire*. La légende enfla, et l'on trouva partout des rescapés pour raconter comment ils avaient résisté à son épouvantable harcèlement sexuel, n'étant pas de ceux qui s'offrent à la première venue, si tentatrice soit-elle.

Les religieux de toutes confessions, les ligues de vertu et autres conservateurs trouvèrent évidemment là matière à appeler le peuple à descendre dans la rue pour dénoncer les *abus de liberté* et la *débauche démocratique* ambiante, fustiger la dépravation de la société, demander le renforcement de la censure, du maintien de l'ordre et de la sécurité publique, l'instauration d'un couvre-feu, le retour des femmes au foyer, l'interdiction de l'avortement, un recours plus fréquent à la peine de mort, une vigilance accrue aux frontières, la rafle et le renvoi organisé de tous les zonards ayant réussi à s'infiltrer illégalement dans Lone, la construction aux confins de la ville de camps d'hébergement obligatoire pour les errants, la libéralisation totale du port d'armes et la reconnaissance sans nuance du droit à l'autodéfense, l'augmentation des effectifs de police, le soutien public aux milices privées, l'édification d'établissements communautaires et obligatoires pour les mères célibataires et leurs enfants, ainsi que de prisons pour les délinquants mineurs, la centralisation du fichage informatique de chaque citoyen, l'élaboration d'un fichage génétique pour chaque ethnie ou communauté, la condamnation ferme par les autorités de tout art dégénéré et de tout esprit de subversion, sous quelque forme qu'il s'exprimât, le rappel à leur place des minorités arrogantes, bref toute une série de mesures propres à enrayer le crime et embellir la vie quotidienne des citoyens.

Des prédicateurs en tout genre s'emparèrent du thème de l'apocalypse, sur lequel ils brodèrent abondamment. On les voyait, les lisait et les entendait partout, sur Internet, sur les télévisions et les radios, dans les journaux et magazines, dans les rues et dans les squares, au parc de la Joie et même dans le Jardin où, juchés sur un escabeau, ils provoquaient par leurs hauts cris des attroupements inquiets.

D'autres, inspirés par *l'orgie de la mort*, versaient dans le satanisme – et l'on disait que les souterrains et les cimetières de la ville étaient le théâtre d'une recrudescence de messes noires.

Le délire morbide et sexuel qui depuis longtemps régnait à l'état larvaire sur Lone, l'enserrant dans un cocon étouffant, commençait dans le tumulte et la confusion à déployer ses ailes noir et rouge. Jusqu'au cœur des foyers la folie guettait, et les services d'urgence des hôpitaux devaient faire face à un afflux nouveau d'hommes dont la verge avait été tranchée ou endommagée par les dents de leur femme.

Après l'orgie Lilith était rentrée chez elle, où elle avait dormi tout le jour et toute la nuit suivante. Le lundi matin, avant de partir pour le Museum, elle apprit que son nom circulait dans les médias, parmi ceux d'autres participants à la fête fatale. Au souvenir de cette nuit, elle sentit son corps à nouveau envahi d'une joie sauvage. Et elle sut qu'elle s'était définitivement exilée de Lone, et que Lone à son tour allait s'exiler d'elle-même.

Ce qui s'était produit, ce qu'elle avait par sa bouche aidé à se produire, avait la logique d'un rêve, le rêve collectif des habitants de Lone – las de leurs politiciens, las de leurs capitalistes, las de leurs télévisions – et avides de sexe. Un rêve que tous en s'éveillant auraient aussitôt oublié, tous sauf elle. Lone avait rêvé Lilith et Lilith avait accompli son rêve, un rêve obsédant qui serait aussi désormais, elle le sentait, récurrent.

Maintenant qu'ils se sont servis de ma bouche, ils m'envoient au désert, pensa Lilith. Soit. Au désert je resterai : isolée le jour, toute à mon travail. Et solitaire la nuit, aussi. D'une redoutable solitude : celle de mon corps contraint de se satisfaire dans le secret de leurs rêves les plus inavoués.

D'abord un grand calme habita son corps. Depuis la fête son boitillement avait complètement disparu, et elle ne ressentait plus aucune douleur. Nul besoin d'homme, non plus. Elle était plus pleine qu'une femme enceinte, sans désir et sans peur. Assurée qu'en dormant elle trouverait chaque nuit une intense satisfaction. Et assurée que malgré ses gesticulations Lone ne ferait rien de sérieux contre elle – Lone avait encore trop besoin d'elle.

Lilith au milieu de la tourmente devenait chaque jour un peu plus l'emblème idéal de la femme à abattre. Les pouvoirs publics lui reprochant son obstination à défendre le Museum, sans parler de son refus de reconnaître que les trois squelettes préhistoriques trouvés dans la grotte étaient bien ceux d'êtres humains de *race blanche* – un critère d'antériorité qui eût pour beaucoup suffi à justifier l'actuelle suprématie de cette même *race* dans la cité –, le promoteur Vivat lui reprochant de faire obstacle à la construction de logements sur l'île, les vertueux lui reprochant sa débauche de femme divorcée et sans enfants, les féministes son culte du pénis, son rajeunissement et son allure de séductrice, les mystico-écologistes son

activité d'excavatrice et de profanatrice de tombes, les créationnistes d'avoir choisi le parti du singe contre celui du divin, les femmes sa beauté, les hommes sa beauté, les grégaires sa solitude, les citoyens *de souche* son origine d'immigrée, la haute société son extraction populaire et son indignité, les pauvres et les classes moyennes sa fréquentation de la haute société, les frustrés sa vitalité sexuelle, les inconnus sa célébrité, les célébrités sa célébrité imméritée, les médiocres sa supériorité intellectuelle et sa dignité, les enchaînés sa liberté.

En proie à toutes sortes de pressions puissantes, Lilith ne pouvait éviter de se laisser prendre parfois par la tourmente, l'envie de fuir prématurément. Sa vie se bornait maintenant à des allers-retours entre son appartement et le Museum. Elle ne voyait plus aucun homme, travaillait sans compter le jour – bien qu'elle eût dû renoncer à toute participation à des manifestations publiques, conférences et autres rencontres, pour lesquelles elle se faisait représenter. Chaque soir elle rentrait chez elle exténuée, tentée de tout abandonner. Mais après une nuit de profond sommeil, elle s'éveillait étrangement rassérénée, satisfaite et puissante comme après l'amour.

Ces nuits noires et opaques, qui contrastaient fortement avec les nuits blanches et éblouissantes que pendant quelques mois elle avait vécues, ne lui laissaient en mémoire aucun rêve. Elle avait seulement l'impression tenace, à chaque réveil, d'être *encore* pourvue d'ailes, des ailes de rapace nocturne dont elle sentait les articulations dans sa chair, et dont elle entendait toujours le battement puissant, et le froissement délicieux de l'air contre son ouïe.

La mort à l'œuvre

J'ai rencontré mes trois anges vengeurs, pensait Lilith. Ils s'appelaient J. R., Jim Pig et T. T. Ce sont eux qui m'ont emmenée au désert où je suis maintenant.

Tandis que Sammaël, assis par terre sous le soleil de février, tend la main.

La nuit, c'est comme une épouvante abattue sur la ville. Les rues sont désertes, ceux qui ont encore l'audace de sortir sont ivres, camés, armés, errants, gangsters, flics ou fous.

Les prostituées osent à peine se montrer, de toute façon elles n'ont presque plus de clients. Filles et travestis, hommes qui maraudent encore, tenaillés malgré tout par l'envie d'une pipe, tous ont les épaules rentrées, le regard fuyant, le visage suant l'angoisse.

Le serial killer qui l'automne dernier s'en prenait aux femmes ordinaires, leur découpant seins et pubis avec la précision d'un boucher, prend maintenant pour cibles les professionnelles. Trois d'entre elles ont déjà été retrouvées, victimes des mêmes mutilations.

Les hommes qui osent encore demander une fellation prennent leur plaisir torturés par la peur. Certains y trouvent une nouvelle volupté et, chaque nuit, cherchent une pute différente, en guise de roulette russe. Comme tout joueur, au fond ils ne désirent que perdre, connaître le grand frisson de la chute et de l'anéantissement.

De jour en jour la présence policière se renforce, comme si planait sur la ville un danger nouveau et non identifié, mais de plus en plus grand. Armés jusqu'aux dents, des flics sont postés à tous les carrefours, des voitures

patrouillent à toute heure dans toutes les rues. Ils sévissent sans états d'âme, sanctionnant le moindre délit, la moindre infraction.

Les prostituées continuent à se cacher, les sans-papiers ne sortent plus de chez eux, les dealers disparaissent, les errants aussi. Les squats sont impitoyablement évacués, et nul ne sait ce que deviennent leurs occupants.

On dit qu'une société parallèle s'organise dans les innombrables galeries souterraines de Lone, une société si cruelle, dangereuse et incontrôlable que nul n'ose s'y aventurer, pas même les flics. On dit aussi que des bus sillonnent la ville la nuit et ramassent les errants pour les déporter définitivement quelque part loin du centre, hors de vue des braves citoyens.

C'est le chef de la police qui est la première victime. Sa femme au réveil le trouve à côté d'elle froid, raide, exsangue. La police ne relèvera dans l'appartement aucune trace d'effraction ni de lutte, aucune empreinte étrangère. Sa femme s'est endormie avec lui la veille au soir, et la nuit a été parfaitement calme. Il ne s'est pas levé, elle l'aurait entendu, elle a le sommeil si léger. D'ailleurs tout est normal, sauf qu'il n'a plus son pantalon de pyjama, et qu'il est mort. Sauf, aussi, qu'il y a une grosse flaque de sang sur le trottoir, au bas de l'immeuble.

Le sang du chef de la police, conclura l'enquête. Aspiré par succion de la verge. Inculpée, sa femme sera mise hors de cause, faute de la moindre preuve. La mort du chef de la police est gardée secrète pendant six jours, mais trop de langues ont envie de parler. La vérité éclate.

Les premières émeutes naissent spontanément dans les quartiers est de la ville. Sauvagement réprimées, elles font deux morts et plusieurs blessés parmi les manifestants. Tout rentre dans l'ordre, pour quelques jours.

La deuxième victime est un galeriste réputé du Moby Dick. Celui-là était seul dans son lit. Ni traces d'effraction ni empreintes suspectes dans l'appartement. Et tout le sang de son corps répandu en flaque au pied de son immeuble.

Ensuite, chaque nuit apporte sa victime. Une flaque de sang repérée à l'aube sur un trottoir, et aussitôt l'immeuble est envahi et fouillé par la police. Le plus souvent, l'homme retrouvé mort est couché dans son lit auprès de sa femme, et rien n'est dérangé. Longuement interrogées, les épouses finissent toujours par être mises hors de cause. Du moins aucun

élément, hormis leur présence sur les lieux du crime, n'est-il suffisant pour les mettre en accusation. D'autant que les hommes dormant seuls sont aussi tués de la même façon.

Le plus souvent, ce sont des hommes de la haute bourgeoisie. Et les quartiers les plus huppés, davantage encore que le reste de la ville, sont tétanisés par la terreur. Mais les hommes du peuple ne sont pour autant pas à l'abri de cette mort mystérieuse.

En interrogeant l'entourage des victimes, les enquêteurs notent que le plus constant de leurs points communs était une tendance aggravée à la tyrannie familiale et au machisme. L'étau se resserre autour des femmes et des familles, on envisage des complots, des machinations, une organisation secrète, mais sans jamais trouver le moindre élément probant – ni surtout comprendre comment un homme peut perdre tout son sang par son sexe, et comment ce sang, ensuite, peut se retrouver étalé sur le trottoir.

La psychose est à son comble, des émeutes éclatent tous les jours, on ne compte plus le nombre de morts, tant dans les rangs du peuple que dans ceux des forces de police. Presque tous les conseillers municipaux ont été retrouvés un matin morts dans leur lit, vidés de leur sang, malgré le luxe de protection dont ils sont l'objet. Les patrons de presse et de télévision, les industriels, nombre de personnalités en vue y passent aussi. En quelques semaines Lone elle-même est exsangue.

Sammaël est certainement le dernier errant de la ville. Il s'installe dans un lieu public, tend la main. Les flics, qui depuis longtemps ont viré tous les autres errants, font comme s'ils ne le voyaient pas.

C'est une jeune femme, elle s'appelle Maria. Elle regarde Sammaël assis par terre dans la rue, et elle se dit qu'elle n'a jamais vu un aussi beau garçon. Elle s'arrête, lui parle, l'invite à boire un verre. Il refuse gentiment, prétendant qu'il est attendu. Elle lui donne cinq dols, en guise de remerciement il lui prend la main, juste quelques secondes.

Maria rentre chez elle, un studio mansardé au dernier étage d'un vieil immeuble en bordure des Favelas. Le visage de Sammaël ne la quitte pas, on dirait qu'il est entré en elle. Elle n'arrive pas à admettre qu'un garçon si extraordinairement beau et doux soit à la rue. Elle y pense en préparant des pâtes sur la petite plaque de cuisson, elle y pense encore quand son copain rentre et l'embrasse.

La nuit, pendant que son copain dort à côté d'elle, elle se demande si elle l'aime vraiment, ou si elle l'aime encore. Elle pense à Sammaël. Elle pense que la vie est trop triste. Comment n'a-t-elle jamais senti avant à quel point la vie est triste ? Elle pense à Sammaël. Elle a l'impression d'étouffer, alors elle se lève et ouvre la fenêtre. Elle ouvre la fenêtre et se penche, dans l'espoir absurde d'apercevoir Sammaël, tout en bas, dans la rue.

Les lampadaires font des halos surréalistes dans la brume noire. Soudain Maria sait qu'elle est au bord du monde. Lone est une sorte d'île qui dérive dans l'univers, et sa fenêtre à elle, Maria, est percée juste au bord de Lone, à la limite, surplombant le monde des ténèbres et des lumières.

Elle se penche encore un peu plus, parce que c'est tentant, et elle tombe. De tout son corps elle chute et s'écrase dans la rue, où ne se trouve plus Sammaël.

La nuit est tombée depuis deux heures et le vieil homme presse le pas. Même s'il habite l'un des quartiers les plus sûrs, au sud-ouest de la ville, mieux vaut ces derniers temps ne pas s'attarder dans les rues, à l'heure où chacun est déjà calfeutré chez soi.

Généralement pourtant c'est chez eux que les hommes meurent, vidés de leur sang pendant leur sommeil. Le sud du Village a été déjà durement touché par cette sorte de mort atroce. Mais on continue à craindre la rue, même si les constantes patrouilles de police en ont éliminé toute délinquance.

C'est pourquoi le vieil homme est très étonné en apercevant un errant qui tend la main, assis sur le trottoir. Le regardant du coin de l'œil, il s'aperçoit avec étonnement et soulagement que son visage est empreint d'une extrême douceur. Qu'il est même très jeune, et incroyablement beau. Le vieil homme le regarde à peine, mais le visage du jeune homme rayonne dans la pénombre, forçant votre attention.

Le vieil homme dans son chaud manteau de pure laine vierge passe devant Sammaël sans rien lui donner. L'argent depuis toujours est pour lui quelque chose qui s'enregistre et non qui se dilapide, quelle que soit la somme.

Une fois dans son appartement cossu il prend ses cachets, comme d'habitude, et se couche. Sa femme est morte, ses enfants attendent qu'il y passe aussi, mais ils peuvent toujours attendre... À moins que la vampire ne

vienne le sucer pendant son sommeil... Le vieil homme a très peur de la mort, mais l'idée d'être sucé est si tentante... Il ne se souvient pas d'avoir eu beaucoup de plaisirs, dans sa vie. Sa femme était sévère et ses enfants... Ses enfants ont le cœur sec. Est-ce sa faute s'il n'a pas eu le temps, le temps d'aimer les gens ?

En rêve, le vieil homme voit l'ange Sammaël venir vers lui, merveilleux, lumineux, la main tendue.

— Non ! crie-t-il, car il pense que le jeune homme veut l'obliger à lui donner de l'argent.

Mais Sammaël se contente de lui toucher la main, et disparaît. Tout disparaît aussi, le rêve, le sommeil, car le vieil homme meurt. Ayant avalé deux heures plus tôt ses deux plaquettes de somnifères, constatera le médecin lors de la découverte du corps, trois jours plus tard.

Une vague de suicides parcourt la ville. Personne ne peut savoir qu'elle suit exactement les déplacements de Sammaël dans Lone.

En rentrant de l'école, Tommy aperçoit un errant assis sur le trottoir. Ça fait longtemps qu'il n'en a pas vu un, et celui-là est jeune et super-beau. Tommy se dit que ce mec a de la chance de pouvoir se promener librement dans les rues, sans être obligé de rentrer chez lui.

Sammaël lui sourit, alors Tommy s'approche de lui d'un pas décidé et, pour montrer qu'il n'est plus un gamin, lui tend la main en disant :

— Salut ! Je m'appelle Tommy.

— Salut, Tommy, dit Sammaël en serrant la main tendue de l'enfant.

— Je peux m'asseoir ?

À côté de Sammaël sur le trottoir, Tommy se sent un autre homme. Un homme libre et léger. Il regarde passer les gens, tout en discutant avec Sammaël.

Il lui raconte un peu sa vie, ses problèmes à l'école et à la maison, et surtout lui demande des tuyaux sur sa vie d'errant, parce que ça le tente bien, pour plus tard.

— De toute façon moi leur monde j'en veux pas, dit gravement Tommy. Je préfère être à l'écart. Comme toi. Tranquille. Sans être obligé de faire tout le temps des trucs qu'on n'a pas envie de faire. La vie en général elle

est pourrie, mais elle est quand même mieux si on peut se balader toute la journée comme on veut...

Dans les yeux de Tommy il y a une flamme noire qui dit qu'il ne ment pas, qu'il ne s'intégrera jamais dans ce monde.

Soudain il se rend compte que la nuit est tombée, et qu'il va se faire engueuler en rentrant. Il fouille ses poches pour voir s'il n'aurait pas quelque chose à donner à Sammaël avant de le quitter. Juste à ce moment-là une voiture de police s'arrête à leur hauteur, deux flics en sortent comme des bolides et attrapent Tommy, chacun le tenant par un bras, comme s'il était si fort que ça.

Oui, il le sait que les enfants n'ont pas le droit d'être dehors à la nuit tombée, mais il habite juste en face, et il allait justement rentrer.

— Eh bien, on va te raccompagner.

Évidemment maman est dans tous ses états en le voyant arriver entre deux flics.

— Pouvons-nous entrer, madame ? Nous avons à vous parler. Vous savez que les parents sont tenus de surveiller leurs enfants ?

Merde, merde. Tommy transpire, il se sent mal. Dès que la porte d'entrée est refermée derrière eux, d'un bond il échappe aux flics, court jusqu'à la chambre de maman et s'y enferme. Parce que c'est la plus proche, et parce que c'est la seule dont la porte est équipée d'un verrou.

— Tommy ! sors d'ici tout de suite ! crie maman. Son petit frère est derrière la porte, il crie et l'appelle aussi.

— Commy ! Commy ! dit le petit frère.

— Reviens ici, petit, dit gentiment le flic. Il faut juste qu'on ait une explication tous ensemble.

Merde, merde. Tommy va vers la table de nuit, ouvre le tiroir. C'est là que maman range son pistolet, pour se défendre. Tommy le prend, l'appuie contre sa tempe, comme il l'a vu faire à la télé, et appuie sur la gâchette.

Après la détonation, ils restent tous un instant immobiles et silencieux, sous le coup de l'incompréhension. Puis la mère et le petit se mettent à hurler et les policiers, soudain très pâles, entreprennent d'enfoncer la porte.

Lone ne se ressemble plus. La ville qui fut survoltée n'est plus qu'ordre et calme. Les émeutes ont cessé, sans doute à cause de la violente

répression policière, mais plus sûrement encore parce que les gens sont exténués.

Il semble que plus personne n'ait la force de bouger. La vie se déroule comme une mécanique bien réglée. Le matin on ouvre boutiques et bureaux, rues et métro se remplissent ; le soir chacun rentre chez soi ; la nuit la mort rôde et fait son choix.

À l'aube, il y a toujours une flaque de sang devant un immeuble, des suicidés sur les trottoirs, au bord du fleuve ou entre les murs, et des victimes de règlements de comptes qui ne se déroulent plus en pleine rue comme avant, mais dans des caves, des entrepôts et des usines désaffectés, dans le secret des bas-fonds où le crime se terre. Et sans aucun doute aussi dans les profondeurs labyrinthiques des sous-sols de la ville, où les corps, morts ou vivants, sont de toute façon portés disparus pour le reste de Lone.

Radios et télévisions rivalisent d'offres de primes à qui appellera le premier pour signaler l'emplacement de la flaque de sang du matin. Aussitôt les équipes se déplacent, pour faire de l'image et du son. Toutes les mesures d'audience le prouvent, malgré sa monotonie c'est le seul sujet dont auditeurs et téléspectateurs ne se lassent pas.

En attendant le premier coup de téléphone, toutes les rédactions dès l'aube se tiennent sur le qui-vive. Et avec la même fébrilité les gens chaque matin appuient sur le bouton de leur poste et attendent l'information. On en viendrait à redouter de ne plus avoir sa dose quotidienne de sang sur le trottoir. Même les suicides, dont avant la presse ne parlait pas, ou seulement de temps en temps pour des articles de fond, à cause de leur spectaculaire augmentation sont maintenant chaque jour comptabilisés.

Lone impuissante et fascinée se regarde saigner ; un étrange silence règne sur la ville, couvrant les cris d'horreur et de terreur.

Depuis des années beaucoup s'attendaient à une révolution violente. Mais la violence s'est infiltrée si profondément au cœur des corps qu'elle ne sait plus en sortir et les mange de l'intérieur.

La ville restait sans maire, la préparation de nouvelles élections se trouvant sans cesse retardée par des problèmes administratifs aussi complexes qu'incompréhensibles. Depuis longtemps l'administration n'était plus qu'une énorme ogresse impotente, une grosse machine aux rouages rouillés et dangereux. Aujourd'hui l'ogresse en prenait

définitivement à son aise et, assise de tout son cul cellulitique sur la ville, refusait de fournir le moindre effort pour se remuer, laisser passer un peu d'air frais. On étouffait dans sa puanteur mais on ne bougeait pas, dans le vague espoir qu'elle finirait par crever d'elle-même.

Cependant les balayeurs continuaient à balayer, les éboueurs à ramasser les ordures, les flics à faire leurs rondes, les écoles à encadrer les enfants, les médias à médiatiser, les spéculateurs à spéculer, les hôpitaux à se cogner la douleur de la ville, les morgues à encaisser les morts et les incinérateurs à les faire cramer.

Lone était un paquebot géant affairé à sombrer très lentement dans l'insondable océan et bien sûr quelques-uns, trop lucides ou paniqués, sautaient pardessus bord avant la fin, mais la plupart fermaient les yeux sur le naufrage et continuaient à nettoyer les ponts et à entretenir les salons et les cabines, comme si cela devait suffire à maintenir le bateau sur l'eau. *Fluctuat et mergitur.*

Le jugement de Vénus

La juge Vénus Génie est dans le bureau de Lilith. Elle possède de fortes charges contre elle et, malgré le manque d'élément décisif pour la mettre en état d'arrestation, elle a décidé de ne pas lui laisser une chance de sortir du filet qu'elle est en train de tisser autour d'elle.

Même si, depuis que chaque nuit compte son mort par succion du sang, les crimes de *l'orgie de la mort* ne semblent plus, pour le sens commun, ne pouvoir s'expliquer que par le surnaturel, ou par un phénomène naturel non encore expliqué par la science, Lilith est entourée de bien trop de mystères et de bizarreries pour pouvoir trouver grâce aux yeux de la juge : la disparition de son mari, sa présence à la fameuse orgie, les rumeurs sur sa vie sexuelle et surtout, même si la juge ne veut pas se l'avouer, l'intelligence acérée, la liberté absolue et la fascinante beauté de cette longue brune aux yeux noirs, brillants, perçants, qui tranquillement lui fait face.

Petite, mince, raffinée, séduisante, décidée, Vénus Génie jauge son adversaire avec courage. Au fond d'elle-même, elle sait que cette femme est coupable. Et que son souci essentiel est peut-être, plus que de le prouver et de la condamner, de comprendre.

— Ma chère consœur, dit Lilith, quoi que vous en pensiez, je suis heureuse de vous voir.

— Consœur ?

— Ne vous appelez-vous pas Vénus ? Dans l'ancienne Babylone, vous et moi étions très proches. Pourquoi ne le serions-nous pas dans la nouvelle Baby ? En tant qu'étoile du matin, vous étiez *la vaillante* ou *la dame des batailles*. C'est encore celle que tout le monde voit en vous. Mais en tant

qu'étoile du soir, n'étiez-vous pas *la reine des amours, celle qui sème la jouissance et la joie* ?

— Sans doute, et le culte de Vénus s'associait aux prostitutions sacrées. Mais l'important pour nous deux n'est-il pas que je sois cette étoile qui revient régulièrement, obstinément ? Peut-être savez-vous aussi qu'à l'époque babylonienne Vénus fut qualifiée de *dame des destins* et de *reine des sorts*...

— Vous êtes en tout cas une étoile bien plus brillante et bien plus reconnue que moi parmi les humains...

— Mais peut-être pas parmi les démons. Votre mise à l'écart, ne l'avez-vous pas choisie vous-même ?

— On me l'a imposée. Comme on m'a amenée au mal. Le mal pour lequel vous me poursuivez ne vient pas de moi, il vient des hommes eux-mêmes. Des victimes elles-mêmes.

— Vous me décevez. Vous n'avez rien de moins facile à me servir ? Vous prenez-vous pour une justicière ?

— Peut-être. Et vous ?

— Les autres me prennent pour une justicière. Mais la justice n'existe pas.

— Non.

— Quand elle se produit, la justice est comme la vie : involontaire. Comme la vôtre.

— Je vois que vous commencez à comprendre. Je vous déçois toujours ?

— Vous me plaisez. Mais je ne suis pas là pour me laisser séduire par vous...

— En revanche, rien ne s'oppose à ce que vous me séduisiez, c'est ça ?

— Le sang coule dans notre ville. Je veux arrêter l'hémorragie.

— Le sang a toujours coulé d'entre les jambes des femmes sans que personne s'en émeuve. Maintenant, il coule d'entre les jambes des hommes. Où est l'injustice, madame la juge ?

— Les femmes ne meurent pas du sang de leurs règles.

— Si, elles en meurent. Pendant des millénaires vouées à la reproduction, consignées au foyer, vous appelez ça la vie ?

— Vous jouez sur les mots.

— Les mots disent ce qu'ils ont à dire. Vous savez très bien que la plupart des femmes sont des êtres humains tués dans l'œuf par les hommes. Vous le savez très bien, vous qui avez réussi à échapper à cette condition.

— On n'échappe pas à la condition humaine. Vous le savez très bien, vous qui n'y échappez pas.

— Je ne fuis que ceux qui veulent me mettre en cage, comme être humain et comme femme.

— Vous me fuyez donc...

— Vous ne me mettez pas en cage, car ce serait vous enfermer aussi. M'accorderiez-vous un moment ? Je voudrais vous montrer quelque chose...

Lilith et Vénus sortent du bureau et marchent dans le Jardin en direction du musée de l'Humain. C'est le printemps. Les frondaisons des arbres se couvrent de vert tendre, et l'air sent meilleur que dans le reste de la ville. Le jardinier voit passer les deux femmes dans l'allée, et se dit que c'est la belle saison qui recommence. Pourquoi est-il si fatigué ?

Au dernier sous-sol du musée, un labyrinthe de petits couloirs dessert une kyrielle de pièces de rangement. L'ensemble est silencieux, quasi désert, vieillot.

Je me regarde dans un miroir sans image.

Je me déplace dans un miroir sans reflet.

Lilith pousse une de ces portes toutes semblables, et elles entrent dans une petite pièce entièrement garnie de hautes armoires à tiroirs, en bois sombre, patiné par le temps. Elle ouvre un étroit et long tiroir, rempli jusqu'à la gueule de dents humaines. Les dents sont étranges, avec leurs longues racines.

Chacune est référencée par une minuscule étiquette. Lilith plonge la main dans l'amas de dents, qui s'écarte en cliquetant. Elle s'y enfonce encore, jusqu'au poignet. Les dents se referment sur sa chair comme une mer de méchants cailloux jaunâtres. Puis elle s'en dégage, une clé entre les doigts.

Lilith s'accroupit et à l'aide de la clé ouvre un autre tiroir, au ras du sol. Elle en sort un bocal et le montre à Vénus, qui sursaute.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

— Comme vous le voyez, un sexe de femme. Pubis, poils, vulve... Grandes lèvres... Regardez, l'alcool les tient ouvertes, et on distingue aussi

le clitoris ici, là les petites lèvres... Et l'entrée du vagin, qu'on devine...

— Oui, et alors ? Pourquoi me le montrez-vous ? N'est-il pas normal ? Quel est l'intérêt scientifique d'une telle relique ?

— Aucun. C'est bien une relique et, si elle a un intérêt, c'est plutôt pour l'histoire des sciences. Elle a été prélevée sur une femme en 1815. On l'appelait la Vénus hottentote. Elle était née en Afrique du Sud chez les Khoï Khoï, un peuple nomade. À l'âge de vingt ans, elle fut vendue et exportée en Europe pour être exhibée comme un monstre de foire, une femelle pas tout à fait humaine.

« La foule défilait devant l'estrade où elle était présentée par son dresseur, se repaissant du spectacle de ses grosses fesses, et surtout essayant d'apercevoir sous le bout de tissu qui les dissimulait ses parties génitales, qu'on disait extraordinairement développées. Le naturaliste Cuvier établit un rapprochement soi-disant scientifique entre son cul et celui des femelles babouins. Et aussitôt qu'elle mourut, à l'âge de vingt-cinq ans, sans chercher à connaître les raisons de sa mort brutale, il sauta sur l'aubaine et la disséqua...

« Avec encore, comme vous le voyez, une attention toute particulière pour ses organes génitaux... Une Vénus, comme vous... Mutilée exactement comme par ce serial killer, l'« homme au sac à main » qui hante la ville depuis l'automne dernier... Et maintenant, dites-moi ce que vous auriez aimé faire à Cuvier ?

— J'ignore s'il y avait moyen de le poursuivre en justice...

— Et de l'inculper ? Sous quel chef ? Racisme scientifique ? Misogynie scientifique ? Perversité scientifique ?

— En tant que juriste, j'ai eu l'occasion d'assister à un congrès de bioéthique où l'on aurait pu se poser les mêmes questions. Il s'agissait de s'interroger sur le travail de ces biologistes qui pour pallier des stérilités masculines pratiquent le viol d'ovocytes – ce qu'ils appellent l'injection intra-ovocytaire de spermatozoïdes... Ou pour les besoins du clonage l'énucléation d'ovocytes... La question était : doit-on ou non légiférer sur ces pratiques ? La possibilité de violenter ainsi notre corps, dans ce qu'il a de plus intime et de plus essentiel, doit-elle être considérée comme un droit naturel ?

— L'humain n'a cessé de se violer lui-même... Et en premier lieu de violer la femme, ne pouvant lui pardonner de naître et de se développer en

elle. Maintenant qu'il a les moyens d'aller au cœur même du *problème*, au sein de l'ovocyte, comment résisterait-il à l'attrait de cette fascinante voie vers l'autodestruction ? Car l'humain n'arrive pas à se pardonner d'être devenu humain, c'est-à-dire d'avoir quitté le paradis terrestre.

— Vous croyez vraiment au paradis terrestre ?

— Non. Mais sans doute avons-nous connu des états d'âme plus sereins... Les hommes, Vénus, veulent notre peau, et plus que notre peau notre chair, nos organes reproducteurs dont ils ont besoin de se venger. On parle du désir des femmes de se venger des hommes qui depuis des millénaires les oppriment, mais ce pauvre désir n'est rien, comparé à l'enragement forcené des hommes à s'autodétruire.

« Et voilà qu'aujourd'hui le corps des femmes, sur lequel ils se sont tant acharnés, leur fournit l'outil idéal pour parvenir à leur fin : l'ovocyte, manipulable à merci. Cloner, c'est éviter les rapports sexuels qui leur pèsent tant, et surtout mettre un frein à la différenciation, qui est l'essence même – biologique, physiologique et philosophique –, l'indispensable condition de la vie individuée. Clonés, nous ne serons plus que des bactéries, des microbes... Immortels mais invivants...

— Des logiciels... Duplicables...

— Des anges déchus... Non des anges maudits par Dieu, lequel est bien mort, mais des êtres maudits par l'Humain. Et maudits par l'Animal.

— Les derniers restes d'humanisme seront sans doute à rechercher chez les animaux sauvages...

— Oui. La quête a déjà commencé... Tandis que d'autres travaillent à la solution finale...

— Faut-il vraiment sauver l'animal humain ?

— Ou le saigner... Saigner à blanc l'homme imbu de lui-même, convaincu de sa supériorité et imposant à sa femme, à ses enfants et à l'ensemble de l'univers sensible la tyrannie et la torture de sa loi de fou...

Montrant une dernière fois les parties génitales mutilées de la Vénus hottentote, Lilith ajoute :

— Vous voyez de quoi il est capable ? L'homme parfois m'emplit de haine. Pas vous ?

Et tandis qu'elle enfonce à nouveau la main dans le tiroir aux dents pour y replacer la clé, Vénus s'approche. Face à face elles se regardent et s'enlacent.

OceanofPDF.com

Sammaël

OceanofPDF.com

Lilith est fécondée par Sammaël

Viens à moi, Sammaël, ange de la mort ! Car tu es la vie même. Aide-moi à lire dans mon sang ! Mon sang, je veux le déchiffrer, lui rendre toute la profondeur de sa mémoire. J'ai trente mille ans, et bien plus encore : je veux qu'on me respecte. L'antique espèce humaine, si compatissante et si impitoyable avec elle-même, maintenant a besoin de respect. Sammaël, la mort aujourd'hui a besoin de son ange. Étends tes ailes sur elle, qu'on veuille éliminer. Rends-lui sa dignité, rends-nous dignes de vivre !

Deux enfants sont dans la forêt. Deux enfants dans la forêt noire attrapés par la nuit m'appellent et m'attendent.

Viens m'aimer, Sammaël ! que je puisse partir !

La ruine de Lone était plus criante encore dans la lumière du printemps. Au moment où la nature – l'air, les arbres, les oiseaux, la longueur des jours, tout ce qui, même dans une grande ville, subsiste de la nature – était comme toujours en cette période en proie à l'effervescence du renouveau, le morne effroi quotidien des humains, cette sorte de dépression collective que rien ne semblait pouvoir dissiper, devenait plus pesant encore, plus inquiétant : lorsque ce genre de maladie se prolonge trop, le risque ne devient-il pas de plus en plus grand de « faire une bêtise », de céder à une tentation suicidaire ?

Tantôt une lucidité effroyable s'emparait de la ville, qui se voyait perdue, tantôt elle préférait se plonger délibérément dans les ténèbres et y vivre à l'aveuglette, n'ayant plus assez d'énergie ni d'espoir pour tenter d'imaginer une autre forme de survie. Lone gisait de part et d'autre du Fleuve-Serpent, soumise aux déambulations et à l'affairement réflexes de

ses habitants. Écartelée comme une grenouille de laboratoire, Lone n'était plus agitée que de secousses de morte torturée.

Alors que la nuit tombe, Reine longeant le Fleuve-Serpent marche lentement vers le pont sous lequel elle dort, avec quelques autres errants. Sa tête lui tourne un peu à cause de l'alcool bu dans la journée, mais pas trop. Pas assez. Elle ressent la douleur : dans ses pieds, dans ses yeux, dans son dos, dans son ventre.

Les autres ne sont sûrement pas rentrés. Il lui semble qu'elle a sommeil, mais elle n'a peut-être pas envie de dormir maintenant, toute seule. Reine avance quand même.

En arrivant sous le pont, elle s'aperçoit qu'il y a déjà quelqu'un. Un errant qu'elle ne connaît pas, assis à sa place à elle. Il est très jeune et très beau, ce qui d'abord la fout en rogne. Avec sa beauté c'est comme s'il l'agressait, elle, la vieille, moche, alcoolique et sale. La Ruine, comme elle s'appelle elle-même.

Elle s'apprête à le chasser et plus vite que ça, mais c'est bizarre, elle ne trouve pas les mots de colère qui d'habitude lui viennent si facilement. C'est Sammaël qui réagit le premier, en lui tendant la main, paume tournée vers la voûte du pont. Il a l'air si triste, si doux. Et si déterminé. C'est impossible de résister à cet appel.

Maintenant qu'ils sont assis côte à côte, Sammaël touche le visage de Reine comme un aveugle, en la scrutant comme un voyant. Inhibée par sa honte, Reine n'ose pas réagir. Elle se laisse faire, celle qui fut jeune. Bientôt ils sont tous les deux couchés, une hanche sur le sol dur, le dos de Reine contre le torse de Sammaël qui l'enserme tendrement. Il y a longtemps que sa chair n'a pas été pénétrée. Reine pourrait mourir de bonheur pour cet instant.

Pendant qu'il lui fait l'amour, Reine a du mal à se concentrer sur son plaisir. C'est que tout lui revient de l'époque ancienne où elle avait un joli corps, propre, épilé, bien entretenu, parfumé, habillé de dessous soyeux. Elle se souvient de tous les dessous qu'elle a eus, des noirs, des rouges, des colorés, des soutiens-gorge à balconnets qui faisaient pigeonner ses seins, des transparents, des à bretelles fines, des à larges bretelles de dentelle, des sans bretelles pour certaines tenues de soirée, elle revoit les tiroirs de sa commode pleins de lingerie délicate, la soie, les culottes de toutes les

formes et de toutes les couleurs, les guêpières, les bas, toutes les matières douces, brillantes, fines, légères...

Elle revoit son appartement, le plaisir qu'elle avait à l'arranger. Les tableaux. Les meubles de valeur. Les tentures...

Elle revoit les enfants. Le moment où elle les accompagnait à l'école, le matin. Leurs petites mains dans les siennes – un de chaque côté. La sempiternelle course pour ne pas être en retard. Le bisou sur la joue au moment de se quitter, aussitôt effacé du bout des doigts pour ne pas laisser la marque du rouge à lèvres...

Elle se revoit au travail, sur les chantiers de fouilles, dans les laboratoires, au Museum, entourée d'étudiants. Elle se revoit au lit avec son mari qu'elle aimait tant mais qui la trompait trop. Elle se revoit au lit avec son amant. Puis avec son autre amant.

Et maintenant, alors qu'un beau jeune homme lui fait l'amour, au lieu de jouir l'errante pleure doucement. Car il y a un creux de plus en plus grand dans sa poitrine, où s'installe toute la tristesse du monde. Un creux si grand à la fin qu'il est plein de lumière, et qu'on a envie d'y tomber.

Reine quitte le pont quand les autres commencent à arriver. Elle s'en va sans adresser la parole ni répondre à personne et ils se disent qu'encore une fois elle n'est pas d'humeur, c'est tout. Sammaël est déjà parti et c'est tant mieux, elle ne tenait pas à ce qu'il reste, moche et dégradée comme elle l'est maintenant.

Vas-y, fous-toi à l'eau, la Ruine.

On la retrouvera huit jours plus tard et personne ne reconnaîtra son corps, à cause de son long séjour dans l'eau, et surtout parce que personne ne la cherche. Elle a nagé dans l'eau noire aussi longtemps qu'elle a pu, rejoignant le milieu du fleuve avant d'essayer de remonter le courant, jusqu'à ce que l'épuisement l'emporte.

J'ai libéré Rudolf et Viola. J'ai ouvert la porte d'entrée de l'appartement, puis la porte blindée, et je suis restée dans l'encadrement, pour être sûre qu'ils comprenaient. Ils gisaient côte à côte sur le sol, décharnés. Le bruit les a réveillés. Ils m'ont regardée, sans manifester d'étonnement.

Après un long moment, ils ont compris que la porte allait rester ouverte. Lentement, toujours l'un contre l'autre comme s'ils étaient soudés, ils se

sont mis à ramper vers la sortie. Avant qu'ils n'arrivent à ma hauteur, je me suis rendu compte que j'avais un peu peur d'eux, et je me suis effacée pour les laisser passer.

Au bout de tous ces mois de captivité et de promiscuité absolue, ils sont devenus extrêmement menus, leurs yeux exorbités mangent leur visage, le clitoris de Viola s'est tellement allongé (à force de stimulation ?) qu'on le voit dépasser de la vulve comme un petit pénis. On dirait des Primates primitifs, des Lémuriens, de ces *Cheirogaleinae* nocturnes et solitaires qui se construisent des nids pour s'y réfugier et s'y reproduire, pendant le jour.

Comme le ferait n'importe quel autre animal, ils choisissent la voie de la liberté, mais avec une prudence extrême, certainement due à leur épuisement. J'éprouve des scrupules à les libérer ainsi : comment vont-ils survivre, dans l'enfer du dehors ? Eux qui tour à tour furent mes amants ne sont plus que des fantômes effrayants, morts pour moi comme pour le reste de la société, mais vivants l'un pour l'autre dans leur monstrueux amour, inconditionnel et exclusif, qui me hache de jalousie.

Toujours rampant, aussi étroitement serrés que s'ils ne formaient plus qu'un seul et même corps, ils ont remonté le couloir, franchi la porte d'entrée. Qu'ils errent dans la ville ! Je ne me fais plus aucun souci pour eux. Car je viens de comprendre qu'ils sont désormais indestructibles.

Le gigantesque serpent s'est échappé de chez moi, terrorisant la population. Terrorisée moi-même, je le rattrape, l'empoigne, mais pas assez près de la tête pour l'empêcher de la jeter furieusement de tous côtés, et spécialement vers moi, son énorme gueule rouge grande ouverte sur son gosier ensanglanté, sans fond, ses dents pointues, sa langue acérée.

Pour aller l'enfermer dans un zoo, le mettre hors d'état de nuire, je dois traverser toute la ville avec lui – en une interminable et terrifiante épreuve. Du haut de son balcon, un type, quel connard, regardant mon serpent se branle en rêvant de le voir engloutir des corps tout entiers de chair fraîche.

Mais ardemment je le chevauche et dompte sa fureur, tandis qu'il me menace de sa bouche béante comme un four plein de braises. Ma bête aux milliers d'écailles, semblables à chacun de mes cheveux, plantés dans mon crâne à coups de crocs, m'injectant dans le crâne leur mortel venin ! La tristesse s'insinue dans mes nerfs, pénètre mon sang et envahit mon corps.

Mortelle tristesse ! L'homme branle son sexe et je chevauche ma bête, mais lui et moi sommes aveugles, secoués de pulsions dans l'abîme sans nom ! Tristesse ! Ma vie comme une succession de pulsions ! Détruisant tout autour d'elle ! Tristesse ! Ma vie comme une tentative sans fin de dompter mes pulsions ! Détruisant tout en elle ! Tristesse ! Ses yeux sont injectés de sang ! À cheval sur mon serpent furieux je traverserai le monde des solitudes jusqu'à mon dernier souffle.

Je suis la reine des femelles, la vierge noire, la ténébreuse, celle dont aucun homme jamais ne réussit à faire une bonne épouse, l'éternelle jeune fille, battante, insolente, et surtout libre, à jamais insoumise, achevée puis à jamais inachevée, je suis la fille, fille mère, fille des rues, parricide et matricide, regard fuyant, œil perçant, bouche grande et cuisse légère. Raffolant de l'homme comme on raffole du crabe ! Même si, à satiété, il n'est pas rare qu'il provoque de longues nausées de mépris.

Une eau noire court dans les caniveaux de Lone, semblant chercher la sortie. La ville cadavérique et puante n'en finit pas d'entrer en décomposition, travaillée par des forces contraires qui s'acharnent à la ramener sans cesse en état de vie clinique par divers artifices, alors que la mort à l'œuvre a déjà entraîné sa liquidation.

Lone est plus que jamais à la fois morte et vive, Lone est tout simplement morte de désir, de ce désir féminin qui est le manque, le grand Manque – et comme tant de femmes qui se complaisent davantage à éprouver l'absence d'un amant, ou d'un amant rêvé, qu'à profiter de la présence d'un homme réel, Lone au lieu d'embrasser la vie se languit et s'abandonne à l'attente morbide de l'amant qui saura l'aiguillonner, cet amant, Sammaël, qui n'est autre que le serpent que je chevauche et qui la terrifie.

Pour l'heure, avec les eaux noires de la ville-cadavre, glissant sur mon serpent, je m'enfile et disparaîs dans les égouts, à l'abri du silence tumultueux des rues.

Le corps du serpent vissé entre mes jambes, étroitement allongée contre lui, je ne fais plus qu'un avec ma bête, qui m'entraîne et me conduit dans le dédale caverneux des eaux de la ville.

À toute allure nous glissons, portés par des fluides soyeux, salés, bifurquant avec aisance et rapidité d'un boyau à l'autre, nous laissant tomber avec joie et légèreté d'un niveau à l'autre, percevant sans angoisse

les bruits étouffés et horribles des populations réfugiées dans ses entrailles, rats, humains et autres bêtes, dans ses entailles cris, couinements, cavalcades, râles, happant les variations d'obscurité comme des flashes de lumière jouissifs, en un long, long et fabuleux voyage.

Et puis soudain nous nous retrouvâmes jetés dans les vastes et noires profondeurs du fleuve. Bras et jambes noués autour de mon serpent, je me laissai voguer dans les eaux visqueuses, aux fonds encombrés d'épaves et de corps humains gonflés comme des baudruches, ligotés à des pierres. Mon regard se faisant à la nuit du fleuve, je remarquai que ses eaux noirâtres étaient parcourues de longues veines rouges, monstrueux caillots de sang qui s'effilocheaient dans le courant.

Faisant onduler son corps musculeux et puissant, dont le contact me maintenait dans un constant état d'excitation sexuelle, le serpent fendant le fleuve dans son épaisseur m'entraîna vers la surface. Plus il s'élevait et plus grande devenait sa vitesse, comme si nous obéissions à une irrésistible attraction. Il y eut comme un tourbillon, qui nous hissa vers la sortie en nous plaquant plus étroitement que jamais l'un contre l'autre, et, dans une sorte d'extase, je perdis connaissance.

Je m'éveillai dans la quatrième salle de la grotte. Mon cri résonna, de paroi en paroi. Il faisait noir, mais je connaissais les lieux par cœur, suffisamment pour les identifier instantanément même dans la plus grande obscurité, ne serait-ce qu'à leur odeur – depuis des milliers d'années ces lieux étaient en moi. Je me levai et avançai, longeant la paroi de pierre blanche, dont ma main reconnaissait chaque anfractuosité.

Mes pas dans leurs pas, ma main dans leurs mains. Je suis nue comme au premier instant, et mon corps est redevenu lui-même : un corps, et non une image ou un fantôme de corps. Mon corps nu est merveilleux, quel qu'il soit et quoi qu'il ait subi. Immergé dans le ventre du temps, à l'abri du temps au creux de l'un de ses grains de sable.

L'air dans la grotte est tiède – à température constante en toute saison. Les dizaines d'empreintes de mains qui ornent les parois depuis trente mille ans m'entourent et me protègent, dressées tout autour de mon corps comme des barrières magiques. Parfois je sens dans la pierre les gravures d'animaux entremêlées que ces mêmes mains y ont inscrites, avec un sens

du dessin admirable, les unes dans les autres pour en compliquer la perception, dire que le monde est un écheveau, une écriture à déchiffrer.

À l'entrée de la troisième salle une lumière se fait, et Sammaël apparaît, nu, la main tendue vers moi. Comme je brûle pour toi, mon bel ange ! Chaque pas qui m'amène vers toi trempe mes cuisses de fluides chauds. Sammaël, magnifique jeune homme au regard triste, combien de femmes, d'hommes et d'enfants sont morts pour t'avoir seulement vu ? Toi et moi et nul autre saurons nous aimer l'un l'autre sans nous faire de mal.

Quand j'arrive dans sa lumière, Sammaël empoigne mes cheveux longs et forts comme des serpents et, tout debout, transperce mon sexe de son sexe.

Lorsque nous sommes sortis de la grotte il faisait nuit et il pleuvait, une grosse pluie abondante et chaude. Sammaël m'a fait monter sur son dos et nous avons pris le pont au-dessus du fleuve. Les ronds de lumière des lampadaires qui se reflétaient dans l'eau faisaient des taches étrangement rouges à la surface noire et tremblante de la masse liquide.

Les rares passants que nous croisions nous regardaient à peine, bien que nous fussions nus et dans une posture inhabituelle. Depuis longtemps à Lone on savait ne s'étonner de rien, même s'il restait du meilleur effet de s'extasier régulièrement sur la ville de tous les possibles et de toutes les folies.

Accrochée des deux mains au torse de Sammaël, des jambes enserrant son ventre, je lui mordillais les oreilles et la nuque, ivre de son odeur. Douchés par la pluie, nous étions tous les deux puissants et légers comme le vent.

Sammaël se mit à courir à travers rues et artères, et ses pas résonnaient fortement entre les immeubles, bien que ses pieds ne touchassent plus le sol. Tout en galopant il me parlait, et ses paroles s'en allaient avec le vent qui nous portait, insaisissables et belles comme des pétales de fleur arrachés par la tempête. Tout et tous s'écartaient sur notre passage, nous étions une longue bourrasque de pur plaisir lancée dans la nature des choses. Sans discontinuer, je hurlais de rire.

Le prenant à mon tour sur mon dos, je connus cette sensation de courir sans poser les pieds sur terre. Comme je le lui avais fait, il me talonnait vigoureusement, et m'enserrait la gorge de ses mains d'étrangleur en

hurlant dans la pluie. Son poids sur mon dos était à la fois envahissant et insignifiant, un tendre sac de plumes que je transportais par les rues que j'avais tellement hantées, des nuits durant. Et peu à peu son sexe durcissait et grimpait le long de ma colonne vertébrale.

Haletante, aussi vite que je pus, je rejoignis le Jardin, d'un bond fabuleux passai par-dessus les grilles et me laissai tomber à quatre pattes dans l'herbe mouillée. Ses cuisses contre mes oreilles, son sexe maintenant battait contre ma nuque.

Écartant de chaque côté de mon cou le flot de mes cheveux, je l'encourageai à frotter son phallus, que je voyais briller dans mon dos comme un lingot d'or, contre mes cervicales. Mes tympanes tremblaient, je sentais le moment proche. Un trou s'ouvrit dans ma nuque, par lequel son membre soyeux entra et me pénétra jusqu'au cerveau.

Deux petits enfants marchent dans la neige à la lisière de la forêt. La nuit bleu marine tombe sur les montagnes blanches. D'un pic isolé jaillit une grosse lune ronde tachée d'hématomes. Un grand sapin noir se découpe, majestueux, sur la boule brillante, la transperçant jusqu'au cœur, comme un bilboquet.

Au Jardin, tandis que Sammaël me féconde par la nuque, je suis terre et boue, herbe et pluie, ravine, et ma bouche est emplie du goût de l'argile, et mon corps est pétri par les doigts innombrables de la tempête, ma langue épaisse sort de ma bouche pour s'enfoncer dans le sol, mes cheveux répandus tout autour de ma tête s'en vont en ondulant prendre racine, mes mains, mes genoux, mes orteils creusent le terreau, mes seins d'où dégoutte la pluie mêlée à ma sueur larme à larme l'arrosent. Je fais partie des éléments, je suis vivante et morte, celle en qui tout s'entremêle. Le sexe de Sammaël, fiché dans mes pensées, travaillant mes visions et agaçant mes nerfs, me fait redresser la tête, comme un flambeau. De lourds nuages charbonneux voguent devant la lune. Un ululement long comme un long souffle sort de ma gorge, brise l'obscurité, ouvre le ciel. À travers le cerceau de la planète blanche, je passe de l'autre côté du monde.

L'accouchement

La pluie redouble à mesure que le jour se lève. Au milieu de la matinée, elle est déjà si chaude et si abondante qu'un peu partout dans Lone et ses zones des gens commencent à se déshabiller en pleine rue, ne supportant plus le contact de leurs vêtements détrempés et brûlants sur leur corps en sueur.

Au bout de trois jours de pluie discontinue, plus personne ne s'habille, et les rues gorgées d'eau transportent, avec des milliers de rats noyés, des tonnes de vêtements à la dernière mode. À cause de la chaleur les plus faibles, vieux, jeunes enfants et malades commencent à mourir. Des bouches de métro et d'égout on voit sortir des larves humaines par centaines, souvent mortes, mais parfois encore horriblement vivantes. Microbes et virus se propagent à toute allure, semant la mort avec une gloutonnerie sauvage.

Au matin du huitième jour, un vent brûlant se lève sur la ville, effaçant toute ombre dans le ciel. Lilith, dans l'eau jusqu'aux hanches, remonte la cinquième artère sous le soleil cru. Pendant des mois, elle a vu grossir cette femme qui habite sa rue. Son ventre se distend sous la poussée des deux embryons qui s'y développaient. Et ce matin, elle l'a vue partir : car maintenant son corps entreprend l'œuvre finale, mettre au monde les enfants. Pour elle, Lilith.

Juste avant l'aube, une longue contraction l'a sortie du sommeil. Elle avait déjà eu quatre enfants mais à son âge, quarante-six ans, elle ne voulait pas accoucher à la maison, surtout pour des jumeaux. Elle a réveillé José, et José a réveillé les deux grands, en leur demandant de s'occuper des deux petits pendant qu'Anna et lui seraient à la maternité.

Deux jours plus tôt José avait construit le radeau, avec les étagères de la cuisine. Il l'a porté sur son dos dans l'escalier, pendant que sa femme descendait derrière lui en se tenant le ventre. Quand les marches se sont enfoncées dans l'eau, il l'a posé dessus. Il flottait.

L'eau comme toujours dans le Hell's Kitchen était rougeâtre et puante, mais Anna a dû y entrer jusqu'au pubis avant de pouvoir s'installer sur le radeau, avec l'aide de José. L'électricité était coupée et il faisait sombre dans l'entrée de l'immeuble, mais on pouvait voir par les deux battants grands ouverts de la porte d'entrée briller une intense lumière. Pour la première fois depuis huit jours le ciel était extraordinairement silencieux.

Avec sa batte de base-ball José a payé, ils ont franchi le seuil et sont sortis dans l'air limpide. Le soleil, qu'on n'avait pas vu depuis si longtemps, se levait derrière les gratte-ciel de l'est, en se couchant sur eux par longs lambeaux rouges. Lilith les a vus rejoindre la cinquième artère pour la remonter, jusqu'à l'hôpital.

Les contractions sont de plus en plus rapprochées, et douloureuses. À l'hôpital, étendue sur un brancard dans un couloir, Anna se recroqueville sur elle-même, sur la souffrance qui l'emporte, en gémissant lamentablement. Une femme en blouse blanche passe, elle lui réclame l'anesthésiste, mais la femme s'en va et rien ne se produit. Merde, pourquoi faut-il toujours qu'on souffre, nous les femmes ?

Le répit entre deux contractions laisse Anna hébétée, sans force, avec l'impression chaque fois plus nette qu'elle va mourir. José erre dans l'hôpital, en quête d'un médecin ou d'une sage-femme, elle est seule dans le couloir avec sa douleur. Des allées et venues se produisent autour d'elle, mais personne ne semble la voir ni l'entendre. Finalement une autre femme en blouse blanche s'arrête, met les doigts dans son vagin, et presque aussitôt son brancard se met à rouler à vive allure dans le couloir et pénètre dans la salle de travail, inondée de lumière.

Du trou béant de ma mémoire la vérité se fera jour.

Un vent brûlant se lève, siffle et halète entre les murs de Lone, nue, dans les douleurs perdant les eaux par tous ses entrejambes. Le soleil monte dans le ciel au-dessus de la grande cité, ouvrant sur ses dents de flamme sa

bouche-brasier, pour dévorer les humains fatigués qui marchent avec peine dans l'eau des rues chaque jour plus haute, plus sale, plus ensanglantée.

Des cris se perdent entre les murs, des corps d'hommes et surtout de femmes et d'enfants tombent, le sang coule : les sacrifiés sont décapités, on fait rôtir leur tête, déguste à la coque leur cerveau, et dans des marmites, où huit jours plus tôt seulement on cuisinait d'aimables repas pour collectivités, des corps humains sont longuement bouillis avant d'être démembrés et mangés jusqu'aux os – des os que la cuisson a parfaitement polis, à la profonde satisfaction de leurs consommateurs – l'Humain ayant été de toute éternité celui qui a voulu polir le monde : polir la pierre, polir les cailloux, polir le bois, polir les os, polir son sexe, polir l'univers et le soi si pleins d'adverses aspérités.

L'Histoire, ce serpent que l'Homme a tenu dans sa main comme son sexe, volontariste et excité, lui file entre les doigts et s'en va, égarée dans les eaux, d'un muscle puissant se retournant sur elle-même, se mordre la queue, se l'enfoncer dans la gorge, et dans un dernier hoquet s'avaler tout entière, et disparaître.

Implosant, aspirant la Matière dans l'étroit fourreau du Temps.

Lone est bleue, bleue et bleue comme le sang de ma veine éclatée.

La mort et la folie, millions d'yeux sans paupières, du fond des eaux remontent.

C'est un crime contre l'humanité.

Nous avons le droit de nous défendre.

La population se terre dans le noir absolu.

Une nouvelle épuration ethnique.

Ceci, dit-elle, sera mon dernier mot, car vous m'avez brisée empoisonnée avec votre sang aigre mes visions

Voyez !

J'ai sucé vos cervelles, enfanté vos démons

vous m'avez fait morte vivante

jouer et balancer mon corps

mon sexe ouvert sur vos mâchoires

Lèche !

Vous êtes mes chiens, mes chiennes
vous m'avez muselée
je parle par mon cul posé sur votre gueule Lèche !
Je marche
dans l'eau jusqu'aux hanches
vos yeux roulent entre mes jambes vous m'excitez je vais
voler vos enfants.
Manif de morts : « Laissez-les vivre ! »

J'ai vu dans ma tête
les mots du grand n'importe quoi
se faire du coude et s'éclater
J'ai un nouveau slogan : « Laissez-les pendre ! »
(vos bites). Ainsi plus de problème.

Je suis la Dévoreuse, la Neuve, l'Exilée
La reine enténébrée à la bouche rougie :
Toi, Sammaël, mon hôte, sur ma vulve étoilée
Jette les soleils blancs de la mélancolie !

Quand José revient auprès de sa femme, il ne la reconnaît pas tant la douleur a déformé ses traits. Il a assisté à la naissance de leurs deux premiers enfants, et aussi à celle de son fils aîné, qu'il a eu avec une autre femme, mais il n'a jamais vu une telle métamorphose. Anna est couchée sur le dos, il comprend tout de suite qu'on ne lui a pas posé de péridurale.

Quand il lui prend la main et se penche vers son visage en sueur, il ne voit passer dans ses yeux cernés de bleu qu'un appel au secours désespéré. Oh, mon Dieu, mon Dieu, pense-t-il.

— Vous êtes toute seule ? demande-t-il à la sage-femme affairée à installer la ceinture pour le monitoring autour du ventre distendu. Où est l'anesthésiste ? Et le docteur ? Il lui faut un docteur !

La sage-femme, une matrone aux cheveux gris, d'un seul coup arrache les boutons de sa blouse collée à sa peau par la sueur, l'enlève, s'en essuie le visage et le torse, la jette derrière elle et dit :

— Putain de panne de climatisation ! Allez en chercher un !

José serre un peu plus fort la main d'Anna, prononce dans ses yeux hagards quelques mots rassurants, et s'en va en essayant de dominer le tremblement de ses jambes. Il court, court au bout du couloir, aperçoit un type en slip, crie. Le type est docteur, il se met à courir aussi.

Quand ils entrent dans la salle de travail, une tête et une épaule sont sorties de la vulve dilatée. La sage-femme fait tourner l'enfant, et il finit de sortir d'un seul coup. Il crie, c'est une fille, une magnifique petite fille aux cheveux noirs et au teint mat.

La sage-femme la pose un instant sur la poitrine d'Anna, qui trouve à peine la force de la regarder, la caresser, lui sourire, avant de détourner la tête et de se remettre à gémir.

La sage-femme emporte l'enfant, le docteur consulte le monitoring et dit :

— Ça va aller vite, maintenant. Tout ira bien.

Les contractions ont déjà repris, entre chacune Anna répète obstinément :

— Non, non ! Je veux plus ! J'en ai marre !

— Vous n'avez quand même pas l'intention de le garder ? dit le médecin sur le ton de la plaisanterie.

Mais son visage est inquiet.

— Poussez, maintenant ! crie-t-il. Allez ! Poussez ! (Ha ! fait Anna.) Poussez ! (Ha !) Poussez ! (Ha !) Stop ! C'est bien. Reprenez votre souffle. On va recommencer. Allez, courage, il va falloir pousser plus fort que ça... Poussez ! (Ha !) Poussez ! (Ha !) Poussez ! (Haa !) Poussez ! (Haaa !) Stop ! Bon. Je sais que vous êtes fatiguée, mais il faut pousser davantage. Inspirez bien... On y va ! Poussez ! (Ha !) Poussez ! (Han !) Poussez ! (Haa !) Poussez ! (Haaa !) Stop. On y est presque. Vous voyez, ça va beaucoup plus vite que la première fois. Allez, le bébé ne peut pas trop attendre maintenant. Poussez ! (Haaa !) Poussez ! (Haaa !) Poussez ! (Haaa !) Poussez ! (Haaa !) Stop !

Anna s'est à peine rendu compte que les enfants naissaient. Le deuxième comme la première. La douleur l'avait expulsée d'elle-même.

Elle est maintenant dans une chambre sombre, José est assis sur son lit, elle regarde autour d'elle, demande où sont leurs bébés, elle veut ses bébés. Il dit de ne pas s'inquiéter, tout va bien, on va les amener. Je n'ai pas assisté

à la naissance de mes bébés, je ne les connais pas, pense-t-elle. Elle ferme les yeux, elle ne veut rien voir tant qu'ils ne sont pas là.

En slip et en soutien-gorge (comme la plupart des infirmières), Lilith ouvre la porte, pousse l'un après l'autre les deux berceaux à roulettes, un de chaque côté du lit.

— Vous avez de la chance, ils sont magnifiques, dit-elle.

Il fait si chaud, ils leur ont mis juste une couche et un bracelet d'identification autour du poignet. Ils dorment.

Anna et José contemplent leurs bébés. Un de chaque côté du lit, comme pour protéger leurs parents.

Même endormis, ils sont si vivants. Leur petit corps replié sur lui-même, leurs petits poings fermés, leurs petits yeux bien clos. Deux concentrés de vie qui ne se laisseront pas abattre.

José s'en va. Elle aime tant ses bébés qu'elle a envie de pleurer. Elle ne veut pas dormir, elle sent qu'elle doit les regarder jusqu'au bout. Elle aurait tant aimé les prendre dans ses bras ! Son corps est orphelin d'eux, elle a mal au ventre.

Partir

Deux enfants dans leur berceau m'attendent. Mes seins se tendent.

Debout dans l'eau aux abords de l'hôpital, j'attendais. Quand José est ressorti, je l'ai suivi jusque chez lui. Dans l'escalier sans lumière, je l'ai rattrapé. Il ne voulait pas, n'avait pas le cœur à ça. Évidemment ce n'était pas le bonjour pour tromper sa femme. Mais j'ai su le persuader, en m'accroupissant pour prendre son sexe entre mes seins. Il a gémi, comme s'il pleurait.

J'ai mon sexe dans ma bouche.

Quand je suce un homme, je sais que j'ai mon sexe dans ma bouche. Mon corps tout entier attaché par ma bouche à son corps, son grand corps d'homme nourricier, mon corps n'est plus qu'une chair pleine de plaisir et de rage de garder ce plaisir comme un chien son os. Le gros sexe de l'homme me fait gonfler les lèvres et la langue, je jouis avec ma bouche et avec mon ventre, mon sexe qui remonte jusqu'à ma bouche. Je suce l'homme pour lui dire que je l'aime, que j'ai besoin de lui, qu'il me remplit de plaisir. Que je suis toute désir, toute désir, toute désir de lui.

Il ne pouvait pas savoir que sa femme était en train de mourir. Mais sans doute le savait-il quand même. Sinon, se serait-il en cet instant laissé emporter par le besoin de jouir ? Je l'ai laissé rejoindre ses enfants et je suis retournée à l'hôpital, en nageant.

Je vois se lever Lilith. Elle se lève, déchire la couche de temps qui la recouvrait. Elle se lève, déchire le treillis de membranes des trente mille ans qui l'abritaient. Elle se lève, elle est vivante.

Les bouches des bébés ventousées à sa poitrine simultanément têtent les deux mamelons. Le lait monte et sort des seins, à la façon dont toujours le plaisir sort du corps. Un petit corps lové dans chaque bras, contre son ventre, Lilith nourrit les enfants.

Le sang dégoutte sous le lit de leur mère. Personne n'est venu, il est trop tard, l'hémorragie l'a emportée.

J'ai déchiré le drap de dessus resté plié au pied du lit de leur mère, je l'ai enroulé autour de moi et j'ai calé les enfants dedans, contre mon ventre. Au moment où j'allais sortir de la chambre, une infirmière est entrée. Je lui ai sauté dessus, de mes ongles je lui ai lacéré le visage. On ne me prend pas mes bébés.

Je suis partie en la laissant hurler, avec le sang qui dégoulinait sur ses joues. Un peu plus loin dans un couloir j'ai encore dû défendre ma progéniture, en plantant mes ongles dans l'œil d'un homme, que j'ai exorbité.

Dehors, j'ai lavé dans l'eau sale des rues mes doigts pleins de sang et de petits bouts de chair coincés sous les ongles. Vers la troisième artère, j'ai volé une barque, dans laquelle les bébés et moi avons rejoint le fleuve en crue.

Ses eaux anormalement grosses et tumultueuses nous ont emportés à vive allure. Toujours maintenus par le drap contre mon ventre, les bébés ont repris mes seins dans leur bouche. Tout en m'accrochant des deux mains au bord de la barque qui filait sur le fleuve gonflé, j'ai joui longuement de leur tétée.

Le Fleuve-Serpent nous emporte hors de la ville, car je dois suivre ma vision.

Ma tête est inondée de sang. Mon front, mes yeux me font si mal ! Laisse-moi, Lilith ! Sors de moi ! Maintenant que je t'ai donné des enfants, tu ne peux plus te tuer. Pars avec eux dans la montagne. Ne me tue pas. Sammaël te suit, et c'est ma main.

Bouche ouverte
mon corps en spirale
vous déborde

Elle est moi et j'aurai
le sexe doux et dur de Sammaël
– par ma nuque entré –
dressé dans ma tête.

La grosse veine gonflée du fleuve nous emportait à toute vitesse. À peine voyais-je défiler, le long des quais submergés, les rangées d'immeubles qui par légions entières semblaient sur le point de se rendre et de couler. Nous franchîmes les zones ouest – où j'avais vécu avec Rudolf –, essentiellement pavillonnaires, et paraissant plus sinistrées encore que la ville.

Rapidement nous parvînmes à la ceinture industrielle. Les grandes cheminées des incinérateurs noircissaient le ciel d'une fumée âcre et dense. Apparemment, malgré la paralysie qui s'était emparée du grand Lone, ils fonctionnaient à plein régime. Sans doute y avait-il non seulement toujours autant d'ordures à brûler, mais aussi, comme on le murmurait, s'y débarrassait-on des corps humains devenus par trop indésirables, ces dizaines de milliers de corps touchés par les virus et les exactions de toutes sortes, qui en même temps que la montée des eaux s'étaient mis à ravager Lone à grande échelle.

Cependant, comme on sortait de la cuvette de Lone, le fleuve, engagé dans un lit plus profond, au lieu de noyer largement ses berges comme dans la ville, s'était contenté de monter au pied des premières grandes structures de la zone industrielle. Longtemps la barque défila entre les murailles de béton. Les bébés s'étaient rendormis contre mes seins, et leurs petits corps chauds et vivants recroquevillés contre ma peau emplissaient mon ventre de bonheur.

Je commençais à distinguer enfin la sortie de la zone industrielle, l'espace semblant se déployer au loin dans la verdure, quand des sons répercutés vinrent troubler le silence des murs. Des voix humaines, une voix d'homme amplifiée par des haut-parleurs.

Juste après la dernière usine, sur un promontoire herbeux, stationnaient des chars d'assaut et des militaires en armes, tous canons pointés sur nous. La voix retentit encore, me donnant l'ordre de m'arrêter, puis des lueurs et des déflagrations traversèrent l'espace.

Je repris conscience couchée dans la vase, au milieu de roseaux qu'une douce brise balançait lentement, avec des froissements d'air qui caressaient mes tympans et ma peau. Mes bébés gisaient près de moi, immobiles et enduits de boue, semblables à des statuettes.

Sans me lever, car le ciel délavé tournait à grands seaux dans ma tête, je tendis les bras, les attrapai, les posai l'un et l'autre sur mon ventre. Puis je me mis à les malaxer longuement, comme pour les modeler. Ne regardant que le ciel à travers la couche de larmes qui recouvrait mes yeux.

Je pensai qu'il était temps que je leur donne un nom. Je me souvins de ma nuit d'amour avec Sammaël, de notre course ailée à travers Lone et de la façon dont, au petit matin, dans le Jardin, il m'avait pénétrée et fécondée par la tête. Je décidai d'appeler le garçon Lil, et la fille Saëlle. J'improvisai de petits poèmes dans lesquels je les appelais par leur nom, et que je leur chantonnai.

La boue humide et douce ne tarda pas à se réchauffer sous mes mains. Quand j'eus fini d'éprouver du bout des doigts chaque détail de leur corps, je les posai sur ma poitrine, mis mes seins dans leur bouche. Ils restèrent sans bouger, puis commencèrent à téter. Je poussai des gémissements de joie.

En me relevant, je sus que je n'étais plus la même. J'étais absolument neuve, légère, joyeuse. L'air sentait le sel marin. Nous avions échoué dans le delta, à l'embouchure du fleuve. Nulle trace de la barque. Nul bruit, autre que celui de la brise dans les roseaux. Dressée au-dessus de leur rideau, je vis les eaux claires et calmes s'étendre jusqu'à l'horizon. Ça et là près des rives un échassier se tenait immobile sur une patte, puis s'envolait dans un seul claquement d'ailes.

Je m'avançai dans l'eau avec mes bébés, les lavai, puis les déposai dans une sorte de nid entre les herbes, où ils s'endormirent. Je retournai à l'eau, m'y enfonçant jusqu'à perdre pied. Une fois débarrassée de ma carapace de boue, je sentis que mes chairs avaient perdu la fermeté artificielle que leur avait donnée la chirurgie. Souple, dodu et musclé, mon corps était redevenu naturel, en harmonie totale avec mon esprit, nu, vif, languide et souriant.

Je repris mes enfants et commençai à traverser la ligne de roseaux, en direction des terres. Souvent mes pieds s'enfonçaient dans des flaques d'eau

noire, dont le fond, nappé de gros cailloux visqueux et d'herbes ou d'algues glissantes, semblait vouloir me happer.

C'est dans un trou juste à sa taille, au milieu des roseaux, que je l'ai découvert. Couché sur le dos, raide, les yeux ouverts, les bras croisés sur la poitrine, il était resté tout habillé, avec ses baskets trop grandes qui pointaient vers le ciel.

— Mouloud ! dis-je.

Son visage crispé se détendit, ses membres bougèrent, et il commença à s'extirper avec effort de son lit de vase. Posant à nouveau Lil et Saëlle parmi les herbes, je lui tendis la main. Ses yeux étaient toujours ouverts, pupilles révulsées comme celles d'un aveugle. Je l'aidai à se relever, le soutins, le serrai dans mes bras. Il était extrêmement faible. De grands effluves d'air salé entraient dans mes narines. J'approchai un sein de sa bouche, et il teta.

À mesure qu'il buvait, il reprenait des forces et des couleurs. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, il me regarda et s'empara de mon autre sein. Quand il eut fini, nous nous dévisageâmes et nous nous mîmes à rire. Il me prit la main, se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ma joue, comme il l'avait fait lors de notre rencontre dans Hell's Kitchen. Puis il montra les bébés du doigt et dit :

— Je vous ai vus là où j'étais, toi et eux. J'ai couru pour te rejoindre.

— Où ça, Mouloud ? Où étais-tu ?

— Tu sais bien... de l'autre côté...

— Du côté des morts ?

— Oui, oui. Mais toi tu n'étais pas morte. Tu étais juste venue les chercher. Et maintenant tu n'as plus l'air d'une dame, comme avant.

— Ah bon ? Alors tu es déçu ?

— Non. Tu as l'air d'une jeune fille.

— Et toi, tu as l'air d'un jeune homme...

On a ri encore et on est repartis ensemble, portant chacun un bébé.

Le soir venu, on s'est assis au sommet d'une dune, d'où on a contemplé la mer, pendant que les enfants tetaient. Aux premières lueurs du coucher de soleil, Mouloud est descendu jouer dans les vagues, et je l'ai suivi. La mer était basse et, tandis que Mouloud courait vers elle, je marchais droit devant moi dans le sable mouillé, un enfant dans chaque bras, comme si aucun obstacle ne devait jamais pouvoir m'arrêter.

Tout habillé, Mouloud sautait, plongeait, criait et riait dans les rouleaux. Avec mes bébés, je me suis amusée à suivre les déplacements de la langue d'eau sur le sable, d'avant en arrière et d'arrière en avant, avec sa mousse blanche qui vous fait pousser des cris de joie quand elle vous rattrape pour vous lécher les pieds, parfois monter par surprise jusqu'à vos genoux, ou même, vous prenant de vitesse, jusqu'en haut de vos cuisses.

Dans l'ombre, Mouloud a enlevé ses vêtements mouillés pour les faire sécher au vent, et on s'est installés à l'abri des dunes. Je me suis couchée sur le côté dans le sable, en chien de fusil, les bébés serrés entre mes bras. Mouloud s'est étendu dans la même position derrière moi, pour nous réchauffer. Il avait raison, j'avais l'impression d'être une toute jeune fille. Il m'a enlacée, a posé une main sur mon ventre. Je l'ai senti se frotter tout doucement contre mes fesses, et puis les mouiller. On a ri ensemble, sans bruit, et on s'est endormis.

Les ressuscités

Le lendemain matin, dans un silence total, on est entrés dans une station balnéaire complètement déserte. Les gens semblaient être partis précipitamment, car toutes les portes étaient ouvertes. Les magasins étaient pleins, et les maisons aussi, avec le désordre habituel de la vie : restes de repas sur les tables, cendriers sales, magazines, vêtements, jouets et objets divers traînant sur les meubles et sur les sols. L'électricité et le téléphone étaient coupés.

On a trouvé sans peine de quoi se nourrir, s'habiller, se chausser, et même deux porte-bébés pour prendre chacun un enfant contre notre ventre. On a continué notre chemin, vers l'intérieur des terres.

Le cinquième jour, on a dormi dans une ferme. Nous étions maintenant en pleine campagne et nous n'avions rencontré qu'une petite ville, des villages et des hameaux déserts, tous abandonnés dans la précipitation et plongés dans un silence surréel. Chaque fois nous en avons arpenté les rues en appelant nos congénères à grands cris, sans jamais recevoir de réponse.

Cependant nous étions heureux et joyeux, tous les quatre. Mouloud et moi passions beaucoup de temps à parler avec Lil et Saëlle, qui nous écoutaient attentivement en nous regardant de leurs yeux écarquillés et pleins de mystère, et de tout leur corps nous répondaient, agitant pieds et jambes, ouvrant la bouche et roulant leurs prunelles avec détermination.

Le soir, quand nous étions couchés tous ensemble dans un lit confortable, les bébés dormant comme des anges, Mouloud se plaquait contre moi, et nous nous endormions après avoir pris l'un de l'autre un plaisir innocent, compassionnel.

Nous étions arrivés tard à la ferme et, comme il n'y avait plus d'électricité nulle part dans le pays, nous avons monté les marches dans

l'obscurité et choisi au toucher notre chambre et notre lit, à l'étage. Au lever du jour, quand les petits s'éveillèrent, je vis que nous nous trouvions dans une grande et belle maison en pierre. Par la fenêtre que j'ouvris, j'admirai le chêne imposant qui se dressait au fond de la cour.

La journée s'annonçait radieuse. Je montai sur le rebord et accroupie cuisses écartées pissai dans le vide, l'air frais du petit matin procurant à mes chairs ouvertes de délicieuses sensations. Je me recouchai et, tout en allaitant les petits, me rendormis.

Bientôt je fus de nouveau à la fenêtre – consciente de rêver, cette fois. En bas dans la cour, un chat apparut, de la même couleur que ma jument Fidji, la belle alezane de mon enfance. Il me regarda sans me regarder, se rendit sous le chêne et y stationna quelques instants. Quand, de là, il tourna la tête vers moi, la ramure de l'arbre se couvrit d'une abondante et merveilleuse floraison blanc et rose. Des petits pétales par milliers, qui frissonnaient doucement les uns contre les autres.

Alors qu'en rêve j'avais été parfaitement consciente de rêver, je crus en m'éveillant avoir réellement vu et vécu cette métamorphose. Je retournai à la fenêtre avec Mouloud et nous aperçûmes tous les deux, au pied de l'arbre, une main qui se dressait, doigts tendus vers le ciel, hors du sol.

C'est ainsi, en grattant la terre autour du chêne, que nous retrouvâmes Sally. Tout se passa comme avec Mouloud. Dès que je l'eus appelée par son prénom, elle commença à remuer et fit effort pour se lever. Comme ses jambes refusaient de bouger, Mouloud m'aida à la relever et me dit de lui donner de mon lait. À genoux dans la terre fraîchement remuée, la tenant dans mes bras, je lui offris le sein, comme à une enfant. Alors elle ouvrit les yeux et retrouva ses forces.

Plus tard Sally nous expliqua qu'elle était morte à Kalem un jour où, alors qu'elle avait osé se promener en jupe courte, une bande d'hommes avait mis le feu à ses jambes, pour la punir. Elle s'en souvenait parfaitement, mais il lui fallut plusieurs jours pour admettre que cela s'était produit et qu'elle était pourtant de nouveau vivante, et intacte, parmi nous.

Nous reprîmes la route. Nous devions marcher depuis vingt minutes quand le chat apparut. Celui de mon rêve. Il nous suivit à distance, disparaissant fréquemment, réapparaissant où on ne l'attendait pas. Le

premier soir, nous dormîmes tous dans le même lit, pressés les uns contre les autres. Les nuits suivantes, je laissai Mouloud et Sally se coucher de leur côté, et m'installai tranquillement dans une autre chambre avec les deux petits.

Saëlle et Lil, mes deux bouts de chou vifs et graves, intelligents et exigeants, curieux, gais, beaux, perpétuellement affamés... Je ne me lassais pas de les humer, tenir leur corps tendre et odorant entre mes bras, les regarder, sentir leur petite bouche avide, leur souffle rapide, léger contre ma chair... Le temps était une vaste plaine charnelle, un présent permanent et palpable qui nous embrassait comme un grand corps chaleureux... Mais parfois, j'étais étreinte par le sentiment poignant des jours qui passaient et me les enlevaient.

Un matin, alors qu'au cours d'une halte nous les avions posés par terre au bord d'un champ de coquelicots, tous deux se sont mis à ramper. Avec stupéfaction et joie, nous les avons regardés s'enfoncer dans la forêt de tiges vertes. Cette fois, je n'eus pas à la nommer. Le babillage de ses enfants suffit à faire se lever Anna d'entre les fleurs rouges où elle était couchée. Et elle recouvra la vue, et la vitalité, aussitôt que j'eus mis les jumeaux à ses seins terreux.

Désormais je la laissai, le jour, nourrir et choyer Lil et Saëlle. Mais la nuit, comme elle pleurait ses autres enfants et son homme perdus, je reprenais les petits dans ma chambre – dans un autre lit, car désormais ils avaient besoin de place et ne réclamaient plus de lait jusqu'au matin.

Nous étions maintenant six et, jour après jour, nous avançons dans l'été finissant, le cœur encore léger, de désert en désert, de ruine en ruine et de silence en silence. Il semblait que nous fussions les seuls animaux survivants ; à part le chat qui nous suivait de loin en loin, les bêtes, s'il y en avait, devaient nous fuir.

Mais la nuit, la tristesse, l'angoisse et les regrets s'emparaient de notre cœur de plus en plus souvent, et de plus en plus longtemps. Un soir, Sally déclara qu'elle sentait que son frère était mort, et son petit ami aussi. Elle se mit à sangloter, chassant d'un geste Mouloud qui avançait la main vers ses cheveux pour la consoler et qui, du coup, se réfugia dans un coin de la pièce, seul.

Anna regarda les jumeaux. Il était clair qu'elle pensait à ses autres enfants, et à José. Elle baissa la tête. J'allai coucher les petits, qui étaient agités et pleuraient. Étendue sur le lit dans la chambre voisine, je les laissai crier, en pensant à Sammaël.

Les maisons qui avaient été habitées étaient maintenant inhabitables. La nourriture abandonnée avait pourri dans les frigos, les congélateurs et les placards. Le linge laissé sale ou mouillé était moisi. Meubles et sols étaient poussiéreux, poisseux. Nous n'avions plus le courage d'entrer dans une maison et de la nettoyer avant de nous y installer. Nous recherchions les logements qui n'avaient pas été habités au moment de l'exode et n'étaient donc pas remplis de ce parfum de vie décomposée. Arrivés au pied des premiers contreforts de la montagne, nous décidâmes de monter, sans doute à la recherche d'air pur.

C'était le début de l'automne, et les forêts roussissaient à mesure que nous prenions de l'altitude. La masse des montagnes, de plus en plus imposantes, s'élevait autour de nous, nous prenant dans ses bras pour ne plus nous lâcher. Les prairies étaient hérissées de longues herbes sèches et jaunies, qui n'avaient pas été coupées pour les foin et piquaient les jambes. Nous avançons en colonne sur des sentiers caillouteux qui s'élevaient en zigzaguant dans les forêts, sans jamais voir un seul animal ni même entendre un chant d'oiseau.

Nous franchîmes un col, à près de deux mille cinq cents mètres d'altitude. La marche nous avait échauffés mais il faisait froid, et les plaques de neige de plus en plus fréquentes sur le chemin avaient finalement laissé la place à une étendue blanche uniforme, épaisse de plusieurs centimètres, où nous imprimions nos traces. Malgré la beauté époustouflante du site et du point de vue, nous redescendîmes sans tarder vers l'autre vallée.

Au premier village après le col, qui était en fait une station de ski, nous trouvâmes un logement pour la nuit et de quoi nous équiper pour vivre dans cet environnement rude. Dès l'aube nous repartîmes, en quête d'une maison définitive.

La ferme est située au sommet d'un plateau, plein nord, au milieu d'une vaste prairie, fermée à l'arrière par la forêt. Nous y sommes arrivés par en

haut, en descendant d'un autre plateau désert, également bordé de forêt et surmonté d'une large bande de prairie pentue, au centre de laquelle trônait comme un étrange monstre une dameuse abandonnée.

Apparemment la maison était à l'abandon bien avant l'exode. Aucune trace de vie récente n'y subsiste.

Peu poussiéreux à l'intérieur grâce à l'altitude, le corps principal comprend au rez-de-chaussée une cuisine, une salle à manger, une chambre ; et trois autres grandes chambres à l'étage. Les pièces sont partiellement meublées, de tables, bancs, armoires et hauts lits en chêne. Les fenêtres sont comptées, mais la vue est magnifique : partout ce ne sont que majestueuses montagnes, sommets enneigés et forêts dévalant les pentes de toutes leurs rougeurs automnales.

Tandis qu'on visite la maison, Anna décide d'aller voir l'immense grange attenante. Ses deux petits dans les bras, elle pousse la porte, dans l'ombre monte à l'échelle. Là-haut dans le foin, José et les quatre enfants reposent. Un par un, du plus jeune au plus âgé, elle les appelle par leur nom, leur donne le sein et les rend à la vie.

À la maison, ils racontent leur histoire. Comme leurs voisins, comme beaucoup d'habitants de Lone, ils ont attrapé un nouveau virus, foudroyant. José a vu mourir les deux plus jeunes enfants, avant d'être emporté à son tour, ainsi que les deux grands, moins d'une heure après.

On a travaillé tout l'automne, aménageant la maison et la grange, coupant du bois, amassant des provisions. Au terme de la première nuit de neige, lorsque au matin la maison se révéla entourée d'une haute masse blanche, brillante, immaculée, poudreuse, qui recouvrait aussi magnifiquement l'ensemble du paysage, aux cris de joie succéda le besoin de manier les pelles, afin de dégager l'espace. C'est ainsi, en déblayant, qu'on retrouva le premier corps sous la neige : un homme qui avait été le voisin de Sally, à Kalem, et qu'elle ressuscita.

Au cours de l'hiver on rendit à la vie quarante et une personnes, qui les unes après les autres descendirent s'installer au village. Je gardai auprès de moi un jeune homme ravissant, qui avait été une star de cinéma. Il avait tant besoin d'être aimé, et restait tellement irrésistible, que je le partageais volontiers avec Sally et les autres femmes de notre petite communauté. Sa

fraîcheur, sa jeunesse, sa vitalité et son inconscience de bel animal faisant monter en nous tous et toutes à la fois le défi et le désir de vivre.

L'année suivante, à la lisière de la forêt, dans la neige qui fondait au pied d'un hêtre, on trouva Joachim Neumann, un vieil écrivain qui avait gardé en mémoire les grands textes et l'histoire de ce siècle et des siècles précédents. Désormais, il fut mon premier compagnon. Ensemble nous devions passer des heures, des jours, des mois et des années à retracer le parcours de l'humanité, échangeant nos savoirs pour tenter de dénouer l'intrigue inextricable que constituait notre espèce.

Au quatrième hiver, nous étions plus de deux cents. Il ne s'était pas passé une nuit sans que je fusse taraudée par l'envie de partir, mais l'amour que j'avais pour Saëlle et Lil, mes enfants adorés, m'en empêchait. Souvent, les regardant s'éloigner dans la neige derrière leur père, je me souvenais de la vision récurrente que j'avais d'eux à Lone, bien avant leur naissance, en cet hiver où j'avais senti ma vie prête à basculer.

Il ne manquait qu'un élément au tableau actuel : les corbeaux. Car au bout de quatre ans, aussi loin qu'on descendît dans la vallée, et même au-delà, aucun animal n'était réapparu. Et le chat qui depuis la ferme où nous avions trouvé Sally avait fait la route avec nous, et depuis ne s'était jamais laissé approcher, finissait par ressembler à une illusion plutôt qu'à une vraie bête vivante.

La terre, généreuse matrice, continuait à nous fournir des morts à faire revivre, le temps était une grosse roue lente et la vie, quoique sans cesse tributaire de contingences matérielles souvent rudes, se déroulait comme dans un rêve dont tous les éléments étaient à la fois répétitifs et simultanés, les sensations criantes de vérité et l'atmosphère baignée d'étrangeté. Dormions-nous ? Le rêve s'arrêta net en tout cas à la fin du quatrième hiver.

Le retour de l'ange

Un matin, alors que Saëlle et Lil étaient sortis jouer dans la neige, on les retrouva assis sagement par terre en compagnie d'un corbeau. L'oiseau s'envola dès que les adultes s'approchèrent et se percha sur le toit de la maison, d'où il ne bougea plus de la journée, malgré l'intense curiosité dont il était l'objet et la non moins grande joie que l'on manifestait autour de lui. Ce corbeau venu d'on ne savait où était bien la preuve que la vie existait quelque part ailleurs que dans nos veines de ressuscités, ce corbeau était l'espoir personnifié.

Je sais que tu es venu me chercher, Sammaël. Je ne crois pas que quiconque dorme cette nuit, ni parmi les gens de cette maison, ni parmi ceux du village, qui toute la journée sont venus t'admirer et te fêter. Cette nuit tous font l'amour, tous pensent que maintenant ils réussiront à faire ces enfants qu'ils espèrent en vain depuis quatre ans.

Cette nuit, personne ne dort, pas même mon petit amour de Lil et ma chérie Saëlle qui s'assoient sur leur lit aussitôt que j'entre dans leur chambre sombre. Mes anges, protégez-moi toujours ! Je les serre contre moi, leurs cheveux sentent bon, leurs corps sont tendres. C'est la première fois que je pleure, depuis ce jour où nous avons échoué dans les roseaux et où je les ai retrouvés gisant à côté de moi – ils étaient si petits ! –, immobiles et enduits de boue. Mes amours, maman vous aimera toujours... Tout ira bien, mes anges, je vous jure que tout ira bien... Dormez maintenant... Le corbeau vous l'a dit, n'est-ce pas ? Maman doit partir. Dormez, dormez, mes chéris...

Longtemps j'ai marché, peiné dans la neige entre les arbres, éclairée par le ciel de nuit. Une fois là-haut, bien au-dessus de la forêt, la dameuse est apparue.

Toute lumière, gigantesque, lente et délicate, la machine avance vers moi. La cabine est noire, on n'y distingue pas de conducteur. Tout se met à hurler, ma gorge, les étoiles, la pierre, la neige durcie, et l'engin inexorable, dont le gyrophare scande le blanc, les scintillements du blanc contre le noir, la poix.

Je tente de grimper sur le talus, au bord de la piste, mais il est trop pentu et verglacé. Mes doigts ne trouvent pas prise, mes pieds glissent. Je me retourne, face à la machine.

Éblouie par le projecteur, tétanisée, paupières plissées, je vois approcher l'énorme pelle d'acier. Le sang se met à courir dans mon corps, collé à la paroi gelée, vite à m'en brûler.

Malgré les phares, le projecteur, le gyrophare, les myriades d'étoiles et la faucille de lune, la nuit, la nuit devient noire, compacte et noire – à couper au couteau. Les paumes de mes mains nues, cuisantes, sont des couteaux – ma colonne vertébrale, les os de mes jambes, mon crâne – des couteaux qui vont fendre la glace – et la neige va m'engloutir, me protéger de la dameuse.

Je me mets à courir, dévaler la pente – ce qu'il faut c'est rejoindre la forêt, un peu plus bas, le long du *mur*, cette portion la plus raide de la piste – entre les arbres la dameuse ne pourra pas passer – par les sapins descendre jusqu'au plateau que j'aperçois, maintenant, avec la masse plus noire encore que la nuit de la maison, *chez nous* – tout en courant, repérer les irrégularités, les trous dans la neige, pour y caler le pied, éviter de glisser. J'ai presque atteint la forêt quand je tombe, brutalement, sur une plaque de glace, dans la pente mon corps prend de la vitesse et dévale droit devant, loin des arbres.

Au bas du mur, quand enfin j'arrive à m'arrêter, je me retourne. La dameuse vient, illuminant toute la piste.

L'énorme chenille s'accroche à la pente, presque à la verticale. Elle est obligée de progresser lentement, et même si je me suis un peu éloignée de la forêt, je sais que maintenant je suis sauvée.

Là-bas, l'écorce blanche des bouleaux scintille, m'appelle. Dès que je me relève, le projecteur se braque de nouveau sur moi. Les tonnes d'acier

de la machine sont en fait tout près de moi, de ma chair. La chair de mes enfants est si loin de la mienne, maintenant.

À quelques dizaines de mètres sur ma droite, les troncs élancés des bouleaux, les cimes des hêtres et des sapins brillent d'argent. Tant de beauté. Une immense nostalgie m'envahit, comme si je savais que je ne les atteindrai jamais.

Je me mets à couper vers eux à travers la piste. L'air glacé me cisaille la gorge, les poumons. La dameuse me suit, dérape sur la plaque de glace, zigzague lourdement à ma rencontre, debout dans le mur descend droit sur moi, incroyablement vite elle est là, envahissant à nouveau tout l'espace, aveuglante, patinant avec une sorte de grâce monstrueuse sur le poulpe noir de ses câbles entremêlés – avant de m'atteindre bascule sur sa pelle d'acier, décolle du sol et, dressée comme pour faire la révérence, se renverse et s'écrase, sur moi.

Je suis là, je ne suis plus là... La dameuse a traîné, emporté avec elle mon corps dans la pente, et puis l'a libéré, j'ignore comment. À quelques mètres en aval, elle gît, coléoptère impuissant, sur le dos. Mon sang bouillonne, jaillit de mon ventre en geysers, ponctue la neige d'étincelantes marques rouges. Mon intestin dégueule sur mon anorak, jusque sur mon jean. Ce qui reste de mon foie, au-dessus d'une bouillie d'organes, il me semble le voir palpiter encore – et s'arrêter.

La douleur, la douleur... J'ai préféré partir, m'absenter de moi-même. Mes viscères... La part de moi que je n'ai jamais vue, vivante. J'étais là, dans ce corps torturé – je n'y suis plus – aspirée par la nuit claire et froide. Contemplant ma mécanique humaine, répandue sur la neige, sombre et molle, quelques instants fumante, odorante sans doute, et puis refroidie à la température de l'air (moins dix, moins quinze degrés ?), raidie. Prise de dépit, de pitié pour ce corps qui m'a fait vivre... De pitié pour les corps que j'ai laissés là-bas... Qui conduisait la dameuse ? Qui menace les miens ?

Un claquement d'ailes au-dessus de ma tête – c'est Sammaël le corbeau qui se pose sur ma poitrine et commence à me becqueter le ventre.

Ô Sammaël ! comme tu sais m'aimer ! Dis-moi la vérité, sommes-nous morts ? Nous, les ressuscités, sommes-nous vivants ou toujours morts ?

— Non, mon aimée, vous êtes vivants. Nos enfants sont vivants, et nous les reverrons. Mais à Lone, une nouvelle espèce d’homme reconstruit la cité dévastée. Ils se sont faits eux-mêmes, ils se sont faits immortels.

Ils y sont arrivés, pensai-je. Immortels, donc inhumains, irrémédiablement perdus. Immortels – si nous n’y veillions pas...

Fouillant mon ventre de son bec rougi, Sammaël me libère. Un oiseau sort des profondeurs de mon corps ouvert, une belle chouette effraie à l’intérieur de laquelle j’étire mes membres. Sammaël et moi nous envolons vers Lone, où nous avons à semer le plaisir et la mort. J’ai faim !

OceanofPDF.com

Citations, références

Primo Levi, *Lilith*, éd. Liana Levi.

Marcel Schwob, *Le Livre de Monelle*, éd. 10/18.

Jack Kerouac, *Les Anges vagabonds*, éd. Denoël.

Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, éd. Gallimard.

Michel Tournier, *Gilles et Jeanne*, éd. Gallimard.

Ibrahima Konaté et Amadou Bâ, *Poèmes à l'infect* (Spectacle).

Jean Anglade, *Trésors de bouche*, éd. La Borée.

Xavier Yvanoff, *Mythes sur l'origine de l'homme*, éd. Errance.

Brigitte Couchaux, in *Dictionnaire des mythes littéraires*, éd. du Rocher.
Le Zohar, éd. Verdier.

Et les journaux *Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro*.

OceanofPDF.com